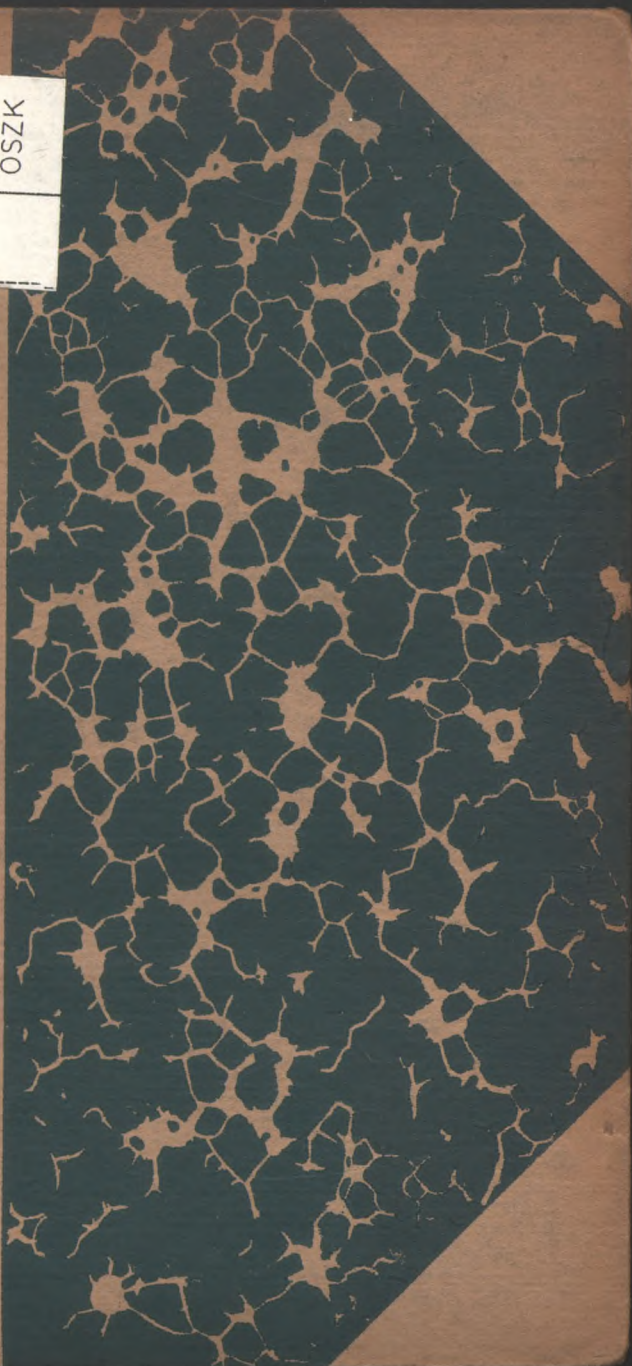
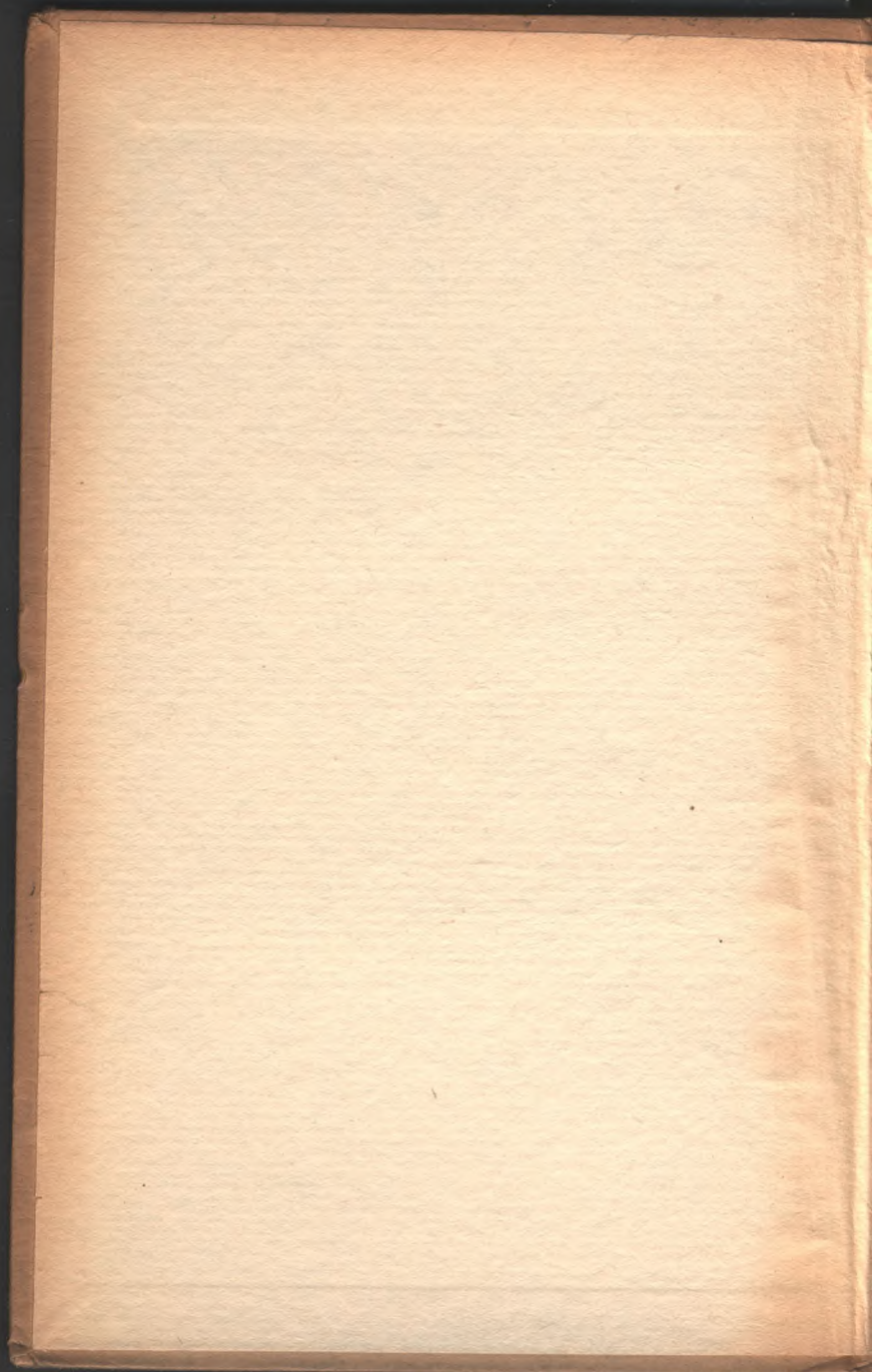


.....
803508

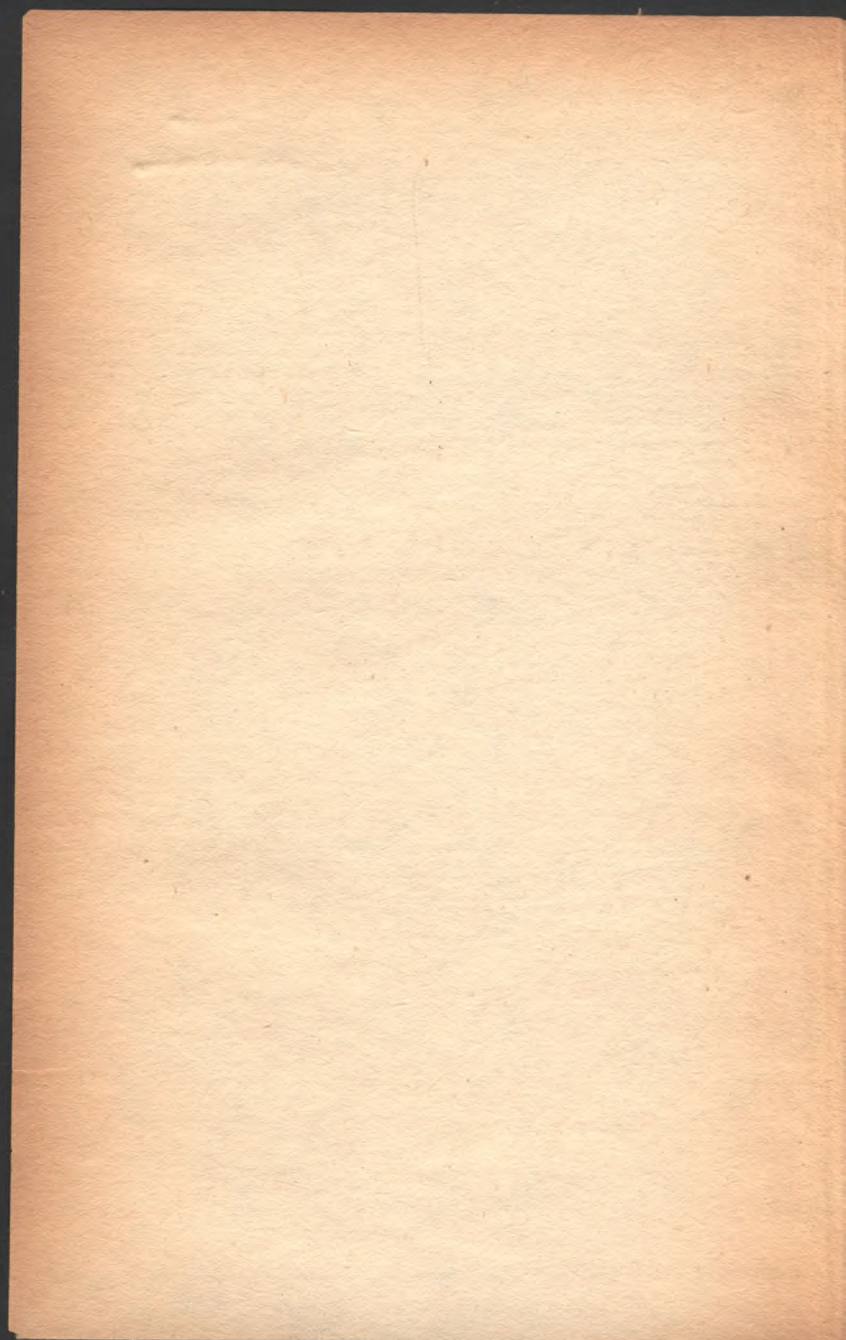
OSZK





1874/934 27

42



SCÈNES DE LA
RÉVOLUTION COMMUNISTE
EN HONGRIE

LE LIVRE PROSCRIT

DANS LA MÊME COLLECTION

1. — ***Souvenirs de la Princesse Pauline de Metternich (1859-1871).** — Préface et notes de MARCEL DUNAN.
2. — MAURICE PALÉOLOGUE, de l'Académie française. — ***Le Roman tragique de l'Empereur Alexandre II.**
3. — HENRY DE JOUVENEL, *Ambassadeur de France.* — **La Vie orageuse de Mirabeau.**
4. — PAUL et VICTOR MARGUERITTE. — ***La Chevauchée au gouffre (Sedan).**
5. — LOUIS ANDRÉ. — ***Madame Lafarge, voleuse de diamants.**
6. — LOUIS MADELIN, de l'Académie française. — ***La France du Directoire.**
7. — HENRY BORDEAUX, de l'Académie française. — ***Vie héroïque de Gynemer.**
8. — KARL ROSNER. — ***Der Koenig.**
9. — GEORGES OUDARD. — **La Vie de Pierre le Grand.**
10. — WILLIAM LAWRENCE. — ***Mémoires d'un Grenadier anglais (1791-1867).**
11. — J. et J. THARAUD. — **La Vie et la Mort de Déroulède.**
12. — F. OSSENDOWSKI. — ***De la Présidence à la Prison.**
13. — VICTOR BARRUCAND. — ***La Vie véritable du citoyen Jean Rossignol, vainqueur de la Bastille.**
14. — C. DE TORMAY. — ***Scènes de la Révolution communiste en Hongrie.**

Pour paraître en Octobre :

15. — COMTE DE COMMINGES. — ***Souvenirs d'enfance et de régiment.**
16. — MARTHE BASSENNE. — **Le Chevalier de Lorraine et la mort de Madame.**

FIGURES ET SOUVENIRS

— 14 —

CÉCILE DE TORMAY

SCÈNES
DE LA RÉVOLUTION COMMUNISTE
EN HONGRIE

LE LIVRE PROSCRIT

TRADUIT ET ADAPTÉ PAR

MARCELLE TINAYRE
ET PAUL EUGÈNE RÉGNIER



PARIS

LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS, 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés

~~1094~~

803508

(R
2)

Zell

ORSZ. SZÉCHÉNYI-KÖNYVTÁR
Könyvtárpló
105167 B 1345 sz.

R1965

Copyright 1933 by Librairie Plon

INTRODUCTION

CÉCILE DE TORMAY

Une jeune femme pas très grande, au clair visage couronné de cheveux cendrés; le teint pâle et comme transparent des vraies blondes, coloré aux joues, aux lèvres, d'un rose léger que la moindre émotion avive; le nez fin, la bouche gracieuse sans mollesse, les yeux larges, purs, du bleu-gris de certaines fleurs — des yeux qui voient plus loin et plus profond que les yeux des autres femmes, et qu'on ne peut oublier quand on a croisé leur regard. Trente-cinq ans peut-être, mais une jeunesse encore intacte : toute la féminité avec une énergie virile, la passion sans le désordre, l'intelligence accordée à la sensibilité, une âme fière et tendre, qui contenait, déjà, en puissance, l'héroïsme le plus futur — telle était, lorsque je la vis, en 1914, M^{me} Cécile de Tormay. Je venais de traduire, avec Jean Guerrier, son admirable roman, *Au pays des pierres*.

Traduire un livre, c'est vivre dans l'intimité d'un écrivain, pénétrer son âme, s'assimiler à lui, en reproduisant les mouvements et les nuances de

sa pensée. Tâche difficile, quand une sympathie spirituelle n'existe pas entre l'auteur et le traducteur. Pour exprimer le sens, pour conserver, en la transposant, la forme d'une œuvre, il faut l'intelligence que donne l'amour. Une mauvaise traduction est, avant tout, un malentendu, comme les malentendus qui séparent certains êtres sont des interprétations erronées de tels ou tels actes, de tels ou tels sentiments. On ne comprend bien que ce qu'on aime.

Parce que j'avais beaucoup aimé son œuvre, M^{me} de Tormay ne me semblait plus une étrangère. Je la vis, quotidiennement, pendant quelques jours, et cela suffit pour que notre curiosité réciproque devînt une haute amitié.

Cette Hongroise blonde a dans les veines un peu de sang germanique et un peu de sang français. « L'amour de la forme élégante, me disait-elle, le goût de la phrase simple, souple, musclée, c'est mon aïeule française qui me l'a laissé en héritage, — une petite dame gracieuse dont les yeux ont vu la cour de votre roi Louis XV... » C'est un héritage latin que ce sens du style et cet art de la composition par quoi les romans de M^{me} de Tormay, malgré leur ample développement, ne font jamais « longueur » et gardent le mouvement de la vie. Pas de vaine rhétorique, pas de faux lyrisme. Dans une atmosphère poétique, l'ouvrage conserve le caractère du roman, du récit conçu objectivement, miroir où la vie se reflète, plus vraie que dans sa réalité. Depuis qu'on a inventé qu'il existe une « littérature féminine », considérée comme une région particulière, isolée, inférieure, de la littéra-

ture moderne, on s'évertue à trouver entre les femmes écrivains des ressemblances qui permettraient de les comparer, entre elles, et de les classer... dans une sorte de « petite classe ». Pour justifier cet arrangement arbitraire, on a prétendu que toutes les œuvres de femmes ont au moins un trait commun : leur subjectivité; que, poèmes ou romans, elles ne sont jamais que des effusions et des confessions personnelles, et le plus souvent des autobiographies déguisées. Cela est vrai pour les poètes et pour la plupart des romans de poètes, cela est vrai aussi de beaucoup d'ouvrages masculins, car les hommes de notre temps se racontent volontiers, abondamment. Si l'imagination créatrice manque à la femme qui refait toujours le même roman — son roman — combien y a-t-il, sur ce point, d'hommes qui sont femmes?... Mais la « littérature féminine » a compté et compte encore des romancières véritables, capables de concevoir un sujet, de créer un milieu, de peindre des êtres observés dans la vie, et qui ne sont pas seulement des prolongements de l'auteur ou l'auteur lui-même sous différents masques. J'ai nommé Selma Lagerlof et Grazia Deledda; je pense à George Eliot, aux sœurs Brontë, à Mrs. Humphrey Ward, à Mrs. Edith Wharton, à Matilde Serao, sans prétendre les comparer l'une à l'autre. Inégales, elles ont toutes ce don de la création objective qui est l'apanage propre et la marque significative du romancier, et qui n'a pas manqué à George Sand, quoi qu'en disent ses détracteurs actuels — qui ne l'ont pas lue.

Cécile de Tormay a reçu ce don de la nature, et elle l'a développé, par le travail.

*
* *

La vocation de ces romanciers prédestinés se révèle dès l'enfance. George Sand, toute petite, se racontait à elle-même d'interminables histoires, pleines de digressions et qui finissaient toujours bien. A huit ans, George Eliot, enthousiasmée par le roman de Walter Scott, *Waverley*, en fit une transcription à son usage pour se consoler de n'avoir plus l'original qui appartenait à un voisin. Les trois sœurs Brontë écrivaient des contes et des drames, et elles avaient fondé, avec leur frère Branwell, un *magazine* où Charlotte, âgée de treize ans tenait gravement la rubrique de la politique, et commentait les discours de M. Peel!... Cécile de Tormay, instruite dans un pensionnat anglais de Budapest, se divertissait à rédiger un journal pour ses compagnes d'études, et faisait ainsi l'apprentissage naïf d'une forme littéraire qui exerce toutes les facultés de l'écrivain, en l'obligeant à varier sans cesse l'expression de ses idées. Elle écrivit même une pièce de théâtre où elle joua le rôle principal.

Ses parents ne contrarièrent pas ce goût de la littérature qu'ils avaient transmis à leur fille. Béla de Tormay de Nádudvar, secrétaire d'Etat, membre de l'Académie des sciences de Budapest, était, à la fois, un grand agronome et un excellent écrivain. Il aimait passionnément la terre hongroise, il con-

naissait bien les paysans. On lui doit toute une série de travaux sur la science et l'agriculture, très supérieurs à la plupart des ouvrages du même ordre. M^{me} Béla de Tormay était digne de son mari, aussi remarquable par les qualités de l'intelligence que par les vertus du cœur. Ensemble, le père et la mère firent l'éducation de leurs enfants. Le père leur enseigna l'amour de l'étude, le respect de la terre, le devoir de l'effort. La mère cultiva en eux la fierté d'une noble race et le plus chaud sentiment national. Cette double influence se retrouve, en traits inoubliables, dans la personne et dans l'œuvre de Cécile.

Jeunesse rêveuse et studieuse, lectures, songeries, essais timides, longs séjours à la campagne, dans les monts boisés, tout sonores de torrents, dans la plaine infinie où déferle la houle dorée des moissons, où la ligne de l'horizon apparaît, comme en haute mer, exactement régulière et ronde sous la coupole ardente du ciel. Séjours dans les villages aux maisons peintes, qu'habitent, — dans les chambres fraîches et bariolées, parmi les meubles rustiques décorés d'œillets stylisés et d'éclatantes tulipes, — les laboureurs en veste courte, et les filles aux jupes superposées, aux chemises blanches, aux tresses mêlées de rubans. C'est un peuple robuste, amoureux du sillon, de la meule, des chevaux à demi sauvages, de la musique et de la danse; un peuple fier de ses annales et de ses traditions, et qui n'a pas la moindre disposition à diminuer la valeur de son rôle historique... Ce peuple que Béla de Tormay avait tant aimé et si bien servi, la jeune fille lui donna tout son cœur.

Elle avait débuté, à dix-huit ans, par un volume de nouvelles, suivi bientôt d'un autre volume et de deux pièces, jouées au théâtre Urania, *la Maison des sirènes* et *la Ville des fleurs*. En 1911, elle publie *Au pays des pierres* — littéralement : *les Hommes parmi les pierres* — qui fut immédiatement traduit en allemand, en anglais et en français. Succès retentissant ! Cécile de Tormay est maintenant un écrivain célèbre, et l'une des jeunes gloires de la Hongrie.

La beauté de ce livre, c'est la vie qui l'anime, la vie qui déborde les personnages et qui palpète, énorme, confuse, effrayante, autour de l'amoureuse tragédie. Parmi les forêts et les rocheuses étendues désertiques, dans le pli noir des vallées où glissent les cascades, où penchent sur l'abîme les pauvres maisons des hameaux ; sur les cimes calcinées, devant l'immense profondeur de la puszta qui se déroule, tout en bas, « comme une plaque d'acier bleui forgée dans la courbe des montagnes », deux forces élémentaires s'attirent et se combattent : André Réz, le Hongrois de la plaine, Yella, la fille des monts. On se rappelle le début si émouvant, la mort de la mère, — étrangère honnie, venue du rivage adriatique au morne « Pays des pierres » ; la douleur farouche de l'innocente, le mariage de l'orpheline avec un homme mûr, sage et triste, qui croit tenir cet oiseau des libres espaces dans sa maisonnette de garde-voie ; puis l'arrivée d'André Réz, la saison d'amour parmi les complicités de la forêt et de la montagne, le départ de l'amant, l'attente silencieuse et désespérée ; et cette mort d'Yella qui fait songer, par la

simplicité tragique du détail, à la fin d'*Anna Karénine*.

En 1914, à la veille de la guerre, parut un roman d'un caractère tout différent et peut-être supérieur au *Pays des pierres*. C'est la *Vieille maison* qui reçut le grand prix de l'Académie hongroise, et qui a été traduit dans presque toutes les langues d'Europe. La *Vieille maison* est la première partie d'un triptyque qui doit — ou devait — composer une sorte d'histoire de la Hongrie moderne, un peu selon la formule balzacienne. Trois générations, depuis Christophe Ulwing, le grand ancêtre, se succèdent dans la vieille maison construite au bord du Danube, en un faubourg de la petite ville de Pest ; et toute une famille s'élève, s'étend, décline, reflétant dans ses âmes multiples les transformations sociales et politiques d'un demi-siècle de vie magyare.

Mais la guerre vint...

*
* *

Je n'ai jamais revu Cécile de Tol. ay depuis ce soir de juin 1914 où je lui dis un adieu fraternel. Bien souvent, pendant les sombres années, j'ai pensé à elle qui était de l'autre côté de la mêlée. Que d'amitiés se brisèrent ainsi ! Mais comment aurais-je retiré la mienne à ce grand esprit, à ce cœur si noble ? Ici, nous n'avons pas de haine contre le peuple hongrois.

Les femmes sont les victimes innocentes de la guerre que déchaînent les hommes et dont les

hommes seuls portent la responsabilité. Elles ne peuvent que pleurer, prier, secourir tous ceux qui souffrent et remplacer, de leur mieux, ceux qui vont à leur terrible devoir. Que tout leur cœur soit plein d'amour pour leur pays, et qu'il reste pur de toute haine!

Les mères ne haïssent pas les mères en pleurs, et les veuves ont pitié des veuves. Ce n'est pas là une forme de cette lâcheté qui se déguise sous de beaux noms : c'est l'expression la plus humaine de la féminité.

Enfin, après l'armistice, je reçus des nouvelles de Cécile de Tormay. Un petit volume, *les Figures de cire*, venait de paraître. C'est un recueil de nouvelles déjà anciennes. Gabriele d'Annunzio avait voulu traduire lui-même en italien l'une des plus parfaites : *Notre-Dame en Arcadie*.

Mais c'était là une œuvre du passé. Un autre livre, un très grand livre, suivit bientôt *les Figures de cire*, et toute la Hongrie, douloureuse encore de sa défaite, tressaillit quand parut *le Livre proscrit*.

Patriote ardente, Cécile de Tormay avait servi son pays, pendant la guerre, dans les ambulances et dans les hôpitaux. Elle continua ce service charitable, sous le gouvernement du comte Michel Karolyi, mais la désorganisation de l'armée, l'encouragement donné aux partis juifs et révolutionnaires, toute cette préparation au bolchevisme qui montrait dans Karolyi le fourrier de Béla Kun, amenèrent Cécile de Tormay à une vie d'action et de lutte, passionnante mais dangereuse. Cette fine jeune femme, cette rêveuse aux cheveux blonds, devint, secrètement, puis ouvertement, l'âme de la résis-

tance. Pour défendre « la pensée chrétienne et nationale », elle fonda l'Association des Dames hongroises. Michel Károlyi voulut la faire arrêter. Avertie par des amis, M^{me} de Tormay quitta Budapest et se réfugia en province. Béla Kun, qui remplaça Karolyi, mit à prix la tête de la jeune femme. Alors, commença le drame de l'exil au sein même de la patrie, la fuite perpétuelle, sous des noms et des masques divers, dans la fatigue, l'angoisse, l'insomnie, parmi des inconnus, dans l'ombre de la main crochue qui s'étendait partout, et sur tous. Cécile de Tormay tint longtemps le personnage très humble d'une institutrice, pauvre et malade, sous le nom d'Elisabeth Földvary. Des gens courageux et bons devinèrent la romancière à travers l'institutrice. Ils accueillirent l'errante à leur foyer. Deux fois, elle dut les quitter pour ne pas les compromettre. Revenue chez eux, dans la petite ville de Balassagyarmat, sous le feu des Tchèques qui occupaient la rive opposée de l'Ipoly, elle vit enfin paraître le jour de la libération. Triste libération pour une âme magyare. Béla Kun était tombé, mais les troupes étrangères — l'armée roumaine — occupaient Budapest.

Pendant cette terrible année, la vagabonde ne cessa jamais d'écrire, au jour le jour, dans les conditions les plus difficiles. Elle écrivait, sous la dictée de la vie, et pour l'avenir, les pages décousues, dispersées, qui formèrent, plus tard, les deux volumes du *Livre pros crit*. « Le titre de ce livre, écrit-elle, lui a été donné par le destin. Conçu dans la proscription, sous la menace de la mort étouffant toutes les voix qui clamaient les douleurs magyares, il a

suivi la fugitive, de son foyer interdit au château provincial, du château à la petite ville, de la petite ville au village. Divisé en fragments, il s'est caché parmi les feuillets d'autres livres, sur le faite d'un toit, dans un tuyau de cheminée, dans la profondeur des caves. Il s'est dissimulé derrière les meubles et s'est enfoui sous la terre. La main de la police fouillant la maison, la botte des soldats rouges ont pesé sur lui. Cependant, il a subsisté, par miracle, afin de commémorer le souvenir des victimes dont le tombeau fermé s'efface déjà... Ce n'est pas seulement une histoire de la révolution... J'ai voulu que mon livre parlât de ces choses qu'ignoreront les historiens futurs, car, pour les connaître, il faut les vivre. »

Il nous a paru que ce livre ne devait pas être ignoré du public français. Il constitue un document historique de premier ordre, et il unit l'intérêt d'un témoignage personnel à de rares beautés littéraires.

Assurément, nous ne pouvons partager toutes les idées de l'auteur et souscrire sans réserve à tous ses jugements, particulièrement dans ce qui concerne l'application des traités et les rapports de la Hongrie avec ses voisins. Il nous faut tenir compte d'un état d'âme qui n'est pas le nôtre, mais qui est celui de beaucoup de Hongrois et qu'il nous est utile de comprendre. L'écrivain passionné, qui a souffert, mérite entièrement notre admiration et notre respect, par l'émouvante sincérité de ses sentiments, l'ardeur de son patriotisme prêts à tous les sacrifices, et la noblesse de son âme à la fois virile et féminine.

Le Livre proscrit est un ouvrage si vaste qu'il

serait difficile de le publier intégralement dans les conditions actuelles de la librairie. Nous avons, d'accord avec l'auteur, fait une traduction qui respecte l'esprit du livre en conservant les parties principales et caractéristiques. Dans une œuvre écrite au jour le jour, il y a forcément beaucoup de longueurs et de redites. En choisissant, en resserrant le texte, nous nous sommes appliqués à ne pas le trahir.

M. Paul-Eugène Régner, qui connaît si bien la Hongrie, la langue hongroise et la politique hongroise, a fait ce choix délicat, et j'ai travaillé, en me plaçant au seul point de vue littéraire, sur le texte qu'il m'a soumis.

Marcelle TINAYRE.

Lorsque Marcelle Tinayre me proposa de traduire *le Livre proscrit* en collaboration avec elle, j'acceptai avec empressement, non seulement parce que je connaissais la haute valeur littéraire de toutes les œuvres de Cécile de Tormay que j'avais lues dans l'original, mais aussi parce que j'estimais que *le Livre proscrit* rendait avec justesse et relief l'état d'esprit de la défaite des Empires centraux et qu'il était de notre intérêt de ne pas ignorer cet état d'esprit. Depuis la répression sanglante de la révolution hongroise de 1848-49, la voix de la Hongrie ne nous parvenait plus que déformée par la presse et la diplomatie autrichiennes. Dans les pages qui suivent, elle nous arrive de nouveau directement, comme au temps où Louis Kossuth parcourait le monde en quête de réconfort pour sa patrie opprimée.

Aux yeux des Hongrois, la guerre de 1914-1918 était une guerre de défense nationale. Ils n'ont pas combattu, disent-ils, par sympathie pour les Allemands ou les Autrichiens, ni pour faire des conquêtes, mais afin de défendre les frontières historiques de leur pays contre l'expansion menaçante des Slaves. Pour ne pas périr, il leur fallait lutter aux côtés des ennemis de la Russie et de ses satellites balkaniques et arrêter l'avance russe sur le col des Carpathes. Aussi, ne comprennent-ils pas pourquoi l'Entente, dont l'adversaire principal

était l'Allemagne, leur a imposé des conditions de paix bien plus dures que celles des autres vaincus de la guerre.

Dans la première partie du *Livre proscrit*, M^{me} de Tormay nous dit, en termes poignants, le désespoir des patriotes hongrois qui assistent impuissants à l'envahissement progressif des marches millénaires de leur pays et décrit la mentalité créée en Hongrie par l'annonce des conditions de paix qui enlevaient à la couronne de Saint Etienne les deux tiers de ses possessions anciennes.

Si nous avons cru devoir traduire des extraits assez étendus dépeignant ces sentiments, ce n'est pas pour prendre parti pour ou contre les revendications nationales de la Hongrie indépendante, mais pour signaler celles-ci à l'attention de nos compatriotes. Dans l'ordre nouveau qui s'est constitué en Europe, il est de notre intérêt bien compris d'être renseignés sur la mentalité des peuples que le remaniement de la carte européenne a plus ou moins directement affectés. En effet, si l'ordre nouveau doit être maintenu, comme nous le croyons, il est bon que nous n'ignorions pas les mécontentements qu'il suscite et les dangers qui le menacent; si, au contraire, il devait être modifié, la connaissance exacte des raisons de mécontentement peut suggérer des solutions nouvelles au difficile problème de l'équilibre politique et économique de l'Europe danubienne.

Quant à l'intérêt documentaire de la seconde partie du *Livre proscrit* (le récit de la révolution communiste en Hongrie), nous croyons qu'il est indiscutable. La situation de la France en 1925

ne ressemble certes nullement à celle de la Russie ou de la Hongrie à la veille de la révolution bolcheviste; mais il n'en est pas moins vrai que nous trouvons dans les notes de M^{me} de Tormay des détails caractéristiques sur le travail souterrain de la propagande communiste et les méthodes employées par les émissaires de Moscou dans les pays jugés « mûrs pour la bolchevisation », détails qui rappellent d'une façon étrange les phénomènes observés en France depuis un certain temps.

Etudier — dans les pays qui en font la douloureuse expérience comme la Hongrie — les symptômes précurseurs de la révolution communiste et les méthodes tyranniques des bolchevistes arrivés au pouvoir, est aussi nécessaire que d'observer les symptômes de maladie sur les corps malades pour préserver du mal les corps encore indemnes.

Paul-Eugène RÉGNIER.

Paris, le 18 mars 1925.

SCÈNES DE LA RÉVOLUTION COMMUNISTE EN HONGRIE

PREMIÈRE PARTIE

DE L'ARMISTICE AU COMMUNISME

L'écroulement de la monarchie austro-hongroise¹.

La ville se prépare pour la Fête des Morts, et l'on vend, au coin des rues, dans le brouillard, les blancs chrysanthèmes d'automne. Une foule noire se presse qui emporte ces fleurs, mais non point pour les cimetières... Cette année, les vivants ne fleuriront pas les morts.

Fleurs de cimetière, blancs chrysanthèmes d'un jour! Une ville ornée de fleurs funèbres sous le

1. La division en chapitres qui figure dans ce volume n'est pas de l'auteur. Nous avons cru devoir l'adopter pour permettre au lecteur français de mieux situer des événements moins connus chez nous qu'en Hongrie. (Note des traducteurs.)

grand ciel sans espoir : tel était Budapest le 31 octobre 1918.

Aux étages supérieurs des maisons, des drapeaux flottaient, mouillés et froissés. Les trottoirs étaient pleins d'immondices. Dans la boue, traînaient des papiers déchirés, des restes d'affiches, des fleurs blanches piétinées. La ville était sombre et souillée comme une vilaine salle d'auberge dont on n'a pas ouvert les fenêtres après la débauche nocturne.

Cette nuit le « Conseil National » de Michel Károlyi s'est emparé du pouvoir. Sommes-nous donc tombés si bas ? J'ai senti en moi une protestation irritée, une indicible amertume, tandis que mes yeux révoltés étaient contraints, par une obsession maniaque, à lire et à relire sans cesse, sur les bandes de papier tricolore collées aux vitrines des magasins, l'inscription sans cesse répétée :

Vive le Conseil National magyar !

Qui avait voulu ce Conseil ? Qui le réclamait ? Pourquoi le supportions-nous ?... La honte me brûlait.

A Vienne, le comte Jules Andrássy, ministre des Affaires étrangères de la Monarchie austro-hongroise, demande désespérément la paix séparée.

Tout à coup, dans ma mémoire, surgissent de petites croix de bois lointaines... Je vois, à travers un nuage, les tombes militaires allemandes, au pied des Carpathes, sur les frontières de la Transylvanie, le long du Danube... « Tombés pour la défense du sol magyar. » Et voici que nous aban-

donnons les mères, les femmes, les enfants de ceux qui dorment dans ces tombeaux.

Le sang me monte au visage. Tout vacille, même l'honneur de la nation. Les rapports venus de l'armée semblent une divagation insensée. C'est en vain que nos tragiques héros triomphent sur le Mont Asolone. L'armée recule déjà dans la Vénétie, sur les bords du Danube, de la Drina, de la Save. Ici, dans la capitale, les casernes jurent fidélité au « Conseil National » de Károlyi.

Honteuse tragédie! Les drapeaux flottent sur le palais royal vide, aux têtes des ponts et sur les bateaux du Danube, comme si c'était un jour de fête...

J'arrivai au pont Elisabeth. Des soldats bosniaques débandés, désarmés, marchaient près de moi. La plupart portaient sur l'épaule leur petite caisse militaire. Ces soldats criaient, sans savoir pourquoi : « Vivat! » Quelques-uns « *Jivio!* », en serbe... On les renvoyait chez eux. Ils se dirigeaient vers la gare.

Un camion automobile tourna sur le pont. Les tramways avaient cessé le service. Le pont entier appartenait aux automobiles. Elles venaient à grande vitesse, à grands fracas, comme des fauves échappés et furieux. Dedans, des vagabonds armés et des soldats. Ils hurlaient. Des enfants, des apprentis évadés de l'atelier, tiraient des coups de fusil en l'air, levant leur arme avec peine, car le fusil était lourd. Tout donnait la sensation d'un cauchemar répugnant... Le vent humide devint froid, soufflant du Danube entre les maisons de Pest. La pluie

recommençait à tomber. Dans un coin, trois hommes s'abritaient sous un seul parapluie. Leurs gros souliers sonnaient sur le pavé, dans l'eau, comme des boîtes vides, et leurs vêtements aussi semblaient vides. L'eau dégouttait de leurs chapeaux sur leurs cols. De loin, on pouvait voir qu'ils étaient de petits fonctionnaires. A cette heure de la journée, sans doute, depuis trente ans et plus, ils se rendaient à leurs bureaux... Et voilà que le sol se déroba sous eux... Ils ne savaient plus que faire.

« Illégalité... Le serment officiel... le devoir du fonctionnaire... Ah! si l'on n'était pas forcé par le besoin de gagner sa vie!... Et les autres?... Ils y sont peut-être allés!... Il faudrait demander à M. le conseiller... »

Ils délibérèrent, puis se mirent en mouvement s'arrêtant de temps à autre, puis faisant quelques pas. Lorsque je me retournai pour les voir, ils s'éloignaient déjà rapidement, comme repris par l'ancienne routine à laquelle ils ne pouvaient pas échapper.

Des feuilles imprimées flottaient à des poteaux, et, dessous, passait la foule épaisse et lente. Les gens allaient, poussés par une force fatale, incapables de s'arrêter, incapables de se détourner. La foule, par derrière, obligeait toute la rue d'avancer, un animal sombre, gigantesque, glissant sur l'asphalte, le cou plié sous un joug énorme; il glissait, se balançant de droite à gauche et poussant des « Vivat! »

Je sentais un cri étrange, un cri muet s'enfler dans ma gorge. J'aurais voulu faire signe à ces hommes de s'arrêter, de revenir sur leurs pas, mais,

dans le mouvement vague de la foule, il y avait déjà quelque chose de ce destin aveugle que l'on ne peut pas retenir. Et il y avait aussi une obéissance à des ordres mystérieux. Parfois, dans la vague rompue, des automobiles magnifiques se faufilaient pour de courts trajets rapides. Dans ces voitures, on voyait des rubans aux couleurs nationales, de blanches fleurs d'automne, des visages au type sémitique fortement caractérisé. Et derrière elles, dans toute la rue, coulait le torrent humain.

Je pris une rue adjacente. Une charrette roulait sur le pavé, chargée de paysannes souabes¹ secouées gaiement, largement, parmi leurs bidons à lait. Soudain, — je ne les avais pas vus venir, — trois matelots barrèrent la route. C'étaient des gars de mauvaise mine. L'un saisit le mors du cheval; les autres grimpèrent sur la charrette... en un instant! D'abord, les femmes crurent à une plaisanterie. Elles se regardèrent; un rire passa sur leurs jeunes figures balourdes. Mais les matelots ne plaisantaient pas. Ils injurièrent les paysannes et les jetèrent à bas de la charrette; puis, comme s'ils faisaient le geste le plus normal, en plein jour, au centre de la capitale, ils s'emparèrent du bien d'autrui. Quelques coups de fouet au cheval et les voleurs fuirent au grand trot. Alors seulement, les femmes comprirent. Elles crièrent avec leurs voix aiguës de paysannes, appelèrent au secours, montrèrent la direction que la charrette avait

1. Aux environs de Budapest il y a des villages habités par des Souabes établis en Hongrie depuis plusieurs siècles. Les paysannes de ces bourgades approvisionnent la capitale de lait, beurre, etc.

prise. La rue était pleine d'hommes, mais la rue était lâche, la rue ne les aida point. Les gens se hâtèrent, désintéressés du malheur d'autrui, comme si ce malheur était contagieux.

Tout cela était bête et laid... Il me semblait que nous tous qui marchions par là, nous avions perdu quelque chose. Je ne pouvais suivre ma pensée jusqu'au bout. La tête me tourna. Sous le porche de la maison voisine, deux voyous assaillirent un officier. L'un d'eux avait un couteau de cuisine à la main. Ils proféraient des menaces. Un bâton se leva. Les voyous arrachèrent le képi du petit lieutenant. Des mains sordides cherchèrent sa gorge. Le couteau remua près du col... On coupait les étoiles de l'officier qui avait sur la poitrine la Croix du Mérite et la grande médaille d'or. La populace ricanait. Le petit lieutenant, tête nue, pâle comme la craie, était au milieu du cercle. Il ne dit rien; il ne se défendit pas; il n'eut qu'un mouvement nerveux de l'épaule.

Puis, il fit un mouvement comme un enfant qui va pleurer; il plaça sa main gauche, à revers, devant ses yeux. Pauvre petit lieutenant!... Je vis alors que le bras droit lui manquait!...

Et les gens firent encore comme s'ils ne voyaient pas, comme s'ils étaient bien aises que ce ne fût pas encore leur tour... Tout était vague et confondu, ainsi que dans un songe fiévreux où le rêveur, à demi éveillé, gémit sans croire à son rêve et pourtant s'agite...

Que se passa-t-il?... Ma main frémit comme pour se porter, d'un geste réflexe, à mon front... Près du bâtiment de la Place, sous les arbres dépouillés,

un groupe de soldats. Ils tenaient déployée l'étoffe d'un drapeau tricolore; ils la tenaient comme par jeu. Et un petit homme, aux jambes courbées, aux cheveux emmêlés, découpa rapidement, dans l'étoffe, avec son couteau, la couronne surmontant les armes de Hongrie¹.

Personne ne l'arrêta. On l'aidait même, en tenant l'étoffe. Je sentis alors une brûlure intérieure, douloureuse à tout contact du dehors.

Je détournai la tête, pour que nul ne vît mon visage, et le temps passa, et je m'aperçus que j'étais presque courbée en deux. Je me redressai, et ce fut par hasard qu'un mot arriva jusqu'à ma conscience, un mot pris sur une affiche : « Camarades. »

La proclamation du parti social-démocrate s'étalait devant mes yeux sur le mur.

« Ouvriers! Camarades! L'égoïsme de la classe dirigeante a poussé inéluctablement ce pays dans la révolution. Les régiments se sont joints sans effusion de sang, mercredi, dans la nuit, au Conseil National, et ils ont occupé les principaux points de la capitale : la Poste, les Centrales des téléphones, le Quartier général. Ils ont juré fidélité au Conseil National. Camarades! Ouvriers! voici maintenant votre tour. La contre-révolution voudra sans doute ressaisir le pouvoir! Il faut montrer que vous nourrissez les mêmes sentiments que vos

1. Les armes de Hongrie sont surmontées de la Sainte-Couronne, donnée par Sylvestre II au premier roi de Hongrie. (Note des traducteurs.)

frères les soldats. Descendez dans la rue! Cessez tout travail.

« Le parti social-démocrate de Hongrie. »

Nuit du 2 novembre 1918 vers l'aube.

Il était minuit bien passé quand ma mère ferma sa porte à clef. J'étendis un foulard de soie sur l'abat-jour de la lampe afin que du dehors l'on n'aperçût pas la lumière, et, sur la tablette du secrétaire, je triai des lettres amoncelées. Soudain une sonnerie entrecoupée. Le téléphone... Qui appelle à cette heure? si tard! Que peut-il être arrivé? Je descendis en courant. Une voix inconnue me parlait du fond de l'invisible. Une voix effrayée, étrangère. « Sauvez-vous! Du camp de concentration de Kenyérmezö, les prisonniers russes se sont enfuis. Ils arrivent en armes, environ trois mille. Ils tuent, volent, saccagent. Ils marchent contre la capitale. Ils viennent par ici. »

C'était donc vrai! Je voulais remercier pour l'avis secourable, mais la voix s'était retirée et je ne l'entendis plus.

Les Russes arrivent!...

Indécise, je restai un instant debout dans le corridor froid. Que faire? Parler à ma mère? A quoi bon? Lentement, je remontai. Dans la chambre de mon jeune frère malade, aucun bruit. Ils dorment! C'est mieux ainsi!... Et comment pourraient-ils descendre, de nuit, sur la route glissante et mouillée? Où irions-nous?... Fuir! Ce cri, je l'ai entendu autrefois pendant un tremblement

de terre. Mais où l'homme se réfugierait-il, quand partout la terre chancelle?

De ma lampe encapuchonnée, comme à travers la lanterne sourde d'un voleur, un mince rayon tombait sur ma table. Je m'assis et j'appuyai ma tête sur mes bras. Ma tête était vide, engourdie, mais voilà, qu'à travers l'engourdissement, trois mots se précisent : *les Russes arrivent...* Comme si dans ma mémoire ces paroles avaient réveillé le passé, je me rappelai le jour où je les entendis pour la première fois...

La Hongrie n'a pas voulu la guerre. Quand elle fut inévitable, la Hongrie lui fit face, en tout honneur, comme toujours et de tout temps depuis mille ans. La vieille nation se mit en route pour sa propre défense. Dans leur costume noir des jours de fête, les paysans allaient à travers la ville. Les talons de leurs bottes frappaient durement le pavé des rues, et la chanson populaire retentissait : « Ne pleure pas, douce mère, j'aurai une tombe fleurie... » Drapeaux fleuris, canons fleuris, trains fleuris. La main dans leur main, les jeunes femmes au jupon multicolore accompagnaient en pleurant leurs époux, les vieilles femmes coiffées de fichus accompagnaient leurs beaux garçons...

...Les Russes arrivent!...

C'était leur cri de ce temps-là, et je me disais en moi-même : « Ces trois petits mots ont suffi pour remuer des foules énormes, une mer humaine roulant vers le nord. »

.

...Les années vinrent et disparurent, encore et toujours baignées dans le sang. Il y a eu bien des étés depuis cet été tragique de 1914 où partirent ceux qui ne devaient jamais revenir. Visages aimés, compagnons de jeux de mon enfance, amis de ma jeunesse, vous n'êtes plus! Au pied de Lublin, sur le champ de Satanov, au défilé de Dukla, au milieu des marais de Pologne, sur la terre serbe, et au-dessus d'Asiago, partout notre sang coulait. Les jeunes pousses de mon vieil arbre ancestral ont été détruites! Et comme vous, d'autres partirent, d'une année à l'autre, sans trêve. Puis l'appel aux armes retentit sur les bancs des écoles et parvint jusqu'aux auvents ensoleillés des chaumières paysannes, jusqu'aux petits bancs où les vieux se chauffent au soleil, et se reposent en attendant le repos éternel après les travaux de la vie.

Il ne restait plus d'hommes, ni de jeunes gens dans les villages. Sur la vaste terre noire, les femmes ensemençaient, les femmes moissonnaient.

Printemps nés dans les tourments, étés moissonnant dans les larmes! Et parmi les brouillards d'automne, des vieillards aux cheveux blancs, derrière des bœufs dont le col fumait, avançaient avec peine, tenant d'une maigre main le manche de la charrue.

Tous les hommes étaient au loin, sous un ciel étranger, sur une terre étrangère, pendant que les villes et les villages désertés, presque vides, recevaient l'invasion des Juifs réfugiés de Galicie, en caftan. Un essaim d'une espèce nouvelle s'abattait autour des marchés de la Bourse. Le ghetto de Pest fourmilla. Les marchandises disparurent et

les prix montèrent avec une dangereuse rapidité. La misère rôdait, gémissante. Les enrichis de la guerre faisaient sonner leur or sans vergogne, pendant qu'une partie de l'aristocratie et la juiverie multimillionnaire dansaient comme des insensés au milieu de la ville affamée et du pays en larmes.

Tantôt des nouvelles à serrer le cœur arrivaient de la tempête sanglante, au loin. Tantôt on arborait les drapeaux, on sonnait les cloches de la victoire. Un jour, les drapeaux s'endeuillèrent et les cloches sonnèrent un glas...

Le roi est mort!... Vive le roi!

Le vieux monarque¹ avait fermé les yeux dans un très grand âge. De sa vieille main tombait le sceptre des deux royaumes. Funérailles d'empereur, noires pompes funèbres à Vienne, couronnement ruisselant d'or à Bude. Les nuages crevèrent, et, sur la terre douloureuse, comme dans une féerie, le jeune roi défila à travers la ville de son couronnement, avec sa reine toute blanche².

Ce ne fut qu'un songe. Le roi se hâtait. Devant la porte de la forteresse, en vain une nation lui apportait son amour. Il partit, avant d'avoir recueilli ce trésor princier. Et le vent emporta l'amour inutile de toute cette nation. Quelque chose se glaça sous le ciel de la Hongrie.

1. François-Joseph I^{er}, mort en novembre 1916. (Note des traducteurs.)

2. Charles IV et la reine Zita furent couronnés à Bude, quelques semaines après la mort de François-Joseph, conformément à la constitution hongroise, mais ils repartirent à Vienne aussitôt après le couronnement. (Note des traducteurs.)

Les hivers d'alors étaient terribles. Jamais on n'avait connu de si grands froids, des froids à vous figer la pensée dans le cerveau. Des enfants, des fillettes, des vieillards, faisaient la queue chez les charbonniers. Assis sur le trottoir, en haillons, ils attendaient. Chez les bouchers, aux magasins municipaux, chez les boulangers, devant les laiteries, des femmes en longue file triste piétinaient, attendant leur tour, depuis l'aurore, et souvent jusqu'à la nuit tombante. Patientes, silencieuses, elles attendaient. Chacun attendait quelque chose : la vie, la mort, une nouvelle, un disparu. Les hôpitaux étaient pleins. Dans tout le pays, on entendait sur les routes le petit choc cadencé des béquilles.

Voilà ce qu'était devenue l'heureuse Hongrie d'autrefois ! Pourtant, l'espérance nous restait, l'honneur était sauf. Et ceux-là mêmes qui la vouaient à la mort, saluaient dans nos soldats la force magnifique de la Hongrie.

« Nous vivrons, car nous voulons vivre... » Ils parlaient ainsi parmi leurs tourments, ceux qui souffraient, les vrais Magyars. Car tout ce qui était hongrois dans notre pays savait qu'il ne nous était pas permis de perdre la guerre. La perte d'une guerre de conquête ne signifie qu'un chancellement en arrière pour les nations, mais la perte d'une guerre de défense signifie une longue léthargie ou la mort, la vraie mort, la mort définitive !... Notre guerre fut une guerre de défense ! Nous étions le seul peuple en Europe qui ne voulait rien prendre aux autres. Nous désirions seulement conserver notre bien et, pendant les années sanglantes,

il sembla que ce qui était nôtre depuis mille ans resterait nôtre.

Les armes n'ont pas pu nous vaincre, mais à l'intérieur du pays, la politique de querelles nous a fait perdre une bataille plus grande que la bataille militaire. La haine personnelle et la jalousie renversèrent le comte Etienne Tisza. Le gouvernement passa entre des mains inhabiles. La force disparut, qui l'avait maintenu jusqu'à présent, et tandis que la plaine hongroise, la Transylvanie, la Haute-Hongrie et la Transdanubie s'en allaient avec honneur et gloire, au loin, sur les champs de bataille, dans la capitale surpeuplée — alors que le pays **était vide — il se passa quelque chose... Les effets** d'un travail de mine, sournois, silencieux, commencèrent d'agir sur les événements. Dans l'arrière-plan sombre, ainsi que sur la scène, de sombres silhouettes glissaient. Derrière les coulisses, chuchotaient des souffleurs invisibles et au premier plan, la silhouette d'un homme se dessinait, de plus en plus nettement. Cet homme répétait à haute voix ce qu'on lui soufflait de loin. Cet homme c'était le comte Michel Károlyi!

Les trains alors se suivaient, d'un bout à l'autre de la Hongrie, des trains d'une longueur démesurée, transportant des troupes du front russe libéré vers les frontières italienne et française. L'espérance de la victoire enchantait les âmes. Même les devins de mauvais augure se taisaient. Le mirage d'une paix honorable miroitait à l'horizon. Les frontières de la Hongrie resteraient intactes! Telle était la condition de notre pays. Nous n'avions jamais voulu autre chose. L'intégrité de la Hongrie! Nous

serrions les dents. Tenir jusqu'au bout! C'était le dernier déploiement de la force. Et puis, la route serait libre vers le second millénaire.

Comme dans l'ombre un couteau, une lueur passa. Et dans cette clarté on peut voir une blessure fraîche à l'âme si résolue de la nation.

Des inconnus, aux premiers jours de janvier, avaient répandu par contrebande des proclamations excitant les ouvriers à la révolte, dans les fabriques de munitions et d'armes. La nuit, des imprimés anti-patriotiques circulaient en secret, à travers les chambrées des casernes : « Ouvriers, nos frères!... Soldats, nos frères!... Pas un centime... pas un homme à l'armée... »

L'ennemi se cachait parmi nous. La nation, qui luttait pour la vie, indignée, exigea : « Qu'il paraisse!... qu'on le démasque!... » Et quand on arracha le masque du criminel, on put voir dans une clarté impitoyable son visage aux yeux clignotants. C'était le représentant de l'une de ces organisations prétendues scientifiques créées par la franc-maçonnerie : la Filiale des Ecoles supérieures de Hongrie, des Libres penseurs internationaux. C'était le cercle des Galiléens de Budapest, autrement dit la jeunesse juive, exclusivement.

Ce petit camp a pu être découvert. Les autres, ceux qui ont participé à l'attentat, s'étaient retirés à l'arrière-plan : ombres dans l'ombre, redevenus invisibles. Michel Károlyi crut superflu de regarder. Il resta sur la scène, en vue, et bien que des étrangers suspects pénétrassent sous la porte cochère de son palais, nul ne l'inquiéta. La police ne le troubla point. Elle savait pourtant qu'au moment de la

rédaction des imprimés défaitistes, Károlyi était en contact fréquent avec la Jeunesse galiléenne. Bien plus, il passait des heures dans les locaux du cercle. On l'observait des fenêtres d'une maison voisine. Mais d'invisibles puissances protégeaient Michel Károlyi.

L'opinion publique était nerveuse en ces temps troublés. Elle attendait impatiemment les représailles. La police avait mis les scellés sur le cercle des Galiléens. On fit des arrestations. Enfin le nom de quelques accusés fut prononcé derrière les portes closes de la salle d'audience. Des noms qui sonnaient bizarrement. Je me les rappelle encore : Hélène Duczinska, Théodore Sugár-Singer, Arminius Helfgott, Csillag-Stern, Kelen-Klein, Fried Weiss, Sisa, Ignace Beller et aussi trois Juifs russes, entre autres un certain prisonnier de guerre, du nom de Solom, qui était en possession d'un appareil multiplicateur. Pas un Magyar parmi eux. Des étrangers louches, à l'âme noire, ont préparé notre perte ! Personne n'en parla. Cependant la liste des noms du procès des Galiléens était une indication précieuse où se trouvait le secret de l'avenir. Mais nous, nous ne sûmes pas y lire. La nation hongroise ne sait jamais lire son avenir dans le présent.

Le dossier du procès des Galiléens fut clos. La cour martiale prononça un verdict extraordinairement mitigé, avec deux acquittements. Et le silence se fit, le même silence qui, en automne 1917, cacha le voyage en Suisse de Károlyi et étouffa les chuchotements de ceux qui voulaient savoir si vraiment, là-bas, il avait dévoilé aux Français la future offensive allemande, s'il traitait avec les

syndicalistes et avec les bolchevistes? Ce fut seulement lors de l'émeute des marins de Cattaro que l'agitation recommença. Malgré le secret gardé par la direction militaire, des nouvelles transpirèrent. L'ordonnance d'un officier supérieur apporta une lettre cousue dans sa tunique.

Là-bas, dans le golfe de Cattaro, la flotte se révoltait. Nicolas de Horthy, le héros de Novara, réprima la révolte et sauva la force maritime de la monarchie. Il paraît que la direction militaire intercepta deux télégrammes des révoltés, l'un adressé à Trotzki, l'autre à Michel Károlyi...

Ce dut être à ce moment-là que je rappelai au comte Etienne Tisza certaine lettre que j'avais reçue par la Suisse, en automne 1914, et dont je lui avais alors immédiatement parlé. Cette lettre, à vrai dire, était arrivée avec Michel Károlyi, que la mobilisation générale avait trouvé sur le sol de France. D'après la lettre, les Français savaient bien pourquoi ils renvoyaient Károlyi dans sa patrie. Il recevra une belle récompense, s'il fait un bon travail : il peut encore devenir président de la république hongroise.

Tisza hocha la tête : — Visions! dit-il. Ce serait folie d'en faire un martyr.

Ainsi pensaient Etienne Tisza et les autres politiciens. On ne prenait pas au sérieux Michel Károlyi, car on ne voyait pas ceux qui étaient derrière lui. Le public avait bien d'autres soucis, car la vie devenait chaque jour de plus en plus difficile, et là-bas, à Brest-Litowsk, les pourparlers de paix continuaient. Les délégués des Soviets employaient leur astuce à gagner du temps, si bien que les

chefs militaires allemands, perdant patience, frappèrent sur leurs sabres, lors des pourparlers. Trotzki-Bronstein, le ministre des Affaires étrangères des Soviets, par-dessus la tête de nos délégués, adressa des discours incendiaires à nos soldats et à nos ouvriers.

Comme répondant au signal, la presse juive de Hongrie commença d'attaquer l'allié allemand. Le cercle des Galiléens, dissous, organisa une démonstration devant le consulat d'Allemagne, et brisa les vitres. Les congénères des Trotzki des Radek, des Joffe de Budapest, avec la puissance des organisations ouvrières qu'ils tenaient dans leurs mains, provoquèrent des grèves. C'est ainsi qu'ils appuyèrent leurs amis de Russie et affaiblirent la position de nos délégués.

Pendant les jours de grève, un soir, Michel Károlyi se promenait avec sa femme au centre de la ville. Ils rencontrèrent un de leurs parents qui habite l'un des quartiers extérieurs et, joyeusement excités, ils lui demandèrent : « N'est-ce pas, le peuple des faubourgs s'insurge?... » La réponse négative les accabla. « N'importe ! Le peuple n'est pas encore mûr. Mais nous n'éviterons pas la révolution. »

Les voix souterraines s'élevèrent. A cette époque, les mots même étaient action. Et les mots se mirent à l'œuvre. — On colportait des propos dont on ignorait l'origine. Des champs à la capitale, dans les fabriques, dans les casernes, la terre s'ébranlait secrètement lentement. Pourtant les fronts ne furent jamais plus solides. Après la paix avec l'Ukraine et la Russie, c'étaient peut-être les der-

nières minutes où, si nous avions montré de la force, de l'union et de la décision, nous aurions pu espérer faire une paix moins dure, mais dans ces jours néfastes pour la monarchie, une sorte de néfaste lanterne magique projetait vers nos ennemis le tableau de la dissolution de l'alliance allemande et de nos dissensions intérieures. Et ces tableaux mensongers, là-bas, ranimaient le feu qui se fût affaibli...

Déjà, le parti de Michel Karolyi laissait dire qu'il avait fait prendre contact avec les chefs de l'Entente. Poincaré aurait été l'avocat de la famille Károlyi... Des fables circulaient. Certains prétendaient que Károlyi était en relations avec Trotzki, et que, dans les petites communes des environs de Pest, il organisait mystérieusement des conseils de soldats avec les amis des social-révolutionnaires...

Tandis que nous l'appelions traître, la presse radicale en faisait un prophète et les foules dévoyées le considéraient comme le sauveur de la patrie.

Les francs-maçons, les socialistes, les féministes et les galiléens le suivaient. Quelques femmes de sa famille la plus proche, comme s'il les avait prises pour disciples, l'entouraient et, sans examen, répétaient tout ce qu'il leur dictait. Si un simple hussard avait parlé comme Michel Károlyi, on l'eût pendu, mais Michel Károlyi, bien qu'officier, disait et faisait tout ce qu'il voulait sans être inquiété.

Les gentilshommes lui serraient la main au casino. Les salons trouvaient original et plaisant qu'il appelât sa fille « Eva Bolcheviste », et qu'au

1^{er} janvier il souhaitât aux gens « une bonne année bolcheviste »...

Cet arrogant Michel Károlyi, qui n'offrait même pas une chaise à ses employés et qui, pendant la guerre, attaché à un poste de commandement, bien loin derrière le front, ne donnait pas la main aux officiers d'infanterie arrivant des tranchées, couverts de sang et de boue, — car ils n'étaient pas de noble famille! — il prêchait maintenant la démocratie et l'égalité. Il mettait à la mode le bolchevisme parmi les jeunes femmes de sa plus proche parenté.

Dans ce petit cercle, qu'il gouvernait, une dame de ses proches, en son ardeur démocratique, s'écriait : « J'adore la populace!... » Des parentes de la belle et superficielle M^{me} Michel Károlyi se moquaient du patriotisme, s'enthousiasmaient pour tout ce qui était étranger et portaient de bizarres toilettes rouges, symbole mondain du bolchevisme russe. Un jeu, mais un jeu imprudent, coupable et dangereux, ce jeu facilitait le port du costume rouge de Russie, à ceux qui n'en faisaient pas une question de mode.

Le jeune roi avait les meilleures intentions. Peut-être vit-il le danger, mais toujours il hésita quand il aurait dû crever l'abcès entretenu par Károlyi et consorts. En Autriche, il proclama l'amnistie et fit sortir de prison des Tchèques qui l'avaient trahi. Mécontent, le peuple autrichien, si fidèle autrefois à l'empereur, s'ameuta contre les traîtres... En Hongrie, le roi ordonna une enquête sur les affaires de trahison et cette enquête n'aboutit jamais. Les Hongrois inquiets se sentirent livrés,

et songèrent à leur roi d'un cœur plein de reproches. Et les hommes qui avaient travaillé obscurément, encouragés par ces hésitations fatales, surgirent à la lumière et entreprirent une autre guerre sans effusion de sang, le dernier assaut contre la Hongrie.

L'offensive allemande, se développant à l'ouest, effraya un moment ces destructeurs. Károlyi pâlit et devint nerveux en apprenant les succès de nos alliés. Sa femme eut une crise de larmes et leur confident, le baron Louis Hatvany-Deutsch, désespéré, dit en ma présence : « Il ne pourrait nous arriver un malheur plus grand que la victoire allemande. Pour nous, mieux vaut mille fois le bolchevisme russe que le militarisme allemand. » Il me sembla qu'un précipice s'ouvrait devant moi quand j'entendis ces mots. Je me rappelle ma réponse : « Le militarisme allemand marche contre des gens armés, le bolchevisme russe marche en armes contre des gens sans armes. Il est possible que ceci vous plaise mieux. Quant à moi, entre ces deux risques, je préférerais encore le militarisme. »

La presse radicale d'alors pensait de même que le journaliste Hatvany. Cette presse, qui au début de la guerre avait déblatéré d'une manière ignoble contre nos ennemis, les flattait, maintenant. Ces journaux, qui, au temps dangereux de l'invasion russe, rampaient devant la puissance allemande, donnaient impudemment le coup de pied de l'âne au lion blessé.

Car l'Allemagne était blessée. L'offensive avait été enrayée et nos ennemis, animés du nationalisme le plus ardent, se ruaient furieusement contre nous.

En Hongrie, on commençait à parler de la paix et Károlyi, avec ses acolytes, faisait profession de pacifisme et d'internationalisme. La presse radicale jubilait. Ce n'était plus nos alliés qu'elle vilipendait, elle s'attaquait à tout ce qui était magyar. Plus rien de sacré, tout servait de cible. On traînait impunément le nom d'Etienne Tisza dans la boue. Nos héros nationaux devenaient l'objet de la risée publique. Même sur la reine Zita, l'on faisait courir des bruits infâmes.

Ceux qui savaient voir, voyaient avec une douleur cuisante que ce n'était pas dans les fabriques de munitions d'Amérique, d'Angleterre, ni même de France, qu'on préparait la balle qui devait nous frapper à mort, mais bien dans les imprimeries de la presse radicale, ici, chez nous. Avec l'aide étranger, on la coulait, cette balle, en petites lettres de plomb.

Sous ce signe néfaste, arriva le cinquième été de la guerre, apportant la cinquième mauvaise moisson... A l'ouest, le front allemand reculait d'une manière effroyable, irrésistible. A l'est, sur les Carpathes, soufflait le vent de la révolution russe.

L'effondrement de la force allemande, les anciennes fautes de la direction militaire autrichienne, les revers de notre armée sur les bords du Piave, l'amertume des sacrifices sanglants, incalculables du côté magyar, l'esprit militaire de l'armée commune¹ haïssant tout ce qui était hongrois, la désunion fatale de nos politiciens, l'incapacité désespérante de notre gouvernement sans force

1. Austro-hongroise.

pour résister et conjurer le mal, la misère, la cherté de la vie, l'épuisement... tout servit ceux qui s'étaient associés pour gagner le pouvoir en détruisant la Hongrie.

A Arad, à Nagyvárad, quelques régiments en marche se révoltaient et refusaient d'obéir. On trouva dans les casernes des écrits incitant à la révolte. A Budapest, des foules d'ouvriers montraient une attitude menaçante. On ne faisait plus la queue avec patience devant les boutiques et les magasins d'épicerie de la municipalité. Souvent alors, je m'arrêtais sur le trottoir pour écouter ce que disaient les gens. A l'intérieur de la boutique, le mercanti pompait ce qui leur restait de force vitale, dans la rue l'agitateur à gages s'ingéniait adroitement à les exciter contre les « bourgeois ».

— Il ne dépend que de nous d'arrêter la guerre. Ne sommes-nous pas la majorité, nous?

Une fois, je m'en souviens, une voiture passa, où une femme livide, malade, était assise. Ceux qui attendaient murmurèrent : « Eh quoi! ne peut-elle aller à pied! » Des mots orduriers pleuvaient. Je regardais le long de la file. L'excitateur avait disparu, mais la semence qu'il avait jetée germait brusquement. Les gens parlaient avec irritation, et provoquaient par leurs injures les personnes bien habillées : « Pourquoi a-t-il un bon manteau, celui-là?... » La jalousie et la haine avaient changé la figure de la rue.

La ville vécut la veillée étouffante, étourdisante, de son suicide, cette ville qui se préparait à se tuer elle-même en se déchirant les entrailles

dans son désespoir. Et c'est alors que fulgura la nouvelle de la défection bulgare.

Je me rappelle ce jour horrible. C'était le 26 septembre...

Une douleur amère, cuisante, en mon âme. J'allais à l'enterrement de mon petit filleul qui venait de mourir, près de Hortobágy, dans la grande plaine, et je traversais la capitale fourmillante.

Des curieux parcouraient les rues. Tous lisaient un journal et avançaient d'une manière mal assurée, comme frappés d'un même coup. Nul ne savait ce qu'il allait advenir. Je ne compris pas tout de suite, plus tard seulement.

Deux Juifs parlaient ensemble :

— Ici, l'on tient encore ! Ils ont de la chance, ces Bulgares. On leur fera de bonnes conditions de paix ! des conditions de paix de premier ordre ! Et voilà le commencement de la paix !

Chose étrange, ces gens se réjouissaient. Le soleil riant sur les toits et l'automne prématuré dans sa splendeur me rappelaient la lumière pure et fraîche du printemps prématuré d'une année lointaine. Alors, je passais précisément au même endroit. Quand donc ? Mon cœur se contractait. Le matin de la victoire de Gorlice, le soleil brillait ainsi au-dessus des drapeaux flottants. Et à travers mes larmes, subitement, le petit garçon mort, image de l'espérance défunte, passa sous mes yeux. Le petit André de Tormay... Il est né pendant la guerre. Il a souri, et il s'en est allé. Il n'a rien su de la grande bataille mondiale. Le dernier acte gigantesque s'est terminé avec la mort d'un tout petit. Mais est-ce

bien le dernier acte, ou le commencement d'un autre drame?

.

Là-bas, un coq chante et brusquement me réveille de mes souvenirs. Je passe mes deux mains sur mon visage et je me lève, transie. Ma chambre s'est refroidie pendant cette longue nuit. Il semble qu'entre les lames de la jalousie, quelqu'un, dans l'ombre, peigne avec un fin pinceau, des lignes bleues qui se figent rapidement.

Le jour pointe. Je regarde le crépuscule grisâtre et je voudrais penser au matin. Mais les souvenirs me hantent. Depuis que les Bulgares ont mis bas les armes, la vie n'est qu'une suite d'angoisses. Les événements de ce temps-là ne me reviennent à l'esprit qu'avec des lacunes... Wilson! Ce nom raffermissait encore les esprits ébranlés. L'idée funeste qui fut le piège des grands peuples et d'armées légendaires : *La paix. La paix!* ce mot ensorceleur soufflait derrière les champs de bataille et attaquait par derrière les armées qui se défendaient encore. La paix!... On n'entendait que ce mot sur tous les fronts. Des rives opposées de l'océan, il fut répondu à l'empire d'Allemagne : « Pas de paix, tant que vous n'aurez pas chassé votre empereur! » Chez nous, comme par jeu, on étudiait le manuel de la révolution russe dans le camp de Károlyi. Tisza et Andrassy se réconcilièrent. Tard, trop tard...

Puis un jour mémorable. Le 17 octobre il y eut séance au Parlement, et Alexandre Wekerle, président du Conseil, annonça l'union personnelle,

c'est-à-dire l'alliance de l'Autriche avec la Hongrie, liées seulement par la personne du monarque. Trop tard!... Trop tard!... Ce qu'on avait désiré pendant des siècles, l'espoir des générations, tout cela n'était plus qu'un sac de sable. Empire commun, dualisme, armée commune... Haletant, on jetait tout par-dessus bord pour sauver le ballon de la monarchie. L'opposition riait. Ladislas Fényes promettait la révolution pour le mois de mars et, se tournant vers Tisza, parlait de potence.

— Parodie révolutionnaire! dit Tisza avec mépris.

Károlyi prit la parole. Tout d'un coup la tempête éclata et un des hommes de Károlyi, Martin Lovásy, hurla dans la salle :

— Nous, nous sommes amis de l'Entente!

L'aveu ouvert de la trahison fit le tour de la salle, de la ville, du pays indigné et alla mendier les applaudissements de nos ennemis.

Tout ce qu'il y avait d'honnête parmi nous cria : « Honte à ceux qui, à l'heure de notre agonie, se disent les *amis* de nos bourreaux! » Je suis certaine que, comme nous, les puissances de l'Entente repousseront cette amitié avec mépris, car les chefs d'armée ennemis et les hommes politiques se servent des traîtres, mais ne fraternisent pas avec eux.

Après la honteuse séance, il advint que devant la porte du Parlement on tenta d'assassiner le comte Etienne Tisza. Naguère, le député Kovács-Strasser et maintenant un certain Lékai-Leitner, avaient tiré sur Tisza. L'un et l'autre étaient de race juive.

Le 22 octobre, Etienne Tisza parla pour la dernière fois au Parlement : « Nous devons nous tenir à côté de nos alliés et s'il nous faut tomber, nous tomberons honorablement ensemble. » Et sa voix, qui n'a jamais menti, dit encore à la nation malheureuse : *Nous avons perdu cette guerre!*... La sombre parole résonna comme un glas funèbre à travers tout le pays et, comme la faux de la mort, trancha toutes les espérances.

— Tisza l'a dit...

Cela suffisait. Blessures sans cesse renouvelées, les événements se succédèrent rapidement. Wilson répondit à la monarchie qui demandait la paix. Il n'entra pas en conversation avec elle. Il fit savoir à la grande puissance croulante que pour les pourparlers elle devait s'adresser aux Tchèques, aux Roumains et aux Serbes. On voulait nous humilier... On nous humilia. « Mais nous avons encore notre armée!... » Nous nous raccrochâmes à cette pensée : « Les troupes hongroises vont revenir des différents fronts. »

Le 23 octobre, un des députés du parti Károlyi s'écria, dans la salle des séances du Parlement, que lors de l'arrivée du roi à Debrecen on avait joué le *Gotterhalte*¹! Personne ne demanda si la nouvelle était vraie! La colère artificielle annonçant la tempête, violemment se déchaîna. L'hymne des empereurs autrichiens au cœur de la plaine hongroise! Quoi! même en ces heures critiques, les Autrichiens n'apprendront jamais à nous con-

1. L'hymne national autrichien, détesté en Hongrie car il symbolisait l'oppression autrichienne. (Note des traducteurs.)

naître! Même en ces heures, les Autrichiens n'oublent pas!... Károlyi, durant la séance, lut un télégramme fabriqué : « Le régiment croate de Fiume s'est révolté! » L'opposition avait déjà deux marteaux en main. Soudain, dans la tribune de la presse, les journalistes se levèrent, et faisant un vacarme assourdissant, vinrent à la rescousse du camp de Károlyi. L'impossible arriva : dans la salle des délibérations du Parlement hongrois, les journalistes radicaux de la tribune de la presse renversèrent le gouvernement hongrois. Tisza exaspéré regarda vers la tribune et fit un signe à Wekerle. Qu'étaient devenus ces statuts du Parlement qu'il avait failli payer de sa vie, lors de leur constitution?

Le sol tremblait sous le Parlement hongrois. Wekerle démissionna. Tous les partis discutèrent l'opportunité d'une coalition.

La révolution en Hongrie.

Pendant ce temps le roi tenait conseil à Gödöllő¹. Alors, à Pest, sortit de l'ombre cette société équivoque, qui, la nuit du 22 octobre, s'était constituée dans le palais Károlyi et prit le nom de Conseil National. La troupe d'assaut de la destruction, le Cercle de Galilée, reparut aussi. Elle se rangea sous un drapeau que Károlyi donna aux manifestants, parcourut la ville et arriva jusqu'aux portes du

1. Lieu de résidence estivale où se trouve un château offert par la Hongrie au roi François-Joseph. (Note des traducteurs.)

Palais Royal. Le porte-drapeau, un certain Rappoport, étudiant en médecine, originaire de Galicie, arbora le drapeau à l'une des fenêtres du château et harangua la populace qui envahissait la cour. Il insulta le roi, et il acclama Károlyi et la République.

La ville était indifférente. A vrai dire, les seules rues où le cortège des Galiléens avait passé en faisant un bruit insolite, connaissaient l'événement. Au palais Károlyi, des gens entraient et sortaient en hâte, par la grande porte, et l'on assurait que des officiers et soldats déserteurs se cachaient dans ce palais, qu'on y tenait des réunions secrètes.

Que se préparait-il? Personne ne le demandait. Les journaux publiaient de longs articles sur la grippe espagnole. L'épidémie était grave, il y avait beaucoup d'enterrements, mais les journaux exagéraient l'importance du mal. Ils donnaient des chiffres fantastiques disant que les entreprises des pompes funèbres ne suffisaient pas au travail, qu'on enterrait la nuit à la lueur des torches. La peur de la contagion était partout, et le spectre plus terrible qui nous menaçait, l'émeute, on ne le craignait guère, car on ne le voyait pas.

Vint une journée affreuse. Nous apprîmes que, sur le front italien, une division militaire hongroise et près d'elle le régiment des Deutschmeister de Vienne, excités par la presse de Károlyi, avaient mis bas les armes... Cette brèche ouvrit le passage du Piave aux forces militaires de l'Entente. Les nôtres, par un dernier effort d'énergie, les battirent à leur tour, en les forçant à reculer. Les Anglais firent avancer les tanks. Les hommes



de troupe, dont la discipline avait été ruinée artificiellement par le travail de plusieurs mois, ne purent supporter le choc. Ils se soulevèrent et l'on dit que, dans le désordre, le général Wurm fut tué par ses propres soldats.

A Budapest, les journaux censurés parurent en blanc et déjà dans les rues on parlait à haute voix du « Conseil National » et l'on disait aussi que sur la place Gizella, dans le local du Cercle du parti Károlyi, au troisième étage, on pouvait prêter serment au Conseil. Dans la foule, il y avait une quantité singulière de soldats qui flânaient, et j'aperçus, pour la première fois, des marins dans les rues. D'où sortaient-ils donc ?

Le lendemain, dimanche 27 octobre (je me le rappelle très clairement), je ne bougeai pas de la maison. Les gens qui passaient l'été à Hűvösvölgy étaient tous rentrés en ville, à la hâte. Le silence régnait, et j'émondais les buissons dans le jardin. Je ne connaissais les événements que par les journaux. Le roi, la veille, sur la recommandation de Károlyi, avait reçu à Gödöllő le journaliste radical Oscar Jászi et les deux représentants des corporations : Sigismond Kunfi et Ernest Garami, journalistes socialistes. La presse de Károlyi triomphait. Ayant obtenu ce qu'elle voulait, elle prenait courage et déjà parlait du roi même avec dédain. Pauvre jeune roi ! A ce moment encore, il eût été possible de tout sauver, mais il eût fallu un poing solide pour frapper sur la table. La belle main du roi — ainsi que le raconta Jászi, — jouait nerveusement avec sa bague... Les souverains partaient le soir même

pour Vienne. Ils laissaient leurs enfants au château royal de Gödöllô et ils emmenèrent Michel Károlyi avec eux dans le train spécial de la cour.

« Michel Károlyi, président du Conseil désigné par la Hongrie, » écrivaient les journaux du matin. En ville, il y eut une grande assemblée populaire sur la place du Parlement. Les ouvriers circulaient. Lovászy, Batthyány, un certain Garbai et le « camarade » Pogány prononcèrent des discours incendiaires. Un groupe d'individus, en signe d'approbation, balançait une potence à laquelle pendait un mannequin représentant Tisza. Le soir, la foule, dans les environs de la gare de l'Ouest, attendait Károlyi revenant de Vienne.

Plus tard, mon frère Géza me téléphona. Il était venu de Baden, du Quartier général. Par le même train, arrivaient l'archiduc Joseph et Michel Károlyi. Le roi avait rappelé l'archiduc du front italien et l'envoyait à Budapest comme *homo regius*. L'archiduc obéit, bien qu'il eût préféré rejoindre ses troupes et les ramener pour mettre l'ordre dans la capitale. Le roi avait repoussé ce projet. Il ne parla pas à Károlyi. Deux fautes graves. L'archiduc arrivait à Budapest sans défense et Károlyi, blessé dans sa vanité effrénée, arrivait, prêt à la vengeance. A la gare, les jeunes gens du Cercle de Galilée le reçurent avec des discours. Il agita sa longue main jaune et cria vivement : « Je ne sacrifierai pas l'indépendance hongroise. »

Le 28 octobre autour du cercle du parti Károlyi, la foule rassemblée, après les discours enflammés de deux journalistes démagogues, Barna Buza et Ladisla Fényes, se dirigea vers le Danube, con-

duite par Etienne Friedrich, industriel de Mátyásföld, pour entrer dans la forteresse et exiger de l'archiduc Joseph la nomination de Károlyi : « Lui seul peut assurer une bonne paix ! » Près du Pont de Chaines¹, il y eut un encombrement. La foule insulta les agents de police. Coups de feu. La police riposta. Des morts gisaient sur le pavé. C'est ce qu'il fallait aux excitateurs!... Ils hurlèrent : « Ces morts vont faire la révolution... »

Combien de jours depuis ? Un... deux... trois... en tout quatre jours ! Que cela me paraît loin, déjà... Quatre jours!...

Lasse, je fouillais dans mes pensées. Le 29 octobre?... Des tableaux incohérents passaient devant mes yeux. Des champs boueux. Une maisonnette blanchie à la chaux sur la lisière d'une forêt, un jardinet inculte, où le lierre envahit les vieux arbres et les sentiers. Pour le jour des Morts, depuis nombre d'années, c'est là que je vais chercher des plantes vertes. Cette année, un étranger habite la petite maison forestière, au toit bombé comme un scarabée. Les anciens habitants ont déménagé et le nouveau locataire semble inquiet lorsqu'il ouvre la porte du jardin au bruit que je fais. Il regarde d'un œil méfiant, vers la porte. Il s'appelle Stern ou Singer, je ne m'en souviens plus bien. Pendant qu'il me vend le lierre, il parle nerveusement.

— Cette région est vraiment peu sûre, maintenant. Beaucoup de déserteurs rôdent dans la forêt. La nuit, ils couchent dans les villas vides.

1. Le plus ancien pont suspendu qui relie Bude à Pest.

Il demanda pourquoi je voulais du lierre.

— Cette année, dit-il, les cimetières seront fermés le jour des Morts. On craint les rassemblements à cause de l'épidémie. Et puis... qui sait ce qui arrivera d'ici là, si le roi s'entête et que Michel Károlyi ne soit pas président du Conseil.

— J'espère bien qu'il ne le sera pas...

L'homme me regarda avec irritation.

— Il faut qu'il arrive au pouvoir et les socialistes aussi. Eux seuls sauveront la Hongrie.

— Vous attendez le salut de la patrie de ceux qui nient l'idée de patrie?

— Je le comprends d'autre façon, dit l'homme. Le malheur de la Hongrie vient de ce que l'on a toujours parlé de patrie et de nation. Pourtant, il n'y a pas de patrie, pas plus que de nation. Pour moi, peu m'importe où je vis, à Moscou, à Munich, ou à Belgrade. Cela m'est parfaitement indifférent, si je vis bien. Voilà l'idéal que le socialisme seul peut réaliser.

— Avec le communisme pour but final?

— Plus tard... oui, — répondit l'homme à mi-voix.

— Et l'expérience russe? Croyez-vous donc qu'on y trouve la réalisation du bonheur humain?

— Ce n'est qu'une transition, dit l'homme.

— Une transition où l'on peut mourir.

La pluie commençait à tomber, lignes blanches entre les montagnes.

...La maisonnette, son habitant et le jardin s'effacèrent de mes souvenirs. Je vis un autre tableau. Un soir, comme à chaque veillée de Toussaint, ma mère, assise dans le hall, sous la clarté de la lampe

voilée, tressait une couronne de lierre pour la tombe de mon père.

— Mieux vaut pour lui la mort, que la vie dans un monde où de telles choses se passent, dit-elle.

Là-bas, près du Piave, c'est l'effondrement. A Pola, la flotte s'est révoltée. Dans les plaines de Venise, le front est rompu. Et pendant que nous parlons de tout cela ma mère, muette, tresse la couronne...

Puis tout s'efface dans ma mémoire...

2 novembre.

Un ministre de la Guerre antimilitariste.

Un triste matin grisâtre enveloppait la maison. Dans les tramways qui allaient vers la ville, les gens étaient comme le temps : grisâtres, tristes et mouillés. Le tramway électrique contourna la montagne de Bude. A la station de correspondance de la place Széna, j'achetai un journal. Comme s'il annonçait une victoire retentissante, en manchettes des lettres en gros caractères s'offraient aux yeux : *Sur tous les fronts, nous avons mis bas les armes! En cas d'occupation, nous demanderons des troupes françaises et anglaises.* Quelque chose me serrait le cœur, et le broyait, le torturait, et de nouveau, je pensai à Gorlice, Limanova, Lovcen, Doberdo...

Le journal disait plus loin :

Il nous faut six semaines pour avoir la paix. Le

roi a relevé le nouveau gouvernement de son serment... Le gouvernement a décidé en principe de proclamer la République... Le gouvernement a prêté serment au Conseil National, à l'Hôtel de Ville.

Nos armes à terre. Occupation étrangère. Le roi qui absout les parjures! La République en Hongrie!

Je jetai loin de moi le journal... ennemi.

Nous arrivions au bout du pont Marguerite, du côté de Pest. Le tramway s'arrêta. Je voulais prendre la correspondance. Un contrôleur grogna : « La circulation est interrompue. Allez à pied. »

Dans la rue Személynök, les murs étaient couverts d'affiches. Décrets. Ordonnances. Proclamations.

« Citoyens! Gloire, honneur et hommage au peuple triomphant de Budapest. La Révolution du peuple est victorieuse... » Et puis la signature : « Le premier gouvernement démocrate hongrois. » Puis encore une phrase : « Le chef du gouvernement démocrate hongrois, Michel Karolyi, dispose du pouvoir civil et militaire. » Beaucoup de mots, de mots bien sombres. Je lus les dernières lignes de la proclamation du gouvernement démocratique : « Afin d'assurer la transition, dans les circonstances actuelles, à une vie tranquille et pacifique, nous organisons des conseils de soldats et une garde nationale, afin que la paix éternelle étende sur nous tous son règne conciliateur. »

Des taches de papier blanc et rouge et des signatures alternées : « Heltai, m. p. gouverneur de la

Place. Linder, m. p. ministre de la Guerre. »

Linder?... Je n'ai jamais entendu le nom de cet homme pendant la guerre. Pourtant il me semble que je le connais... Soudain, je me rappelai l'avoir rencontré à une soirée et à un thé d'après-midi. Les deux fois, il me fit l'impression d'un homme ivre.

Sur la place pavoisée du Parlement, les groupes se bousculaient. Des rues voisines arrivaient des formes noires, des officiers en uniforme de campagne et des policiers à cheval.

La musique des honvéds¹ se mit en marche. Un cordon militaire se forma au milieu de la place.

— Que se passe-t-il donc ici? demandai-je à une femme, qui se tenait niaisement au milieu des badauds au bord du trottoir.

— Je ne sais pas.

Un jeune homme, qui semblait être de ses parents, répondit à sa place :

— Les officiers de la garde locale de Budapest prêtent serment au Conseil National.

— Ce qu'il y en a! dit la femme.

Et elle faisait avec son cou le même mouvement que les canards dans une mare. Le jeune homme riait avec mépris :

— Pas plus de quatre cents!

Au son de sa voix et à son accent, je pensai que c'était un Sicule.

Les autos passaient en cornant près de moi. Des avions, volant dans les hauteurs, jetaient de petits

1. Gardes nationaux hongrois.

imprimés. « La Révolution victorieuse! Le peuple a vaincu! »

La puissante masse grise du Parlement pesait sur la rive du Danube comme un bloc de brouillard dentelé, pétrifié. Sur sa façade, disparaissaient les écussons sculptés des comitats antiques et les statues des vieux monarques magyars. A droite et à gauche, la place s'étalait jusqu'au fleuve et, de l'arrière-plan de Bude qu'on entrevoyait à travers la buée sur la rive, un cavalier d'airain émergeait fantomatique. C'était la statue d'Andrássy, le grand ministre des Affaires étrangères. Il me sembla que le cavalier faisait un mouvement pour tourner bride et lancer son cheval le long du Danube, les sabots de bronze frappant le sol. Voulait-il voir si le fleuve avait quitté son lit, — le fleuve qui, de la Forêt Noire à la Mer Noire, inscrit dans le sol ce que le ministre a inscrit dans les traités. A-t-il changé de cours, le fleuve de notre destin, le grand Danube? A-t-il rompu le lien qui l'attachait au corps de l'Europe, pour que l'on ait osé dénoncer le contrat?

Des vapeurs se traînaient sur les arbres jaunes. Le voile de la ville empoisonnée se reflétait dans les eaux qu'il empoisonnait. Le fleuve charriait le poison et, qui sait, demain peut-être, les contrées qu'il arrose seront prises de convulsions.

Demain!... Tout s'abîmait dans la brume. Autour de la place, transparaisaient les maisons aux yeux innombrables. A leur pied, l'asphalte humide réverbérait les formes des passants. Des gens partout : aux fenêtres, sur l'escalier du Parlement,

entre les deux lions de bronze. Je regardai ma montre; il était onze heures. Une auto arriva, saluée par des vivats. Au milieu du cercle et au-dessus de tous, un homme se dressa. Il se tenait debout sur l'escalier du Parlement, vêtu d'un costume d'hiver de couleur foncée, ayant sur la tête un chapeau de feutre dur, au cou une cravate rouge.

C'était Linder, le ministre de la Guerre. Il commença par agiter son chapeau en l'air, comme s'il voulait attraper un papillon. Je perçus quelques-unes de ses paroles. Il parlait d'un ton aigu, bégayant un peu : « Soldats, j'exige de la discipline... Nous avons consciencieusement rempli notre devoir sur les champs de bataille... Nous avons cru à l'idéal pour lequel nous avons combattu... Eh bien, moi, votre ministre de la Guerre responsable, je déclare à haute voix que cet idéal était faux... »

Je pensai qu'on allait sur-le-champ abattre cet homme. Il y avait là quatre cents officiers.

— Un nouvel ordre mondial se constitue, s'écria Linder.

Près de moi, la femme trapue commença de nouveau à branler le cou et se plaignit :

— Je ne comprends rien!

Le jeune homme mince, dans sa veste élimée, tendait le cou pour mieux entendre.

— Il dit que l'on ne nous a pas vaincus. C'est nous qui sommes vainqueurs. Le peuple souverain triomphe. Nous avons renversé ce régime d'hypocrisie...

— Je ne comprends pas, dit la femme excitée. On entendait les paroles de Linder.

— Quand nous avons battu les Russes et qu'il n'était plus question de défendre la nation, nous avons dû combattre encore pour des buts impérialistes, militaristes, égoïstes...

— Aha! dit la femme.

Elle s'ennuyait. La voix criait au milieu de la place : « Mais moi, j'ose dire, nous pouvons nous féliciter de ce que cette guerre ait duré si longtemps. Elle devait abolir des traditions millénaires, un esclavage dix fois séculaire, mille années de tyrannie! »

Celui-là aussi parle des ruines accumulées en mille années d'existence! Mais que se passe-t-il donc dans cette ville?... Il y eut quelques applaudissements, quelques bonnets se soulevèrent. Et la place redevint muette. Le chapeau du ministre de la Guerre recommença à s'agiter. Son visage s'empourpra dans l'effort. Et tout d'un coup, il dit :

— *Je ne veux plus voir de soldats!*

A ce moment, je crus avoir mal compris. Qui parle ainsi? Le ministre de la Guerre du gouvernement qui fait reculer tous les fronts, sous prétexte que « la patrie hongroise avait besoin de son armée pour défendre ses frontières. » Non, c'est impossible! Au moment où les Serbes avançaient, et où la déclaration de Wilson nous livre à la rapacité des Tchèques, des Roumains et des Slaves du Sud! C'est un fou furieux, ou un dangereux malfaiteur qui a parlé par la bouche de cet homme.

Près de Linder, une longue tête jaune remua. Le comte Karolyi était debout sur l'escalier de pierre. Au-dessous de lui, parut un visage olivâtre

bien en chair : Oscar Jászi, le souffleur de Károlyi. Ils sont donc là, eux aussi ! Ils entendent tout. Et Károlyi approuve de la tête et Jászi sourit. Il ne veut plus voir de soldats ! Désormais, comment maintenir la discipline dans l'armée ? dans quelles mains vont tomber les armes jetées à terre ? Il proclame l'anarchie ! Il ne veut plus voir de soldats !... Des vivats retentissent !

— Jurez ! cria Linder.

A l'intérieur du cordon, bien alignés, se tenaient les officiers de la garde locale. Les soldats du roi de Hongrie prêtaient serment au Conseil National de Michel Károlyi.

Un mauvais charme engourdissait la place. Un œil invisible, redoutable, fascinateur, tenait tout sous sa puissance. Et je frissonnai, dans ma solitude infinie, sur cette place noire de monde.

Après cette prestation de serment, les clairons sonnent. La musique des honvéds a levé ses cuivres. Qu'est-ce donc ? Ma pensée se paralyse encore, quand je reconnais ces sons. Le grand hymne qui jaillit naguère, au réveil d'un peuple étranger, retentit au-dessus de la place, l'hymne national d'une nation qui nous combattit face à face pendant la guerre, qui est maintenant à la tête des vainqueurs et s'apprête à marcher sur nous. Ce chant impétueux qu'ils jouent, eux, dans leurs villes pavoisées de drapeaux, sur les bords de la Seine et de la Marne, pour fêter leur victoire, ce chant qui proclame leur gloire, à eux, et notre humiliation à nous. Ah ! si le peuple français avait été vaincu dans la guerre des nations, croyez-

vous qu'à Paris, sur la place de la Concorde, on entendrait aujourd'hui le *Deutschland, Deutschland über alles?*...

Je serrai les dents, je refoulai ma douleur. Les accents de la *Marseillaise* tourbillonnaient au-dessus de ma tête. Mais je n'étais pas sensible à leur beauté. Je n'entendais qu'une musique terrible. Des cuivres, sortait un chant de dérision. Le battement des tambours me frappait les tempes, et les cymbales, s'entre-choquant, clamaient notre défaite.

Les soldats se dispersèrent. La place se vida lentement.

Le Parlement était retombé dans son silence mélancolique. Sur la rive, devant la porte méridionale, on ne voyait plus dans le brouillard le cavalier de bronze. Était-il parti? était-il là? Je ne le savais plus...

L'archiduc Joseph.

Plus tard, j'appris qu'à cette même heure où, sur la place du Parlement, le ministre de la Guerre s'époumonnait à proclamer qu'« il ne voulait plus voir de soldats », là-haut, à l'Hôtel de Ville, un autre grand malheur nous atteignait encore. L'archiduc Joseph et son fils Joseph-François prêtaient serment au Conseil National. Quelqu'un qui vit les archiducs, raconta qu'ils avaient paru en uniforme de campagne, avec toutes leurs décorations sur la poitrine. Jean Hock ouvrit largement la porte de la salle afin que chacun pût entendre.

L'archiduc Joseph, lui, chef d'armée idolâtré de la nation, héritier des traditions des grands palatins, comment a-t-il pu approcher cette table ignominieuse près de laquelle le président du Conseil National, un prêtre qui fait bon marché de sa dignité, a recueilli son serment? Qui l'a contraint à se ranger parmi les ennemis de sa patrie, de sa dynastie? Parmi les phases nombreuses et secrètes d'une sombre tragédie, cette scène-là se déroula aux yeux de tous et n'en fut pas moins incompréhensible, et telle qu'il est impossible de la juger. Que l'archiduc ait prêté le serment avec une âme meurtrie par une cuisante souffrance, tous en étaient certains, tous ceux qui connaissaient sa vie¹.

Depuis son enfance, depuis ses premiers pas, sous les arbres séculaires d'Alcsuth, toujours il a marché avec la nation magyare. Il était avec nous, et il était une part de nous-même. En guerre, il fut le père des soldats hongrois.

Parmi les nombreuses histoires touchantes qu'on raconte à son sujet, je pense à celle que mon frère me rapporta. C'était sur le front italien. On demandait à un homme blessé et moribond, s'il désirait quelque chose. Il dit seulement : « J'aimerais voir encore une fois l'archiduc Joseph! » L'archiduc vint le voir et lui serra la main pendant qu'il mourait. On ne peut aimer ainsi qu'un homme noble et brave. Ce n'est pas la crainte qui a conduit à l'Hôtel de

1. On apprit plus tard que l'archiduc Joseph avait prêté ce serment au Conseil National sur l'ordre du roi Charles qui voulait éviter toute complication intérieure et parce que Károlyi lui avait promis de lui confier le commandement suprême de l'armée hongroise. (Note de l'auteur.)

Ville celui qui inspira tant d'amour. Il s'est sacrifié, non pour intérêt personnel, mais pour la patrie.

Devant lui, dans la salle poussiéreuse, se tenaient Michel Karolyi, Jean Hock, Sigismond Kunfi, et derrière lui, il y avait tout le passé millénaire de sa race : le comte de Habsbourg, au visage altier sous son casque à grille relevée, dans sa cuirassée d'argent; l'empereur Rodolphe, dont un Hohenzollern fut le grand échanson; et l'autre empereur, avec une barrette de velours noir sur sa tête grise et la chaîne de la Toison d'Or sur son pourpoint de velours; Maximilien, l'ami des poètes, le héros de Theuerdank, le dernier chevalier. Puis la spirituelle Marguerite d'Autriche, princesse souveraine des Pays-Bas, dans sa lourde robe brodée; Philippe le Beau et l'amoureuse Jeanne, et, dans sa pompe mélancolique, Charles-Quint, dont l'empire ne voyait pas se coucher le soleil. Puis le vainqueur des eaux ensanglantées de Lépante, le jeune don Juan; puis le défilé solennel et sombre des Philippes et des Carlos, puis les Ferdinand et les Léopold à la longue perruque sous la couronne de Saint Etienne, et la petite tête poudrée de Marie-Thérèse dans l'ouragan magnifique de la fidélité hongroise, parmi les sabres dégainés, parmi les mains levées qui juraient de donner leur vie et leur sang : *vitam et sanguinem!*... Voici Joseph, visage étroit, anxieux, au-dessus d'un jabot de dentelles, à la fenêtre du Burg de Vienne, tandis que, derrière lui, on entend doucement, doucement, l'épinette de Mozart, dans la salle blanc et or. Voici le profil touchant de Marie-Antoinette, plus royale sur la guillotine que

sur le trône; les ducs de Toscane, Léopold, l'ami des Hongrois, et, dans sa simple redingote blanche, le blond petit duc de Reichstadt; les grands palatins portant le costume d'apparat de l'ordre de Saint Etienne, enfin, le vieil empereur constitutionnel, le dernier grand souverain de l'Europe, et l'impératrice errante, Elisabeth, qui ne se plaisait qu'en Hongrie.

Ce passé gigantesque, c'est l'histoire même de l'Europe : diadèmes d'empereurs, couronnes royales, empires, pays, provinces, souveraineté séculaire sur d'innombrables générations. Avilir l'archiduc Joseph et le passé qu'il représente, voilà précisément ce que voulaient Károlyi et consorts. Il fallait que la nation désespérée ne regardât plus vers son passé, qu'elle n'attendit plus rien de personne!

Le jour déclinait quand j'appris que l'enterrement du comte Tisza auquel nous voulions tous assister s'était fait en secret, dans le calme. Seul, un geste cynique de Károlyi avait causé quelque bruit. Károlyi avait envoyé une couronne à Tisza : « Au plus grand de mes adversaires politiques, à titre d'humaine réconciliation, Michel Károlyi. » La famille en deuil fit jeter la couronne aux ordures. Et silencieusement, à la dérobée, on transporta le cercueil de Tisza de la maison sanglante à la gare. Peu de fidèles l'accompagnaient, mais deux femmes le suivirent jusqu'au bout, ces deux femmes qui furent plus fidèles que la fidélité même. On emporta Tisza à Geszt. Encore une fois, il traversa la *puszta*, qu'il a tant aimée. Il y reposera enfin, lui, à qui cette plaine aimée n'accorda nul répit, tant qu'il vivait.

3 novembre.

Les révolutionnaires à l'œuvre.

Ce matin, l'on n'a pas eu de journaux. A l'arrêt des tramways électriques, le porteur vendait aux passants les exemplaires des abonnés.

Désormais, l'on ne portera plus les journaux à domicile. Ceux qui en voudront iront les chercher.

De jour en jour, le langage des rues devient plus infâme, et, dans chaque parole, perce quelque chose qui ressemble à de la haine. Sur la place du Parlement, des milliers d'ouvriers et le peuple du Ghetto défilaient. On entendait des discours incendiaires. L'entrepreneur Heltai, le gouverneur actuel de la ville de Budapest et un certain Bokanyi, agitateur socialiste, péroraient : « A bas la royauté! A bas la Chambre des Magnats! Il faut de nouvelles élections! Et les élections, nous ne les ferons pas avec des préfets, mais avec des commissaires du peuple! »

Commissaires du peuple!... Les complices de Trotzki et de Lénine en Hongrie! La rébellion ose donc en parler à haute voix, elle qui aime à s'intituler « révolution nationale »! Tout se modèle sur le type russe. Dans les casernes de la garnison, la troupe chasse ses officiers, élit des « hommes de confiance » et organise un conseil de soldats, au sein duquel une nouvelle puissance se forme. A la tête est Joseph Pogány, alias Schwarz, journaliste socialiste. Comme vice-présidents, Emerich Csernyák, officier dégradé, et Théodore Sugár-Singer,

un certain galiléiste, au passé douteux. « Le conseil des soldats ne peut avoir qu'un programme, celui de supprimer définitivement l'armée! » annonçait Pogany, et pendant que, par la voix du Parti social-démocrate, il arme plusieurs organisations ouvrières, il détruit précipitamment la vieille armée de Hongrie. Mais le ministre de la Guerre ne reste pas non plus inactif; il organise une garde sioniste et donne des armes aux membres du cercle Macchabée. Quant à Ladislas Fényes, journaliste, devenu commissaire du gouvernement de la garde nationale, il déguise en fusiliers marins des bandes toujours accrues de prisonniers évadés et de vagabonds.

Je pensais à ces choses avec amertume quand une auto passa près de moi non loin de la rue de l'Université. C'était une voiture belle, grande, et sur le carreau était collé un papier : « Propriété nationale, protégez-la. » Dans l'intérieur de la voiture, près du carré de papier, j'aperçus le visage de Michel Károlyi.

Auprès de lui, sa femme. Parfois montait le cri caractéristique de l'ovation : *Eljen!*¹ « L'automobile du roi, » dit quelqu'un. Quoi? Il roule dans l'automobile du roi, et on l'acclame? Etienne Tisza, lui, est emporté dans un noir camion poursuivi peut-être à coups de pierres. Le fantôme de Tisza se dressait près de moi, pendant que Károlyi recevait les ovations de quelques voyous échevelés. Et cet homme vivant, là, dans l'auto, me semblait plus mort que le mort.

1. Qu'il vive.

5 novembre.

La débandade de l'armée.

Ce n'est plus un de ces matins où les bois librement regardaient ma chambre, c'est une rue étroite et grise. Ma pensée qui se heurte au mur d'en face se détourne et me ramène à mes livres, à mes tableaux. Je retrouve leur beauté et me réjouis de les reconnaître.

Derrière mon secrétaire, beaucoup de vieux livres tapissent les murs de leurs reliures dorées. Sur la tenture rouge, dans un beau cadre orné de la tiare pontificale, voici le tableau de Sebastiano Ricci, la madone vénitienne baignée dans un tendre clair-obscur; puis le portrait de Castruccio Castracani et le vieillard hollandais en veste verte, fourrée de zibeline. La pendule bat sous le miroir Empire. Sur le petit secrétaire aux nombreux tiroirs, est une copie de la plus belle statue de la première Renaissance : Saint Laurent, le moine enfant, avec une curiosité puérile, considère toute la chambre. Or éclatant des cadres, vert passé des vieilles soies, les couleurs jouent entre elles dans ce silence et, des rideaux rouges suspendus aux murailles, une rougeur lumineuse descend sur les choses, comme si un invisible soleil se couchait entre les portes et les fenêtres.

Dans le petit salon voisin, au-dessus du divan, il y a des aquarelles. Mon bisaïeul, vieux monsieur à la perruque poudrée, le cuirassier romanesque de Hardegg dans sa cuirasse scintillante; la belle tête

de mon grand-père, et des femmes blondes aux jolis cheveux bouclés. Sur le piano, entre les vases de vieux Vienne aux rondeurs dorées, le portrait de ma mère enfant, léger comme un souffle. Le balancier étincelant de la pendule d'albâtre, sur la cheminée, raconte sans cesse, doucement, une très ancienne histoire.

Une sorte de crainte s'associe pour moi à la beauté de ces objets. Les garderons-nous? Restent-ils nôtres?

Un soir, j'étais de service à la gare de l'Est comme dame de la Croix-Rouge. L'horloge de la chapelle de l'hôpital Saint-Roch marquait cinq heures et demie. Les tramways électriques passaient surchargés de grappes humaines. Je ne trouvais pas de place. Il me fallut aller à pied et, quand j'arrivai dans la partie extérieure de la ville, je me rappelai soudain le 31 octobre. Hommes de mauvaise mine, vagabonds suspects, matelots ivres. Juifs de Galicie en caftan... D'où sortaient tous ces manifestants?

Aux environs de la gare, des soldats démobilisés, en haillons, vendaient des cigarettes et des bonbons gluants. Certains mendiaient le long du mur, sur l'escalier. Sur une toile étalée gisaient des livres obscènes. Des êtres crasseux vendaient des crayons, des bourses, du tabac. Un gamin en caftan offrait des bonbons de chocolat sur une tasse. Il y avait quelque chose de balkanique dans ce tableau. Un marché mouvant s'agitait sur le trottoir visqueux. Le peuple entraît et sortait librement par les portes de la gare. Plus besoin désormais de carte

d'identité. D'ailleurs, comment retenir tous ces gens? Les employés eux-mêmes se tenaient à l'écart. Et les soldats russes au bonnet d'astrakan, les prisonniers de guerre roumains et serbes, comme un troupeau lancé en avant, se frayaient un passage à travers la foule.

Dans l'ancienne salle d'attente royale, une atmosphère viciée, une lumière avare, des soldats blessés assis sur des bancs de la Croix-Rouge. Ils buvaient du thé et mangeaient du pain. Depuis la révolution de Károlyi, j'étais de service pour la première fois. Pendant la longue guerre, il passa tant de douleurs par cette salle de la Croix-Rouge, tant de bruits de béquilles, l'ombre de tant de civières, que maintenant, dans notre terrible effondrement, il me semble que du passé montent des reproches douloureux : « A quoi bon ces souffrances, ces morts innombrables, si c'était pour en arriver là! »

Autour du poêle à gaz où ne brûlait qu'une petite flamme, s'asseyaient des sergents infirmiers. Dans les coins froids, de l'autre côté, quelques officiers blessés s'étaient retirés. Les insignes de leur grade manquaient à leur col. Ils étaient pâles et maigres. L'un d'eux s'accoudait sur ses genoux et enfouissait son visage dans ses deux mains. L'autre baissait la tête sur sa poitrine. Je n'ai jamais vu de gens plus tristes. Ils étaient assis là, inertes. Et cette vue me faisait mal.

Un train-hôpital apporta des Allemands. En silence, les civières passaient. Puis ce fut le sombre alignement des hommes couchés par terre, repliés, spectres blêmes sous les manteaux tachés de sang. On avait vidé subitement un lazaret de la région

du Sud... *Die Serben dringen vor!* (Les Serbes avancent!)...

Les vieux bandages ensanglantés étaient infects. Une intolérable odeur de pus remplissait la salle. Parmi des civières, un sergent israélite, au binocle d'or, vêtu d'un uniforme tout neuf, portant un brassard rouge, sautillait comme une pie. Je ne l'avais jamais vu auparavant dans les postes de secours. Il dit : « Je suis envoyé par le Conseil des Soldats. » Et cet homme, dont toute la personne révélait qu'il n'avait jamais été soldat, se tenait jambes écartées, au milieu des blessés et leur parlait du bout des lèvres.

Je dis au médecin-major qu'il fallait renouveler les pansements. « Il y a deux semaines qu'on ne l'a fait. Il n'y a plus de pansements, » répliqua le médecin d'un air accablé, et il retourna dans la salle de consultation. Je ne le revis plus de toute la soirée. Parfois, éclatait un gémissement ou un soupir dans l'atmosphère empestée. C'était tout. Personne ne parlait; les hommes nous remerciaient d'un regard maladif épuisé, pour la piquette et le morceau de pain à goût de sciure de bois que nous leur donnions.

— Les nôtres combattent encore contre les Serbes, au sud, — murmura doucement un Bava­rois blond quand je me penchai sur lui.

L'homme au brassard rouge sortit et les infirmiers allèrent fumer sur le quai. Alors seulement on entendit parler à voix basse, de civière à civière.

— Que se passe-t-il chez nous?... demandaient les Allemands. Nous n'avons pas de journaux, nous ne savons rien. On dit que chez nous aussi il y a la

révolution et que l'on veut chasser l'empereur...

Sur l'un des bancs, des officiers de honvéds hongrois parlaient entre eux du front italien.

— Les nôtres mirent bas les armes et alors seulement les Italiens commencèrent un tir efficace. Avec de gros canons, ils mitrillèrent des milliers d'hommes, par monceaux, et ils encerclèrent des corps d'armée tout entiers. Ils annoncent qu'ils ont pris trois cent mille soldats et environ mille canons. Tout est perdu.

— Il est tombé plus d'hommes dans ce désarmement que dans les rencontres les plus sanglantes, murmurait entre les dents, comme pour lui-même, un des officiers. L'ère du pacifisme est à son début plus sanglante que la guerre. Si nous avions tenu le front encore deux semaines, la débâcle fût arrivée pour les Italiens comme pour nous. Alors? C'est donc pour ça qu'il fallut tellement se presser? C'est pour ça qu'il fallut capituler sans conditions? Les réservistes ont causé tout le mal. Ils étaient en contact avec Budapest. Ils reçurent un radiogramme, du Conseil National...

En écoutant ces paroles, il me revint à l'esprit ce que Michel Károlyi, au nom du gouvernement, fit savoir au commandant en chef de l'armée : « Je prends sur moi la responsabilité de tout », et il ajouta que « le gouvernement démocrate de Hongrie, lui-même, demanderait une paix séparée au nom de l'Etat hongrois ». Il comptait d'abord aller à Padoue, mais le commandant en chef de l'armée l'en empêcha. Depuis hier, on dit que ne pouvant entrer en pourparlers avec le commandant en chef des armées italiennes, — qui traite au nom de

l'Entente avec la Monarchie, — il s'est tourné vers Franchet d'Esperey, le commandant du front balkanique. Le général français, avant de commencer les pourparlers, exige que toutes les troupes qui se tiennent sur la frontière hungaro-serbe se retirent à quinze kilomètres à l'intérieur du pays et que, dans un délai de quinze jours, les troupes allemandes soient désarmées. Il exige la cession de territoires hongrois, — et nous devons chasser de chez nous nos derniers amis, ceux qui gardent encore la frontière que les nôtres ne défendent plus...

On dit aussi que Károlyi, avec sa suite, va à Belgrade. Peut-être même est-il déjà en route... C'est inouï. Je n'ai pas rêvé, et je suis certaine d'avoir lu, dans un rapport du chef de l'état-major général, que nos troupes avaient cessé le feu sur le front italien après la signature de l'armistice! Alors, qu'est-ce que ces pourparlers que l'on prépare à Belgrade?

Un grand bruit dehors, devant la porte. Une foule de soldats se précipitent. Ils demandent du thé. Une clameur grossière emplît la salle. On entend des voix aigries. Ce sont des soldats arrivant du front, pour la plupart, à travers l'Autriche. Ils en reviennent volés et dépouillés. A Vienne, des soldats rouges ont dévalisé les Hongrois à la gare. Ils leur ont enlevé leurs sacs, leurs manteaux, leurs chaussures, leurs vivres, leurs couteaux même. Les nôtres retournent dans leurs foyers, affamés, furieux, et exigeant qu'on leur donne *tout*.

De nouveau, j'aperçois le sergent au brassard rouge. Il se mêle aux soldats et leur parle en chuchotant. Je demandai à un simple soldat

pâle, d'aspect villageois, si les troupes ne s'arrêtaient pas sur les frontières pour défendre le pays.

— Certes, non. Il n'y a plus personne là-bas. Nous rentrons tous. Nous avons abandonné les canons, dès que nous avons appris qu'il ne faut plus être soldat.

Il tira de la poche de son dolman un numéro fripé du journal *Az Est* et l'agita. « Dans ce journal, il est écrit que le ministre de la Guerre a dit : « Maintenant, nous sommes en paix. »

Vers onze heures, mon service prit fin. Quand j'arrivai près de la porte, deux hommes étaient debout près du mur, deux officiers. L'un d'eux parlait avec nervosité et se prit la tête dans les mains, à plusieurs reprises. Je crus voir un fou.

— J'ai ramené le régiment en ordre parfait. Je me suis présenté au ministère de la Guerre, j'ai offert mes services au pays. On m'a répondu : « Vous êtes démobilisé, allez-vous-en ! »

Je n'en entendis pas davantage, mais cela me suffisait. Ainsi, nous ne pouvons même plus compter sur ces soldats qui rentrent !

6 novembre.

Le pillage des châteaux.

Les jours se succèdent. On apprend sans cesse de nouveaux malheurs. On pille partout dans le pays. Dans les châteaux, dans les fermes, dans les villages. Prisonniers russes errants, soldats dévoyés, forçats évadés, assassins amnistiés saccagent tout

avec les émeutiers furieux. De Kecskemét, de Félégyhaza, de Kaposvar, de Nagykörös, arrivent des nouvelles terrifiantes.

On savait, depuis longtemps, qu'au retour des champs de bataille les soldats demanderaient des comptes à ceux qui ont affamé, exploité leurs parents, et qui se sont enrichis ici à l'arrière, pendant qu'eux souffraient là-bas. Dans les dernières années de la guerre, les soldats du front, indignés, parlaient de pogroms. Le peuple s'apprêtait à la vengeance, et son poing, lentement, effroyablement, se levait sur les coupables.

Mais tout à coup une puissance diabolique détourna le poing. La haine accumulée de la foule, qui menaçait les immigrés de Galicie, les mercantis, les usuriers, les aubergistes de village, s'est jetée avec fureur sur les châteaux et sur les autorités magyares.

Le peuple des campagnes, poussé par les excitateurs officiels, assaille les demeures des seigneurs hongrois. « Maintenant, c'est la république, maintenant, tout appartient à tous ! » Et de petits agriculteurs aisés vont, avec des voitures, dans les cours seigneuriales, pour prendre et emporter le bien d'autrui. Les autorités sont impuissantes. La fureur du peuple égaré a chassé les juges régionaux et les notaires publics. Il y avait un prétexte. Sous l'administration économique de la guerre, les notaires publics avaient enlevé aux producteurs leur blé et leurs bœufs ; c'était eux qui envoyaient les ouvriers aux usines de guerre ; eux qui distribuaient le sucre, la farine, le pétrole et les secours parcimonieux. On les soupçonnait de s'en réserver

une bonne part, et sur eux retombait toute la haine. Cette haine était comme un canal de dérivation pour ceux qui redoutaient les pogroms. Ils l'exploitaient habilement. Les paysans, à coups de bâton ferré, chassèrent près de trois mille notaires et en assommèrent un grand nombre.

Les communes restèrent donc livrées à elles-mêmes, sans chefs. Effet de la révolte : les paysans n'écoutaient déjà plus leurs curés. Quant aux instituteurs, beaucoup avaient été contaminés par la contagion révolutionnaire. L'ordre était renversé. Sous le masque d'apôtres du peuple, les agitateurs du Conseil National : journalistes, garçons de café, frotteurs de parquet, acteurs de cinéma, marchands de femmes, envahirent les campagnes. Le jour de la révolution de Pest, il se créa partout, sur le modèle de la capitale, des conseils nationaux locaux. D'un commun accord et sur un mot d'ordre muet, les chefs israélites des organisations ouvrières, les employés des caisses d'épargne ouvrières, s'emparèrent de la direction de ces conseils nationaux. Ils connaissaient les mots qui agissent sur les foules ; ils étaient en relation avec les émeutiers de Budapest. A l'improviste, ils s'assirent aux côtés des notables des communes dans le chaos qu'eux-mêmes avaient provoqué. Se référant au Conseil National de Pest, ils commandaient aux autorités et aux communes.

La torpeur qui engourdissait la capitale s'étendit sur les villes de province et sur les villages. Et dans cette léthargie dégradante, tout le monde obéissait. La révolution de Károlyi a été faite presque exclusivement par des Juifs. Inassouvis,

ils recueillent le prix de leur œuvre suspecte. Ils occupent toute place libre.

Dans le gouvernement, j'ai dit qu'il y avait trois ministres juifs, — en réalité, il y en a cinq.

La plus grande partie des membres du Conseil National est israélite. Juifs, le gouverneur de la ville, les commissaires du gouvernement, du Conseil des Soldats, la direction du Conseil des ouvriers; Juifs, sans exception, les conseillers de Michel Károlyi, et Juifs pour la majeure partie, ceux qu'il a emmenés hier à Belgrade pour rencontrer le commandant du front balkanique, le général Franchet d'Esperey...

L'assassinat du comte Tisza.

J'arrivai fatiguée à la maison. Quand j'ouvris la porte de ma chambre, je sentis une douce chaleur. Ma mère avait fait allumer du feu. La clarté tremblotait et se reflétait sur le parquet. De petits pas fulgurants couraient sur les rayons chargés de livres et sur les dorures anciennes.

Plus tard, j'eus une visite : la comtesse Armand de Milkes. Elle paraissait bien lasse, le visage amaigri, comme si elle était malade et les yeux pleins de larmes. Je savais tout ce qu'elle avait dans l'âme. La Transylvanie agonisait en elle....

— Connais-tu déjà la nouvelle? demandai-je en hésitant. Les Etats-Unis ont reconnu « les droits » de la Roumanie sur la Transylvanie. Les droits?... Et dire que les traîtres qui nous gouvernent sont capables de leur livrer cette province!

Je sentis un frisson de profonde douleur.

Les fiers Sicules sont les premiers habitants de la Transylvanie, et les Etats-Unis viennent leur parler du « droit » des bergers valaques immigrés peu à peu. Le Nouveau Monde n'existait pas encore pour l'humanité; il était encore plongé dans un silence obscur alors que les droits des Magyars sur la terre transylvaine étaient déjà vieux de cinq siècles.

— On ne nous enlèverait pas un pouce de terrain, si notre armée était sur la frontière.

— Si Etienne Tisza vivait!...

— S'il vivait, on l'assassinerait de nouveau...

Nous nous tûmes, et pendant un instant, un tel silence régnait dans la chambre que l'on pouvait ouïr le bruit léger de la braise qui se refroidissait.

— Ils se sont conjurés contre lui, tous, tant qu'ils sont, dit la comtesse Milkes, qui était proche parente d'Etienne Tisza, et fut son amie fidèle et désintéressée aussi bien dans ses triomphes que dans ses défaites. — Quand j'arrivai, je vis son sang sur les pierres du hall. Il y avait là aussi la trace d'une balle... Une mare de sang. Il est mort exsangue, c'est pourquoi son visage était si affreusement pâle.

— Et sa femme?...

— Elle était assise immobile, près de lui et lui tenait la main. Pauvre Etienne. Il était à peine refroidi que déjà un officier se présentait. Cet officier exhiba un papier, prouvant qu'il était aide de camp de Linder, et il dit : « Je suis chargé de m'assurer que Tisza est vraiment mort! » Il ne s'en alla pas avant de l'avoir constaté *de visu*. Un simple soldat, envoyé là par le Conseil des Soldats,

l'accompagnait. L'officier regarda par la porte de la chambre mortuaire. Quand il eut vu que Tisza était bien mort, il eut l'audace cynique de transmettre à la famille les condoléances de tout le gouvernement. Le baron de Radvanszky, neveu du comte Tisza, répondit : « Nous n'en savons que faire. » Plus tard, vint un médecin de la police, — pour sauver les apparences car il me semble qu'on ne recherche pas les assassins... — On apporta aussi, avant la levée du corps, un télégramme de Károlyi et une couronne. La famille la jeta...

— Mais enfin, pourquoi Tisza n'était-il pas parti?

— Il avait dit qu'il ne voulait pas se cacher!...

Et mon amie répéta en détail tout ce que Béla de Radvanszky lui avait raconté au sujet de l'assassinat.

Le jour fatal, dès l'aube, des hommes rôdaient dans les environs de la villa. La comtesse Denise Almassy, proche parente de Tisza, vint chez lui de bonne heure et le supplia de se réfugier chez des amis, car sa vie était en danger. Tisza répondit qu'il n'irait nulle part sans y être invité. Entre temps, au dehors, sur la route Hermina, des groupes de plus en plus considérables s'étaient formés. Les émeutiers proféraient des paroles menaçantes. La foule grossissait. On enfonça la porte du jardin. A grand bruit, des soldats pénétrèrent à l'intérieur. Ils étaient conduits par un Juif, qui portait un waterproof et paraissait ivre. Arrivé à la villa, il pria qu'on lui permît de parler à Tisza, seul à seul.

Les soldats restèrent dans le hall. Tisza reçut l'étranger. Il remarqua que l'homme avait un revolver, et, par un geste, il lui fit comprendre que

lui aussi en avait un dans sa poche. L'homme se troubla et demanda seulement si Tisza ne cachait pas un juge de conseil de guerre, son ennemi, qu'il voulait exécuter. C'est pourquoi il portait un revolver personnel. Tisza répondit qu'il ne cachait personne. L'homme et les soldats s'en allèrent.

A Nagyvarad, à Kaposvar et dans d'autres villes de province, dès trois heures de l'après-midi, quand Tisza vivait encore, on annonçait déjà qu'il avait été assassiné. On en parlait dans la banlieue de Pest. Un journaliste rapporta à Jules de Pekar que Paul Kéri, l'homme de confiance de Karolyi, se trouvant au cercle des journalistes « Orthon », vers quatre heures, avait remonté sa montre et dit devant plusieurs témoins : « Tisza n'a plus qu'une heure et demie à vivre. »

Les gendarmes envoyés à la villa, quelques jours auparavant, sous le gouvernement Wekerle, pour protéger la vie de Tisza, furent relevés le 31 octobre. On les remplaça par des hommes nouveaux qui n'étaient nullement rassurés. Leur sergent demanda que Tisza avisât pour renforcer sa garde. Tisza répondit que ce n'était pas lui qui les avait convoqués, que, cette affaire ne le regardait point. L'après-midi, le sergent annonça qu'il s'en allait avec ses hommes. Impossible de téléphoner de la villa, la centrale téléphonique répondait, mais ne donnait pas la communication. On ne vit plus les gendarmes. Ils étaient restés là, mais ils se cachaient. Entre temps, le beau-frère de Tisza, Jean de Sandor, arriva avec son neveu, le baron de Radvanszky, disant que la ville était en révolution, et le pouvoir aux mains de Michel Károlyi. Tisza

voulut aller au Cercle de son parti pour donner des instructions à ses partisans. Mais sa femme le supplia de demeurer. C'est alors qu'il chargea Jean de Sandor d'aller au Cercle à sa place, avec son neveu.

Dehors, il faisait nuit noire. La populace devint plus menaçante. Tout à coup, la porte du jardin fut enfoncée. Au loin, des coups de feu partaient, et la villa ne pouvait plus espérer aucun secours. Elle était devenue une maison mortuaire, un effroyable caveau, cernée de tous côtés.

Où étaient alors les partisans de Tisza et ses amis? A l'heure du calvaire, deux femmes seulement partageaient son martyre, deux femmes dont l'histoire gardera les noms.

Il était environ cinq heures. La fusillade se faisait plus violente. Un son de cloche. Le domestique accourut. « Huit soldats armés sont dans la villa ». Pendant ce temps, deux soldats désarmaient les gendarmes au nom du Conseil National. Les gendarmes ne firent aucune opposition!...

Cependant, le valet de chambre en larmes suppliait son maître de fuir par la fenêtre. Tisza posa sa main sur l'épaule du garçon. « Merci, d'avoir été un serviteur fidèle! Que Dieu te bénisse! » Puis, pendant quelques instants, ils restèrent tous trois seuls, lui et les deux femmes. « Je ne fuirai pas. Tel j'ai vécu, tel je mourrai. » Il prit un revolver et alla dans le hall. Sa femme et Denise Almassy le suivirent. Les soldats armés étaient là. Ils fumaient des cigarettes.

— Que voulez-vous? demanda Tisza.

— Nous cherchons le comte Etienne Tisza.

— C'est moi.

Les soldats lui ordonnèrent de poser son revolver. Plusieurs fois, dans le courant de la journée, Tisza avait dit qu'il se défendrait s'il voyait une chance de salut pour lui. Mais, sur la demande des soldats, il déposa son revolver, indiquant, par ce geste, que la situation lui semblait désespérée. Il n'eut pas un instant de faiblesse, mais il resta fort et brave comme il avait toujours été et pareil à lui-même. Il ne demanda pas de grâce et regarda la mort en face. Un soldat prit la parole. Il dit que Tisza était cause de la guerre et qu'il devait en supporter les conséquences. Ce simple soldat avait les ongles polis et brillants... Un autre dit que depuis huit ans il était sous les armes et par la faute de Tisza.

Tisza répondit :

— Moi, je n'ai pas voulu la guerre...

A cette minute même, au fond de l'appartement sombre, une pendule tinta. Un des soldats s'écria :

— Votre dernière heure a sonné!

Et les assassins, la cigarette aux lèvres, tirèrent tous ensemble. Une balle atteignit Tisza à la poitrine. Il tomba en avant...

La comtesse Denise Almassy fut blessée et s'évanouit. Tisza était déjà étendu à terre que les hommes tiraient encore sur lui. Puis on l'abandonna.

Dans la clarté douteuse du hall, dans la fumée des fusils, Etienne Tisza était étendu à terre, et la main puissante, qui, naguère, gouvernait un empire, dans un dernier mouvement, fit un faible signe à ceux qu'il aimait.

— Calmez-vous... cela devait être...

Et il mourut comme il avait vécu.

7 novembre.

La misère des réfugiés.

J'étais de service à la gare de l'Est, de grand matin. Des trains bondés arrivaient à grand fracas dans le hall vitré. Les voitures ressemblaient à des ruines. Leurs parois montraient des traces de balles, car, en rase campagne, des bandes de voleurs tirent sur les trains. Les fenêtres étaient faussées, les marches branlantes. Sur la toiture, sur les marchepieds, et même sur les butoirs, des gens que le froid cinglait étaient perchés. Les voitures à peine vidées, étaient reprises d'assaut par les prisonniers russes, roumains et serbes...

Ils se bousculaient, juraient, tempêtaient, pénétraient à l'intérieur des wagons par les fenêtres, ne pouvant passer par les portes. Un employé de la gare disait que pendant la guerre, le trafic quotidien était de trente mille personnes. Maintenant, en un jour, trois cent mille voyageurs vont et viennent. Et les trains, capables de recevoir quinze cents voyageurs, en transportent maintenant neuf mille. On risque sa vie à voyager. Les employés sont sur les dents et tombent d'épuisement. Les essieux ne peuvent supporter la surcharge. On n'entend parler que de catastrophes effroyables. En entrant sous les tunnels, des centaines de soldats, revenant du front italien, ont été renversés du toit des wagons. Des cadavres jonchent la route du retour dans la patrie.

Un nouveau train arrive en soufflant. Il ramène des frontières sans défense des réfugiés et des

soldats. Les réfugiés répandent les nouvelles. Des bandes tchèques, ici et là des troupes régulières, ont envahi la Haute-Hongrie! Tout ceci produit l'effet d'un cri d'alarme! A Trencsén, les Tchèques ont occupé les abords de la frontière. Ils sont devant Presbourg! Ils chassent les fonctionnaires hongrois, prennent des otages...

Le gouvernement interdit d'opposer une résistance quelconque aux troupes étrangères. Que les autorités se contentent de protester pour le principe et, quant aux habitants, qu'ils restent tranquillement chez eux! De Budapest on envoie des détachements de marins — des prisonniers en rupture de ban et des assassins — et ceux-ci désarment les organisations patriotiques de défense. Au milieu du peuple, les agitateurs se démènent; des Juifs de Pest sèment la rébellion et incitent au pillage. Le pauvre peuple, la tête bourrée de sornettes, s'attroupe, et puis bientôt les suit; ils lui disent « que la paix est faite, que tout lui appartient ». La foule ne s'occupe plus ni de la patrie, ni des ennemis; sa colère se tourne vers les autorités et l'élite de la nation; les émeutiers pillent et, dans le bouleversement, il se trouve toujours quelqu'un pour appeler l'ennemi sous prétexte de rétablir l'ordre.

Paraît-il une patrouille étrangère armée, huit à dix hommes arborent leur drapeau, abattent l'écusson hongrois, et les nôtres regardent comme s'ils étaient en état de somnambulisme...

Voilà ce que racontent les soldats, d'où qu'ils viennent, tous autant qu'ils sont. Et dans la main de l'ennemi, l'une après l'autre, tombent les villes hongroises.

Des réfugiés se rassemblaient à côté de moi. « Ils ont pillé notre maison! Ils ont incendié notre chaumière!... » Deux hommes descendirent, d'un fourgon à bestiaux, un vieillard demi nu. Sa belle tête blanche et noble roulait de droite à gauche, au mouvement des porteurs, et son visage était comme de la cire. D'où viennent ces gens? On ne s'en inquiète plus... Ils arrivent de partout, et dans les hôtels, dans les maisons de secours sans feu, dans des salles d'écoles glacées, ils s'entassent, tandis que dans les gares, des bagages s'amoncellent sur les quais. Tout ce qui reste de leurs biens forme un tas gigantesque, jeté pêle-mêle. Paquets liés dans des nappes, paniers de linge, voitures d'enfants, valises anglaises, cages à poulets, malles, bissacs. Un étourdissement vous saisit; le cœur se serre, et d'une heure à l'autre, ces tristes monceaux grossissent, dans un désordre sauvage...

Près de la porte d'entrée, des soldats, à coups de crosse de fusil, poussaient les hommes. — En avant les Russes! — Une odeur lourde de fauves persistait derrière eux. Des êtres désespérés se pressaient autour des caisses jetées en tas. Un gamin, gros comme le poing, traînait une grande valise de cuir. Devant une malle brisée, une vieille dame à genoux dans la boue. Elle avait un manteau de velours à col de zibeline et sur sa tête un fichu de paysanne. On lui avait volé tout ce qu'elle possédait, en cours de route. Nul n'y faisait attention. Des enfants pleurnichaient et ne pouvaient pas dire d'où ils venaient... Ils cherchaient leurs mères qu'ils avaient perdues dans la

fuite. Dans l'un des wagons, une petite fille fut étouffée. Des soldats emportèrent son cadavre sur une civière. Alors, traversant les rails, une femme accourut. Elle bondissait bizarrement, et sa chevelure défaits pendait devant ses yeux fous. Elle cria avant même de voir le cadavre, car elle sentait que c'était son enfant, à elle!...

Cependant, installés près du mur, des Juifs polonais vendaient leur pacotille... Ils s'adressaient aux soldats revenant du front et leur achetaient leur monnaie italienne. A la sortie, des marins armés enlevaient les œufs et la graisse contenus dans les ballots des paysannes. Des agitateurs à brassard rouge, délégués du Conseil des soldats, distribuaient des tracts incendiaires. L'un d'eux pérorait. Les soldats l'entouraient, l'écoutaient aussi, riaient aussi, se grattaient la tête, et dès que l'homme était parti, ces soldats ne saluaient plus leurs officiers.

8 novembre.

L'entrevue de Belgrade.

Des nuages galopient au-dessus du Danube. Le vent soufflait dans les cheminées. Les rues de Bude tremblaient de froid entre les maisons. Le tramway électrique de Hűvösvölgy était presque vide. J'arrivai à notre villa. Je fis le tour de la maison abandonnée, encore intacte.

En revenant j'achetai un journal par la portière du tramway électrique. En face de moi, un jeune aspirant fit de même. On voyait à son col la trace des insignes arrachés. Beaucoup d'officiers, alors,

ne portaient déjà plus l'uniforme. C'était déjà une honte que de le porter; ceux qui le gardaient n'avaient sans doute aucun vêtement civil, or le jeune aspirant semblait être pauvre. Je commençai à lire le journal de midi.

Belgrade... Tout s'évanouit autour de moi. Au delà des lettres imprimées, loin, bien loin dans mes souvenirs, je revis la ville serbe. Le Danube roulait ses flots, je reconnaissais le débarcadère, la citadelle, l'ancienne forteresse hongroise de Hunyadi, le Konak au milieu des arbres, et, hors ville, le petit monastère où, dans la nef, repose sans épitaphe le corps déchiqueté du dernier des Obrenovitch à côté de la femme mutilée, la reine Draga. Puis je me rappelai le jardin de Topchider et le kiosque oriental, sale, devant lequel des tziganes serbes jouaient du violon en chantant. Des officiers en uniforme goûtaient à de petites tables. Ils mangeaient des oignons avec du pain. Quelques-uns avaient une décoration sur la poitrine. Un Serbe expliquait fièrement que seuls pouvaient porter cette distinction ceux qui avaient pris part à l'assassinat d'Alexandre Obrenovitch...

Dans les rues mal pavées, des troupeaux trottaient. Fumier, saleté, punaises, détritüs et mouches, de grandes mouches à reflet bleu.

Depuis, elle a bien souvent souffert, la petite résidence balkanique. Les soldats victorieux de Mackensen et de Köves ont marché sur ses ruines. Maintenant Károlyi et Jaszi s'y présentent comme des mendiants avec les délégués du Conseil d'ouvriers et du Conseil de soldats.

Pourquoi sont-ils allés là? Pourquoi là précisé-

ment. D'après les communiqués officiels, le général français fut hautain, sans pitié. Il prit le mémorandum de Károlyi, tourna le dos et ferma la porte, bruyamment...

Dans ma main, le journal dansait étrangement, pendant que je lisais le texte de ce mémorandum. Jamais personne n'a rien écrit de tel sur son propre pays. On demandait un armistice pour nous, et l'on nous accusait devant l'ennemi : « Nous avons opprimé les nationalités, nous étions les tyrans de la liberté... »

Dans la réponse à ce mémorandum, le général français fut extrêmement cassant et méprisant. Honte! On humilie ces délégués et c'est nous qui portons la honte. Franchet d'Esperey bafoua Károlyi et sa suite par chacune de ses paroles. Quel mépris insondable a pu éprouver ce vieil aristocrate breton, ce soldat patriote, quel mépris pour ce traître Károlyi et ses compagnons bolchevistes et internationalistes!

Conseil d'ouvriers.... Conseil de soldats...

Est-ce qu'il avait regardé la tête sémitique de Jaszi et le visage faunesque du juif Hatvany, quand il dit ces mots :

— Vous, vous pouvez représenter l'élément magyar, mais non tout le peuple hongrois...

Puis, à cette phrase subtile du mémorandum, conçue par une imagination de journaliste : « la Hongrie depuis le 1^{er} novembre n'est plus un pays ennemi, mais un territoire neutre... », le général répondit :

— *Les Hongrois ont marché de pair avec les*

Allemands. Avec eux, ils seront châtiés et ils paieront.

A ceux qui, au Parlement hongrois, par-dessus la Hongrie agonisante, crièrent : « Nous, nous sommes des amis de l'Entente », à Károlyi qui, par ambition, fit de la politique avec Prague, Bucarest et Belgrade, Franchet d'Esperey déclara :

— La Hongrie a pour ennemis les Tchèques, les Slovaques, les Roumains, les Yougoslaves. Je n'ai qu'un signe à leur faire et vous serez anéantis.

Il me fallut également forcer mon attention, pour continuer ma lecture dans la honte et la colère.

Suivent les conditions de l'armistice... Non des conditions, mais des ordres, qu'un chef d'armée sur le pied de guerre dicte avec dédain à une délégation qui l'importune au nom d'un Etat désarmé.

Le gouvernement hongrois doit évacuer de grands territoires de l'Est et du Sud du pays. Il nous faut céder des terres hongroises aux forces armées balkaniques. Il nous faut donner les territoires allant de la Szamos jusqu'à la ligne de la Maros-Tisza, du cours du Danube jusqu'à la frontière croate-slovène, terres qui étaient nôtres depuis mille ans!

Tout d'un coup, je ne vis plus clairement les lettres. Elles étaient devenues comme des pierres au fond d'un ruisseau, tout en bas, sous l'eau profonde. J'essuyai mes yeux et je relevai immédiatement la tête. Le petit aspirant ne me voyait pas. Lui aussi pleurait. Il était assis, tête basse, et il froissait le journal sur son genou. Les visages avaient changé pendant que je lisais. Les autres

voyageurs causaient entre eux : « On nous a toujours dit que Károlyi seul pouvait obtenir une bonne paix. Il l'apportera en deux jours. On a dit que seul il pouvait nous sauver... »

— Ce n'est pas encore fait, dit un monsieur à son voisin. Il ne faut pas se hâter de juger.

Et il commença de lire, à haute voix ceci : la délégation du gouvernement liait la signature du document aux conditions qu'elle avait résumées dans un télégramme que Franchet d'Esperey avait transmis à Paris. Le gouvernement ne signerait la convention que si les puissances de l'Entente assuraient l'intégrité des frontières de l'Etat hongrois jusqu'à la paix. Dans les pourparlers, Károlyi arrangerait les choses. Ses intimes prétendent qu'il peut tout mener à bonne fin à Paris. En six semaines il fera la paix.

Mes voisins devinrent silencieux. Ils se serraient, se pressaient et regardaient par les fenêtres. Une femme bâilla tout haut. Derrière moi, l'on parlait de la cherté des vivres. Le prix des pommes de terre a encore augmenté...

9 novembre.

De grandes affiches blanches étaient collées sur les murs des maisons. On posait des placards dans toutes les rues, sur les vitres des devantures, sur les fenêtres des cafés. On les voyait entre les réclames des cinémas, sur les colonnes de publicité. Ce n'étaient ni des ordonnances, ni des arrêtés, ni des proclamations. Je les voyais de loin. Un mot ressortait en noir : *Ballade*.

Vieux mot charmant, qui semblait venu des jours antiques, pour annoncer quelque chose aux jours nouveaux. *Ballade!*.... Le mot attirait mon attention, mais je n'avais pas encore remarqué les petites lignes du texte. Il me fallut traverser la rue. Et tout en marchant, je me demandais :

« Vais-je trouver dans cette *Ballade* ce que je voudrais y voir? Le cri de notre souffrance? Qui l'a composée? Est-ce l'un des anciens poètes, ou un nouveau? »

C'est l'infecte poésie de Renée Erdös-Goldglanz que le gouvernement a fait afficher dans toute la ville.

*« Il est parti pour Belgrade, le bon Michel Károlyi,
Michel Károlyi l'affligé!
le grand Michel Károlyi... »*

Et voilà ce qu'ils ont mis aujourd'hui sur tous les murs de Budapest. La *Ballade* doit provoquer la compassion en faveur de Michel Károlyi. Pour que la colère ne s'élève pas dans les âmes, pour que la nation ne s'apitoie pas sur elle-même, c'est sur lui qu'il veut attirer la pitié. Presque toute la presse de la capitale obéit au mot d'ordre, parle du même ton. Les journalistes masquent les conditions de l'armistice, et ne mettent en lumière que la morgue méprisante du général français. Károlyi devient un martyr souffrant pour la nation.

Le peuple de la rue s'était arrêté, lisait la *Ballade* et ici comme là, on n'entendait que ces mots : « Pauvre Michel Károlyi. » Mais cependant des nouvelles circulaient en ville. On savait la vérité

sur la journée de Belgrade et les gens serraient les poings.

Franchet d'Esperey arriva de Salonique en avion. Il y avait une garde d'honneur devant son hôtel. Le général était en grand uniforme avec toutes ses décorations sur la poitrine. C'est ainsi qu'il reçut ceux qu'il croyait être les délégués de la Hongrie. Michel Károlyi et ses compagnons se présentèrent en costume de sport, culotte courte et jambières, comme s'ils étaient allés faire une partie de football au Népliget¹. Le général étonné, toisa ces individus des pieds à la tête. Il devint froid et hautain, ne tendit la main à personne et croisa les bras sur sa poitrine. Étonné d'abord, puis ironique, il écouta le discours confus de Károlyi, mais, prenant possession du mémorandum qui accusait la Hongrie, mémorandum dont Jaszi était l'auteur, il fit avancer la délégation en pleine lumière et se mit à considérer attentivement les délégués l'un après l'autre.

Károlyi lui présenta comme « conquêtes de la révolution » les deux délégués du Conseil des ouvriers et du Conseil des soldats. Au capitaine Csernyak, représentant du Conseil des soldats, le général dit d'un air interrogateur, indiquant le col, où manquait l'insigne du rang : « Vous êtes donc tombé si bas ? » et, au lieu de saluer, il rejeta fièrement la tête en arrière et tourna le dos. Puis, il s'en alla déjeuner avec ses officiers, sans inviter les délégués, bien que le couvert eût été mis pour eux aussi.

1. Parc populaire près de Budapest. (Note des traducteurs.)

Les délégués, qui ne tenaient leur mandat que d'eux-mêmes, se regardèrent stupéfaits. Comment allaient-ils annoncer cela au pays trompé, devant lequel on avait fait miroiter tant de belles choses, auquel Károlyi et sa presse, pendant de longs mois, avaient raconté la fable de leurs bonnes relations avec l'Entente et l'espoir d'une bonne paix?... Effrayés, ils se jetaient la pierre, réciproquement, et l'un d'eux dit à Károlyi : « A Pest, on t'a fêté comme un demi-dieu, et maintenant, ici, on te traite comme un chien... »

Károlyi et ses compagnons restèrent à jeun ce jour-là. Quant au général Franchet d'Esperey, après le déjeuner, il reparut, en uniforme de campagne et, avec des paroles dures, il remit à la délégation les conditions effroyables et humiliantes de l'armistice.

Ceci se passait à Belgrade le 7 novembre. Le lendemain, à Budapest, à la gare de l'Est, dans la cour, les membres du gouvernement se réunirent pour recevoir magnifiquement les membres de la délégation. La comtesse Károlyi, M^{me} Oscar Jaszi et les autres « dames de la révolution », ainsi qu'elles s'appelaient elles-mêmes, étaient présentes. Mais Károlyi et sa suite prirent peur... A la petite gare de Ferenczvaros¹, on avait arrêté le train royal. Ils descendirent inaperçus et se dispersèrent à la faveur du mauvais éclairage de la station.

Ainsi, furtivement, ils rapportèrent la honte de Belgrade dans la capitale abusée.

1. Gare d'un faubourg de Budapest. (Note des traducteurs.)

12 novembre.

Le gouverneur militaire de Budapest.

Qu'arrive-t-il?

Devant l'école de la rue Realtanoda, des marins étaient alignés. Armés jusqu'aux dents, une compagnie stationnait au milieu de la rue. Les passants se regardaient avec méfiance, d'un air interrogateur. Cette école a mauvaise réputation. C'est là, qu'en octobre, les soldats déserteurs se réunissaient secrètement, serviteurs armés de la rébellion karolyiste. Et c'est là aussi, paraît-il, que fut préparé, de très loin, obscurément, l'assassinat de Tisza.

— Que veulent-ils encore?

— Ceux-ci, ce sont les marins de Ladislas Fényes. Ils vont à Presbourg contre les Tchèques, dit un grand homme blond.

Quelqu'un soupira : « Pauvres Presbourgeois ! » L'homme blond, apeuré, lui fit signe de se taire. Derrière lui, un officier commençait à parler nerveusement. Je n'ai compris qu'à moitié ses paroles. Cet officier disait que sur l'ordre de Pogány, dans la caserne du 1^{er} honvéd, on venait de désarmer cinq cents officiers et trois mille simples soldats, qui voulaient partir à la défense de la Haute-Hongrie.

Par la porte cochère de l'école, sortit alors un homme très brun, aux larges épaules, en uniforme de campagne, ayant sur la poitrine un ruban aux couleurs nationales. Sa voix ne parvint pas jusqu'à moi. Je ne voyais que le mouvement de sa

bouche. Il s'adressait aux marins. Des applaudissements retentirent dans la rue. La foule se précipita; moi, au contraire, je me retirai, afin de me délivrer de la cohue.

Par des chemins détournés, je me hâtai vers la maison. De nouveau, j'entendis des applaudissements et, derrière moi, des pas lourds résonnèrent. Le détachement des marins se dirigeait vers la gare. Deux files de manifestants l'accompagnaient. En tête de la troupe, sabre au clair, se tenait l'homme aux cheveux noirs. Derrière lui marchaient des gens à tête de forçats, en uniforme de marins. La plupart avaient un ruban rouge à leur casquette. Leurs vestes bleues s'ouvraient sur leurs poitrines velues. Le dernier était un homme trapu, au nez aplati, malpropre et boutonneux, portant au cou un foulard rouge. Il boitait en marchant et regardait en arrière. Il avait les arcades sourcilières fortes et touffues, les pommettes saillantes, les yeux profondément enfoncés.

Je frissonnai d'effroi. Ces pirates vont défendre Presbourg?...

Soudain, je pensai que cet homme qui commandait les marins pouvait être Victor Heltai-Hoffer, celui que le 31 octobre, à l'hôtel Astoria, on nomma gouverneur de Budapest. J'ai entendu dire qu'autrefois il était entrepreneur, mais les familiers de Károlyi racontent qu'il avait débuté comme garçon de café, aux Folies-Caprices. Plus tard, il devint frotteur de parquets et, pendant la guerre, il vivait d'agiotage. Il spéculait sur le foin, la graisse, le sucre... Heltai, la nuit de la révolution, offrit de prendre le commandement de la Place avec une

poignée de soldats déserteurs. En récompense de son succès, Fényes, Kéri et les autres conseillers nationaux le nommèrent gouverneur militaire de la capitale. Pendant quelques jours, sur des rapports inquiétants, on le suspendit de sa fonction, mais il paraît que Heltai possède beaucoup de secrets concernant le gouvernement actuel. C'est pour cela peut-être, qu'afin de l'éloigner, on l'a nommé commandant de l'armée de défense partant pour Presbourg.

Depuis longtemps, les marins avaient disparu et pourtant, il me semblait voir toujours l'homme au nez aplati, au foulard rouge, comme si cette physionomie de scélérat était celle de toute la troupe.

Autrefois, ce mot : « marin » évoquait de beaux pays lointains et des mers lointaines. Aujourd'hui, en l'entendant, on perd le souffle et l'on a peur.

Le béret de marin sur le coin de l'oreille, des yeux enfoncés, des yeux qui guettent un butin!... Ce visage affreux était à Moscou, quand, dans le Kremlin, on égorga par centaines les officiers du tsar. Il était à Pétrograd aux heures d'agonie et à Odessa, et à Altona. Il se reflétait à Helsingfors dans le sang des Finlandais. Maintenant, il est à Berlin, dans le palais de l'empereur pavoisé de drapeaux rouges. Il rôdait dans la cour du château de Schœnbrunn, quand on chassa de sa résidence l'empereur-roi Charles.

Hier...

La retraite de l'empereur-roi.

Comment ne point penser à eux? Je revis en pensée le grand escalier de Schœnbrunn que descendaient pour la dernière fois l'empereur, l'impératrice et leurs petits enfants blonds, chassés de leur palais. Autrefois, cent serviteurs accouraient sur un signe de leurs mains; autrefois, les courtisans s'inclinaient devant eux jusqu'à terre. Maintenant, de quelque côté qu'ils regardent, pas un regard fidèle ne leur répond. C'est en vain qu'ils appelleraient, personne ne viendrait à leur appel.

Quand le roi François-Joseph agonisait dans son petit lit de fer de Schœnbrunn, le jeune prince héritier Charles et la jeune archiduchesse Zita se tordaient les mains de désespoir. « Mon Dieu, pas encore, non, pas encore! »

Puis, une porte s'ouvrit, découvrant la chambre mortuaire, et le couple traversa lentement la grande galerie. La cour s'inclinait profondément devant l'empereur et l'impératrice. Et ils commencèrent ainsi leur route à travers beaucoup d'erreurs, de déceptions et de tristesses. Les voilà maintenant arrivés au bas de l'escalier de Schœnbrunn...

Le petit prince héritier, comme on le lui avait appris, saluait les soldats avec sa petite main d'enfant. « Aujourd'hui, ils ne nous voient pas, maman, » dit-il tristement. Les soldats, portant le bonnet rouge à cocarde de la garde populaire, détournèrent leur visage.

L'empereur, en civil, la tête basse, sortit brisé.

Son pas retentissait par le grand palais vide, se perdait dans l'obscurité du soir, à travers le jardin où les Habsbourg ont vécu tant de beaux étés sous les féeriques charmilles.

Lorsque les autos impériales sortirent de la cour d'honneur, on n'entendit plus les trompettes coutumières. La garde ne présenta plus les armes, et, sur les toits de Schœnbrunn, le drapeau rouge flottait tandis qu'au fronton de la porte cochère, on couvrait en hâte d'un chiffon rouge l'aigle à deux têtes des empereurs.

L'auto rapide transporta l'infortuné monarque à Eckartsau, où il se trouve désormais sous la protection des Renner et des Bauer, conseillers d'État. Pour combien de temps? Qui sait ce que lui réserve l'avenir?

13 novembre.

L'occupation des marches hongroises.

Les yeux fous, rougis de larmes, le peuple de la Haute-Hongrie accourt vers la capitale qui l'abandonne. Chaque jour, arrivent des gens qui n'ont plus de foyer, plus de vêtements, plus un morceau de pain à manger, et qui, au lieu de leurs demeures confortables, obtiennent, à force de supplications, une petite place, ne serait-ce que pour une nuit, dans quelque auberge à des prix énormes...

La pluie battait les rues. Un vent froid tourbillonnait à l'angle des maisons. Chargée d'un paquet, je me dirigeais vers un petit hôtel du boulevard. Le matin, j'avais appris que des braves gens étaient

arrivés là, dépouillés de tout. L'hôtel était mal aéré, malpropre. L'ascenseur ne fonctionnait pas, l'escalier montait dans le noir. Il y avait des traces de pieds boueux sur le tapis sale. Et partout, une âcre odeur de poudre insecticide se mêlait à des relents de cuisine.

Sur le palier à demi obscur du troisième étage, je ne pouvais lire les numéros des chambres. Au hasard, j'ouvris l'une des portes. L'air de la pièce, comme une aigre haleine, me saisit. Près de la fenêtre, se tenait un juif polonais en caftan. Il parlait à un de ses congénères, vêtu à l'anglaise, le visage frais rasé. Au milieu de la chambre étaient assises quelques femmes. Sur la table, des paquets ficelés, des billets de banque étrangers. « Des roubles russes... » pensai-je en les apercevant. Un des hommes les couvrit d'un journal et vint vers moi.

— Que voulez-vous? demanda-t-il d'un air troublé mais menaçant.

— Je me suis trompée! dis-je et je claquai la porte.

Derrière une autre porte, bientôt, je trouvai ceux que je cherchais. Dans le jour avare de l'hiver, une lampe électrique brûlait près du lit où un petit garçon pâle était couché. Un autre enfant était assis sur une chaise. Replié sur lui-même, il balançait ses jambes. Leur père debout, le dos tourné regardait, entre les deux pans de rideaux sales, la pluie de novembre. La mère se penchait sur le garçon malade et ses deux mains étaient ouvertes sur ses genoux, comme si elle avait laissé échapper tout ce qu'elle possédait. En me reconnaissant,

elle ne parla pas, elle fit seulement un signe et ses yeux se remplirent de larmes. Le mari quitta la fenêtre. Un sombre désespoir fiévreux marquait son visage. Les mains crispées, tout en parlant, il arpen-tait la chambre.

— Les Roumains nous ont dépouillés. Il ne nous reste plus rien, et pourtant nous avons travaillé toute notre vie. Sous nos yeux, ils ont pillé, et il nous fallait regarder et nous ne pouvions rien faire. Puis, ils nous ont chassés de notre maison avec notre enfant malade.

— Qu'a-t-il?

— Le typhus! et pourtant, ils n'ont pas eu pitié.

Le petit malade remuait la tête sur l'oreiller et gémissait dans son sommeil. Les murs gris, usés, absorbaient ce gémissement après tant d'autres!

Tout n'est que douleur... Soudain, comme si on avait rouvert subitement une cellule dans ma mémoire, je revis l'homme au caftan, l'homme à la figure rasée, et l'argent étranger sur la table... Non, ceux-là ne souffrent pas, ceux-là qui s'installent sur les restes de la Hongrie!

14 novembre.

La renonciation de Charle IV à ses droits souverains

La lampe brûlait sur ma table. Le comte Emile Dessewffy parlait de son voyage à Eckartsau.

— Le comte Nicolas Eszterhazy, Wlassics, le comte, Emile Széchenyi et moi, nous sommes allés là-bas. Le prince primat s'est récusé au dernier moment.

— Comment vous êtes-vous décidés à faire cette démarche?

— Notre dessein était d'empêcher l'abdication du roi, et nous le priâmes de se retirer *provisoirement*. Tout d'abord, il ne voulut rien entendre. Il dit qu'il avait prêté serment au peuple hongrois. Si d'autres manquaient à leur parole, c'était affaire entre eux et leur conscience : lui, ne serait pas parjure. Nous expliquâmes à Sa Majesté que, puisqu'il avait malheureusement abandonné le commandement de l'armée à Károlyi, il servirait mieux l'avenir de la pauvre Hongrie et de sa dynastie, en se raccrochant désespérément, qu'en renonçant provisoirement à ses droits, au droit strict. Peut-être, en agissant ainsi, déjouerait-il les efforts de ceux qui veulent imposer à la nation le fait accompli d'un détronement. Le roi frappa du pied et répéta : « Quoi qu'il advienne, je ne me retirerai pas. » Mais, après avoir pesé le pour et le contre et examiné la décision à prendre, Sa Majesté se rendit à nos raisons. Wlassics rédigea le texte du document, mais il fut impossible de le copier définitivement, car on ne trouva pas une seule feuille de papier dans tout le château d'Eckartsau; on dut en envoyer chercher dans un magasin. Il n'y avait pas d'encre non plus, et pas de plume. L'heure passait. Entre temps, le roi partit pour la chasse...

— A la chasse? dis-je.

Et la tragédie, en un instant, prit une allure de comédie.

— Nous aussi, nous fûmes stupéfaits, dit Dessewffy, mais plus tard, nous apprîmes qu'il n'y

avait rien à manger dans le château. Si le roi allait à la chasse c'était seulement pour rapporter du gibier, et ce gibier serait tout le dîner de ses enfants et de la reine ce jour-là. Quelle triste chose! Leurs vêtements sont restés à Vienne. En quittant Schœnbrunn, ils jetèrent quelques effets à la hâte, dans les autos. Les enfants n'ont pas d'habits de rechange. Plusieurs nuits, ils dormirent sans draps. C'est en vain que le roi s'adressa à Vienne. Le gouvernement dont il dépend ne daigna même pas répondre.

Je songeais à l'aristocratie autrichienne et tchèque, si favorisée des Habsbourgs, à ceux qui, suivant l'étiquette espagnole, se seraient crus mortellement offensés, si dans le Burg, à une fête, ils n'avaient pu se tenir dans le voisinage immédiat de l'empereur et roi. Où étaient-ils maintenant? Où était l'état-major du souverain? Ces généraux chamarrés, la garde du corps et son commandant? Les derniers jours de Schœnbrunn, ils se sont retirés tous les uns après les autres, comme la mer quitte le rivage. « Nous sommes restés tout seuls! » dit la reine.

— Et après?... demandai-je au comte Dessewky.

— Après une longue attente, on apporta enfin du papier, deux feuilles en tout, et Emile Széchenyi copia le brouillon au net. De nous tous, c'est lui qui avait la plus belle écriture.

Dessewffy me montra le texte officiel :

Depuis mon avènement au trône, je me suis toujours efforcé de délivrer mes peuples, au plus tôt, des horreurs de la guerre, à la déclaration de laquelle je n'eus aucune part. Je ne veux pas que ma per-

sonne soit un obstacle au développement de la nation hongroise. En conséquence, je renonce à toute participation aux affaires de l'Etat et je reconnais valable, dès maintenant, la décision que prendra la Hongrie pour fixer la forme future de sa constitution.

Fait à Eckartsau, le 13 novembre 1918.

CHARLES, m. p.

Le roi hésitait encore, et le document gisait sur la table, attendant sa signature. Oui, tenant la plume entre ses doigts, il hésitait douloureusement. Il paraissait anéanti. Depuis quelques jours, ses cheveux avaient blanchi sur les tempes. Soudain, ses larmes jaillirent, et sanglotant, il se jeta sur l'épaule du comte Hunyadi. Personne n'avait les yeux secs...

Pendant que Dessewffy continuait à parler, une vieille légende me revint à l'esprit.

C'était autrefois, au village... Le vent d'automne soufflait dans la nuit et les peupliers bourdonnaient comme les tuyaux d'orgue dans une église noire. Dans la maison basse, les servantes écosaient des haricots. La lueur de la cheminée se jouait sur leurs mains. De leurs genoux, les cosses sèches tombaient sur le carreau. Catherine, la ménagère, racontait. « ...Et les méchants chevaliers entrèrent dans la tente du roi avec de grandes haches, avec des massues, et lui dirent d'une voix terrible: « Donne-nous ta couronne, car autrement, tu vas mourir ». La reine joignit les deux mains. Et le roi enleva la couronne de sa tête... » C'était ainsi dans la légende. Les servantes pleuraient sur le sort du pauvre roi et lui donnaient raison, au fond du cœur.

Dans les contes, les malheureux ont toujours raison; dans les contes, mais non dans la vie.

19 novembre.

Les souffrances de la classe bourgeoise.

Il neige. Le reflet des toits blancs éclaire le ciel gris. Dans les chambres, brûle un pauvre feu. Les Serbes ont occupé les mines de charbon de Pécs; les Roumains, Petrozsény. Il n'y a plus de charbon en Hongrie, et les Tchèques retiennent les transports allemands. Dans les poêles à gaz, la flamme est petite, elle ne chauffe plus. Un nouveau décret réduit aussi l'usage de l'électricité: une seule ampoule par chambre.

Sur la table, dans la salle à manger, il y a encore des branches de sapin de Hűvösvölgy dans les vases d'argent, mais il n'y a plus de fleurs. Tout devient si cher! Les repas aussi sont réduits, et je feins de ne pas m'en apercevoir. Durant les longues années de la guerre, le café, le thé, le rhum, le sucre et souvent le pain n'étaient que des « ersatz ». Nous nous sommes habitués aux succédanés. Maintenant la quantité même diminue. Dans les magasins, les rayons sont vides et il n'arrive plus de nouvelles marchandises. Celui qui peut le faire achète et entasse. Ni l'Allemagne, ni l'Autriche ne livrent plus rien. Le cercle se resserre sur la nation appauvrie.

De l'autre côté de la rue, il y a une fenêtre éclairée malgré l'heure tardive. Je vois un homme qui choisit parmi des vêtements. Il soulève un paletot,

regarde un gilet et du linge blanc. Puis vient une femme. Ils se concertent. Ils jettent un paletot sur la table. Le reste des hardes, ils le cachent dans le lit, sous le matelas. Ils choisissent aussi des chaussures. La femme met une paire de souliers à côté du paletot. Les autres, elle les cache dans l'armoire, derrière les livres. Et c'est ainsi que l'on choisit, que l'on cache dans toutes les maisons du pays.

Le gouvernement Károlyi ordonne que les soldats démobilisés se procurent, par voie de réquisition, les habits qui leur manquent. Ces soldats viennent avec des « hommes de confiance » prendre dans chaque maison, sans payer d'indemnité, les habits, le linge et les souliers. A quiconque dissimule ses effets, l'autorité confisque tout, sauf un costume, et inflige une amende de deux mille couronnes ou un emprisonnement pouvant aller jusqu'à six mois.

Ce décret a des conséquences singulières. Il frappe d'abord ceux qui ont le plus souffert de la cherté de la vie, de l'exploitation des mercantis. La classe moyenne a sa garde-robe pauvre, usée, élimée, et c'est presque le seul bien qui lui reste. Elle conserve ainsi la décence extérieure et peut vêtir ses enfants grandissants, en transformant de vieux habits. Mais ce décret laisse percer aussi une tendance nouvelle et insolite. L'Etat commence à disposer, sans dédommagement, de la propriété individuelle. Il s'arroge le droit de perquisitionner dans chaque foyer. C'est une petite brèche dans la propriété privée.

Aux abords de l'hôpital Saint-Roch, à cette heure, on tire des coups de feu dans la nuit.

De l'autre côté de la rue, dans la chambre éclair-

rée, la femme lève la tête. Elle s'aperçoit qu'elle a oublié de fermer la jalousie de la fenêtre. Effrayée, elle court tirer les rideaux, comme si elle était une voleuse dans sa propre maison, pour son propre compte, voleuse de son propre bien.

En la regardant, je m'étonnai de moi-même, car, au fond, j'approuvais ces gens-là qui s'évertuaient à tourner le décret. Et pourtant mon opinion sur l'honneur n'a pas changé. C'est la loi qui a changé. Il y a encore trois semaines, la loi était ma défense. Aujourd'hui, elle signifie : attaque, et nous autres, persécutés, nous nous défendons contre elle.

22 novembre.

Béla Kun apparaît.

Le ciel, descendu des hauteurs, se couche sur le toit des maisons. Sans cesse, la neige tombe et s'amoncelle dans les rues. Mais l'Office de salubrité publique colle en vain ses affiches; en vain, il demande des ouvriers pour débayer la neige à vingt couronnes par jour. Les ouvriers lisent l'affiche, s'esclaffent, et vont toucher les allocations de chômage. Et la neige accrue s'élève et monte au genou des passants, dans les petites rues.

Aux environs de la gare de l'Est, on croirait marcher sur un blanc labour, dans une poussière blanche. A l'intérieur de la gare, les ordures et les détritux pourrissants s'amoncellent. Personne ne nettoie plus. Il y a des allocations pour les sans-travail!

Dans l'infirmerie de la gare, une odeur lourde,

insupportable, vous coupe la respiration. La vermine grouille sur les murs. Le pain attribué aux blessés est immangeable. Le thé n'est plus que de la lavasse. Les poêles n'ont pas été allumés et le froid paralyse les hommes. Jamais, pendant la guerre, ce lieu n'a été aussi désespérément triste que maintenant. Pourtant, comme il y a moins de blessés, la salle est pleine de soldats qui font halte en cours de voyage. Ils arrivent des champs de bataille lointains, en haillons, affamés, et le plus souvent, c'est là qu'ils apprennent qu'ils ne peuvent pas rentrer chez eux. Ils ne savent plus où aller... Serbes, Roumains, Tchèques, ont occupé les villages antiques des paysans hongrois.

Un hussard sicule, assis sur le banc, jurait à haute voix, et entre temps, sanglotait comme un enfant. Un paysan du Banat, vieux soldat blessé, avait les coudes sur les genoux et pleurait des larmes intarissables. « Les Serbes sont chez nous ! Pauvre patrie, pauvre patrie ! » Et le maréchal des logis ambulancier, à la cocarde rouge, s'esclaffait de rire pendant ce temps.

Le soir tomba. Le grand lustre de la salle malpropre pendait du plafond. Des appliques improvisées donnaient une lumière fatigante dans la pénombre. Un soldat aveugle, qui souriait d'un perpétuel sourire sous ses lunettes bleues, comme si une crampe avait crispé son visage, était allongé sur le banc et rabattait sa casquette sur ses yeux éteints.

— N'êtes-vous pas de l'Alfoeld ?

— Je suis de Szalonta..., nasilla-t-il à moitié endormi.

Et, soudain, je me représentai la plaine dans la chaleur étouffante des étés lointains, et je voyais le jeune homme allongé contre une meule de foin, quand, pour la sieste de midi, dans la grande clarté, il rabattait sur ses yeux son chapeau à larges bords.

Pauvre jeune homme! Sait-il que c'est en vain qu'il a sacrifié ses deux yeux?

Un des ambulanciers vint dire qu'il y avait des blessés de l'autre côté, dans les baraquements. Ma sœur Vera et moi nous leurs portâmes du thé et du pain. En marchant, j'entendis leur conversation au bout du mur. Des soldats causaient entre eux : « J'ai si bien enfoncé mon couteau, qu'il est sorti par le dos. L'autre s'est enfui. » — « Moi aussi, j'en ai expédié un, » grommela une voix plus basse. Je crus rêver. Je m'arrêtai, mais, je ne compris guère ce qu'ils disaient ensuite, car ils parlaient une sorte d'argot... « Je vais les dénoncer. » Je n'eus cette pensée qu'une seconde. Alors je vis que le maréchal des logis à lorgnon d'or, au brassard rouge, allait de leur côté et leur donnait la main... Je m'en fus plus loin. Derrière moi, les voix se haussèrent, un nom fut prononcé que je perçus vaguement et que j'avais entendu déjà me sembla-t-il : Béla Kun! Un agitateur communiste qui était en Russie. Trotzki le renvoya avec d'autres pour travailler en Hongrie, et il paraît qu'ils apportèrent beaucoup d'argent, qu'ils étaient pour quelque chose dans les événements d'octobre. D'autres les suivirent. Le gouvernement le sait. Pourtant il leur laisse passer la frontière. Trotzki, Liebknecht, Rosa Luxembourg et ceux-ci... Quels liens les

unissent dans l'espace ou par les tunnels qu'ils creusent?

Dans les faubourgs de Budapest, des fauves rapaces, à l'œil rouge, circulent. Aujourd'hui encore, appuyés au mur, les ongles rentrés, ils rampent dans l'ombre. Mais demain, — qui sait?

Le soir, je parlai de tout cela avec ma mère. Elle aussi redoutait celui qu'on appelle Béla Kun. Son vrai nom est *Berele Kohn*. Son père était originaire de Galicie et vint avec son baluchon, à travers la frontière. Lui était déjà journaliste et secrétaire du parti socialiste à Kolozsvár. Puis il devint caissier de l'Assurance Ouvrière, dont il emporta l'argent. La guerre le sauva du châtimeut. On l'appela sous les drapeaux. Il alla au front russe et bientôt se rendit à l'ennemi. Grâce à ses relations israélites internationales, il fut envoyé à Moscou. Là, il connut Trotzki, et, à partir de ce moment, il commença la propagande parmi les prisonniers de guerre. Il devint chef des communistes juifs de Hongrie et rédacteur du journal hongrois, la *Révolution sociale*. Bien plus! Dans une petite ville russe, il fut le président d'un directoire bolcheviste et se fit remarquer par ses cruautés.

— J'ai entendu dire, fit ma mère, qu'il est revenu avec beaucoup d'argent russe. Mais le gouvernement de Károlyi le laisse libre.

4-7 décembre.

Nous vivons dans la fange, et autour de nous, le bolchevisme s'organise sans obstacle, à grand bruit!

Je marchais le long du Danube. Un petit remorqueur tirait un chaland après lui au fil du courant. Sur l'escalier du quai, un homme assis laissait pendre sa tête entre ses genoux remontés. Un enfant passa près de moi. Ses pieds nus étaient entourés de vieux morceaux de tapis, et le cordon qui les attachait traînait dans la boue. Les boutiques étaient fermées, les rues bâillaient dans les ténèbres. Sur le trottoir, une drôle de petite forme se courbait. Lorsque je fus plus près, je vis que devant elle, il y avait des boîtes et des paniers d'ordures. C'était une vieille femme en capote usée, en vieille mantille perlée, à l'ancienne mode, qui furetait dans les immondices. Un petit panier pendait à son bras, et elle y amassait des restes d'aliments gâtés qu'elle trouvait dans les caisses.

Tout à coup, sur le couvercle d'une caisse à ordures, un homme se dressa et parla :

— Les bourgeois sont cause de tout, les comtes, les prêtres, les bourgeois! Il faut les assommer tous!

Cela forme une lente chaîne sombre, la lourde colère des êtres qui souffrent, la vengeance des dépouillés et des gens sans asile, la fureur bestiale des affamés.

11 décembre.

Les soi-disant « sans travail » sont plus puissants que les travailleurs, et ils sont nombreux. Béla Kun est leur chef. L'argent ne leur manque pas. Eviter le travail est aujourd'hui un des meilleurs moyens de gagner son pain avec la protection du gouvernement. Des millions sont gaspillés à titre

de secours de chômage, tandis que personne ne veut balayer les rues, que la saleté et la neige s'amoncellent et que les détritrus pourrissent sous les portes.

Hier, après de longues démarches, je me suis procuré quelques sacs de charbon à un prix fou. Le voiturier qui les apporta jeta le charbon devant le soupirail de la cave. Je lui demandai de le pousser à l'intérieur avec une pelle. Il jura. L'heure avançait et ce travail ne lui disait rien. En vain, je lui promis un bon pourboire. Je dus jeter le charbon dans la cave avec l'aide de notre petite bonne.

Ces jours-ci, j'ai vu un officier qui poussait une voiture à bras; il transportait son bois. Mon frère a apporté chez nous des pommes de terre dans une belle valise anglaise parce qu'il n'eût trouvé de porteur à aucun prix. Dernièrement, quelques employés de la ville enlevèrent eux-mêmes les ordures ménagères de la capitale. Aucun voiturier ne voulut le faire, et cela permit à des fonctionnaires de gagner ce jour-là cent trente couronnes au lieu des dix ou vingt couronnes de leur traitement journalier.

Mais, devant le Manège national, une foule assiège la Caisse de secours aux chômeurs. De solides jeunes gens, des servantes sans place, s'amusent à faire la queue. Ils reçoivent quinze couronnes par jour, mais ils ne sont pas contents. Ils en veulent trente. Pour les excitateurs, cela même ne suffit pas. Ils se mêlent à la foule et répètent avec insistance : « Tout est à vous, mes amis. »

Déjà, il n'y a plus ici que la haine et l'indifférence dans les âmes.

Aujourd'hui, je suis allée à l'enterrement d'une jeune femme emportée par la grippe. Les cochers ne voulaient pas nous conduire au cimetière. Nous y allâmes à pied, tous. Le prêtre arriva en retard lui aussi, n'ayant pas trouvé de voiture. Il faisait déjà nuit dans le grand jardin des morts, parmi les noirs cyprès, lorsqu'on descendit le cercueil dans la fosse.

Les fossoyeurs avaient attendu longtemps, ils s'impatientèrent et murmurèrent grossièrement. L'un d'eux regarda sa montre.

— Il est trop tard, dit-il crûment, nous l'enterrons demain.

Ils enfoncèrent leurs pelles dans le sol, prirent leurs chapeaux et s'en allèrent.

Le cercueil était couché là, dans la tombe ouverte, et dans le silence, de petites mottes de terre s'effritaient en tombant. Nous nous regardâmes, indécis. Personne n'osait parler.

— Je ne la laisserai pas ainsi, dit le mari.

Et, de ses mains tremblantes, il prit la pelle et lança lui-même la terre sur ce qu'il avait eu de plus cher au monde.

Les mottes résonnèrent sur le cercueil. Un instant, nous restâmes pétrifiés d'horreur. Ensuite, nous tous qui étions là, nous aidâmes avec nos mains nues. Et dans les ténèbres, un sanglot déchirant protestait contre l'inhumanité des hommes...

1^{er} janvier 1919.

Au début de cette année, on n'ose pas échanger des souhaits de bonheur. On murmure quelque

chose, puis on baisse les yeux, on fixe la terre d'un air étrange, comme si le regard plongeait dans un tombeau ouvert.

Les Tchèques ont occupé Kassa! Sous la tour de la vieille cathédrale, en bas dans la crypte, Rakoczi leur montre son poing de squelette : « Était-ce donc pour cela qu'on avait apporté ici mes ossements? » Et dans le même temps, les soldats hongrois ont quitté Presbourg, sur le désir des « hommes de confiance » du Conseil des Soldats de Pest. Le Conseil ouvrier local a pris le pouvoir avidement, tandis qu'aujourd'hui, 1^{er} janvier, le colonel italien Ricardo Barecca entre dans la ville avec mille soldats tchèques. Au-dessus du Danube, à côté du cheval de la souveraine couronnée, deux Hongrois sont debout et disent : *Moriamur pro rege nostro*¹.

1^{er} au 5 mars.

A la veille du coup d'Etat communiste.

C'est encore l'hiver, mais, parfois, les vents apportent, des lointains indiscernables, une sensation de renouveau à travers les airs. Mars... le mois des fièvres et des insurrections. Sur la terre, des fatigues et des inquiétudes se succèdent. Les eaux débordent et se précipitent. Invisible, le printemps est quelque part à l'horizon.

1. Allusion au groupe en marbre représentant l'impératrice-reine Marie-Thérèse à laquelle la noblesse hongroise offre son assistance contre Frédéric le Grand cette merveille du sculpteur Fadrusz a été détruite par les Tchèques. (Note des traducteurs.)

A qui sera-t-il, ce printemps? A nous ou à eux? Des signes de mauvais augure témoignent contre nous. Le monstre que Károlyi a tiré des ténèbres apparaît de plus en plus nettement, et déjà, il entoure la ville de ses mille bras. Ses griffes pénètrent dans la chair vive de Budapest et là où elles s'enfoncent, les rues gémissent et, tel un filet de sang, le drapeau rouge jaillit des maisons.

Les membres du cercle Galilée ont exprimé clairement à leur dernière réunion qu'ils étaient communistes. Après les discours enflammés des femmes communistes, Mary Goszthonyi et Elie Brandstein, les ouvrières socialistes ont organisé une manifestation dans l'ancienne Chambre des Députés, contre l'école nationale et religieuse. Sur l'initiative du prêtre Jean Hock, on demande la suppression du célibat des prêtres catholiques. Pogány invite les troupes à désigner, par l'intermédiaire des « hommes de confiance », les officiers aux idées les plus avancées, car il s'apprête à chasser tous les autres.

Dans la salle du nouvel Hôtel de Ville, le Conseil des ouvriers a condamné le système de la petite propriété et du partage des terres. Le partage des terres aurait laissé, dans une certaine mesure, le sol aux mains des Hongrois, mais il aurait retardé la réalisation des projets de ces conquérants d'un nouveau genre. Ils veulent donc « socialiser » la terre et ils exigent l'établissement de « coopératives d'exploitation » dirigées de Budapest par des individus qui, succédant aux propriétaires hongrois expulsés, seraient — selon les paroles de Kunfi — « imprégnés par l'esprit de la Hongrie nouvelle »...

Ils préparent la révolution agraire sur le même plan que la révolution politique. Ayant pris le gouvernail, ils seront maîtres du bateau.

12 mars.

Nous avons fait une suprême tentative au nom de l'Association des Femmes Hongroises. Aujourd'hui, nous nous sommes rassemblées dans mon appartement avec les chefs des partis bourgeois. Nous sentions tous que les dernières heures sonnent au-dessus de nos têtes, et que si nous ne savons pas être unis, nous ouvrirons la porte à des malheurs sans nom. Vinrent le comte Etienne Bethlen, Alexandre Ernsts, le marquis George Pallavicini, le remplaçant de François de Heinrich, le prince de Hohenlohe et plus tard Martin de Lovász.

Quand, après une longue discussion, nous restâmes, nous, les femmes, entre nous, les comtesses Louis Batthyany, Raphaël Zichy, Emma Desserwfly, Gabriel Vay, Elisabeth de Kállay, notre désespoir ne trouva que ces mots : « Tout fut inutile ! »

Avant le coucher, la femme de chambre apporta à ma mère son livre de comptes, et je sentis sur moi le regard de ses deux yeux inquisiteurs :

— Madame paraît fatiguée ! Comme il y avait beaucoup de monde ici, c'était peut-être une assemblée ?

Je répondis instinctivement plutôt que par réflexion :

— Nous avons discuté pour savoir si nous pourrions, cette année, organiser notre quête au projet des enfants pauvres.

Et sans transition, par un sentiment de défense personnelle :

— N'est-ce pas, votre fiancé est bien le chauffeur de Pogány?

La question était si imprévue que la fille ne nia pas.

— Tantôt il conduit Pogány, tantôt Boehm.

— C'est ce que je voulais savoir.

Le 15 mars.

Le grand jour anniversaire de mars 1848 est revenu pour la soixante et onzième fois. Sous l'absolutisme autrichien, pendant vingt années¹, la nation célébra cette fête en secret. Puis, avec le temps, s'épanouit la floraison des drapeaux aux trois couleurs. Hymnes, chants, discours, cortèges. Le 15 mars, pendant plus d'un demi-siècle, ce fut l'office divin de la liberté.

Qu'il est pâle et silencieux, ce jour, maintenant! Ils sont rares, les drapeaux, et bien moisissés sur leur hampe! Jour national que le gouvernement actuel a renié pour flatter les communistes!

La ville, presque muette, s'est endormie de bonne heure. Les enseignes des boutiques s'entre-choquent dans la nuit, au vent froid de mars. Les plats de cuivre dansent à la porte des barbiers. Notre petite rue sommeille et, dans la pièce voisine de ma chambre, la pendule à colonnettes sonne minuit.

Qui donc a marché dehors, par ce temps d'orage? C'est une forme blanche qui passe, svelte et dans un dolman à l'ancienne mode. Le vent soulève le

1. De 1849 à 1869.

col rabattu de sa chemise, et le visage du nocturne promeneur paraît à peine. Le shako est enfoncé jusqu'aux yeux.

Il va, par les tristes rues désertes, et j'entends le bruit de ses éperons. Un grand sabre bat la haute tige de sa botte. Une automobile traverse la nuit. La lampe électrique intérieure éclaire un homme gras au visage épais, assis sur les coussins. La patrouille qui tourne à l'angle de la rue reconnaît cet homme : « Pogány! » dit un soldat...

Les rouges frappent le pavé de leurs talons. Ils passent tout près du promeneur au dolman blanc, mais ils ne le voient pas; et lui, regardant la tache rouge de leurs casquettes, murmure :

« Qu'avez-vous fait de ma cocarde aux trois couleurs? »

Il se trouve sous des fenêtres illuminées. On travaille là-haut, dans les bureaux d'un journal. Des soldats rouges, revolver au poing, surveillent le rédacteur. En bas, dans le sous-sol, grondent les rotatives. Les typographes en blouse de toile, barbouillés d'encre d'imprimerie, se penchent sur les pages composées. Ils ne voient pas l'homme blanc, et ils composent cette phrase :

Sous la statue de Petöfi, Eugène Landler célèbre l'anniversaire du 15 mars. Les musiques jouent la Marseillaise.

Et l'homme blanc murmure :

« Qu'avez-vous fait de mes chants? »

Il repart, toujours seul, à travers les rues et les jardins familiers, les grandes maisons à colonnades, les arbres engourdis par l'hiver.

Le voilà devant¹ le Musée national¹. La grille cède; la porte s'ouvre; la sentinelle réveillée regarde par la petite fenêtre de la guérite, mais elle ne voit rien et croit rêver. Le vent siffle et soulève le col de l'homme blanc, pendant qu'il monte l'escalier. Il s'arrête en haut, contre le mur de gauche, et regarde, immobile, demandant tout bas aux vents de la nuit pourquoi personne ne répète plus l'ancien appel :

« Debout, Hongrois! »

Il ne sait donc pas, l'homme blanc, quels maîtres dominant aujourd'hui les cimes de Hargita, sur le champ de Segesvár? Il est bien las. Il voudrait se reposer, après le long et triste pèlerinage... Il murmure :

« Qu'avez-vous fait de mon tombeau? »

Il n'a plus d'asile. Il ne sait plus où aller, dans cette ville, la nuit du 15 mars.

Ah! qu'il parte vite, qu'il parte en silence, car s'il restait ici et s'il osait parler, demain matin le gouvernement révolutionnaire de la Hongrie « indépendante et autonome » le ferait arrêter, de par la nouvelle loi, lui, Alexandre Petöfi, comme contre-révolutionnaire²...

1. Ce fut le 15 mars 1848, que, devant le musée national de Budapest, Alexandre Petöfi déclama son poème célèbre: « Debout! Hongrois! » qui donna le signal de la lutte pour l'indépendance de la Hongrie. Le poète de la révolution hongroise est mort sur le champ de bataille de Segesvar en Transylvanie, c'est-à-dire sur territoire enlevé à la Hongrie après la guerre. (Note des traducteurs.)

2. Quelques jours plus tard, dans la nuit du 20 au 21 mars, le gouvernement de Károlyi tombait. Béla Kun prenait le pouvoir, au cri de : « Vive la dictature des Pro-létaires! » (Note des traducteurs.)

DEUXIÈME PARTIE

LA DICTATURE DU PROLÉTARIAT

Le 21 mars 1919.

Il pleuvait. L'eau dégoulinait par une gouttière crevée. Les gouttes tombaient sur le rebord en zinc de ma fenêtre, et cela résonnait comme si des squelettes frappaient du doigt pour qu'on leur permît d'entrer.

Le timbre du vestibule retentit. C'était M^{me} Rodolphe de Chotek qui défendit toujours si généreusement, si bravement, l'idée nationale. Elle apportait une somme assez considérable pour « l'Alliance »¹. Peu après arriva la comtesse Armand de Mikes. Il n'était même pas neuf heures. Elle me souffla dans l'oreille :

— J'ai de très mauvaises nouvelles. Il faut que je te parle.

Je pris l'argent sur moi et nous partîmes. Dans

1. « L'Alliance Nationale des Femmes Hongroises » fondée par C. de Tormay, au mois de novembre 1918. (Note des traducteurs.)

la voiture, elle me raconta qu'une personne de confiance était allée la veille à une réunion des communistes. Des groupes importants d'ouvriers s'étaient joints au parti, notamment les métallurgistes. Ils décidèrent de renverser le gouvernement et d'abattre « la contre-révolution ».

Dans le bureau des « Femmes hongroises », se trouvait déjà Elisabeth de Kállay, et bientôt la comtesse Louis Batthyány entra précipitamment et me fit signe. Nous nous retirâmes dans un coin. Alors seulement je remarquai son visage tiré, sa pâleur de mort. Elle parla nerveusement :

— Le gouvernement démissionne. Le colonel Vix¹ a envoyé un ultimatum. L'Entente va pousser en avant la ligne de démarcation² et réclamer une zone neutre. Quant à Károlyi — je le tiens de bonne source — il veut remettre le pouvoir aux communistes.

Voilà donc la vengeance de Károlyi !

Elisabeth de Kállay et sa sœur cadette s'approchèrent de nous, puis elles partirent en hâte : elles voulaient prévenir l'archiduc Joseph et prier le comte Etienne Bethlen de faire l'impossible auprès des représentants de l'Entente. Le lieutenant-colonel Vix avait, depuis quelques jours, éloigné ses troupes de la ville. A peine restait-il trois cents spahis dans les environs. Il savait ce qu'on préparait. Avait-il,

1. Le lieutenant-colonel Vix de l'armée française était le chef de la commission militaire envoyée à Budapest après l'armistice de Belgrade.

2. Ligne établie dans l'armistice de Belgrade. (Notes des traducteurs.)

volontairement, privé les « bourgeois » de Budapest de leur seule protection ?

M^{me} de Batthyány se leva, et avant de partir, elle me dit tout bas de fuir sans attendre la nuit, car mon nom était sur la première liste des personnes qu'on devait arrêter.

Je rentrai. La pluie battait ma fenêtre. J'appelai mon frère par téléphone. Ma mère, malade, alitée, ne savait rien, et je parlai de façon qu'elle ne pût m'entendre. Je reçus la visite de M^{me} Ladislás Báno qui me conseilla de partir, sinon « ces gens-là » m'enverraient à la potence. M^{me} Rodolphe de Chotek revint. Je lui rendis l'argent qu'elle m'avait apporté.

— Il ne serait plus en sûreté chez moi, désormais. Elle renouvela le conseil donné par M^{me} Báno.

— Je ne partirai pas, répondis-je. Ce serait lâche. S'ils veulent m'arrêter, qu'ils m'arrêtent ! Je resterai ici.

— On aura encore besoin de toi, plus tard, lorsqu'on pourra reprendre le travail, dit mon amie.

Et gentiment, elle tâcha de me convaincre...

Il était sept heures environ. Joseph Cavallier, un jeune journaliste qui avait travaillé beaucoup et avec un grand désintéressement pour « l'Alliance Nationale des Femmes », arriva, pâle comme la mort. Il referma brusquement la porte derrière lui, comme s'il craignait d'être suivi. Ses yeux étaient fixés et vitreux.

— Károlyi a démissionné, dit-il d'une voix incertaine... Lors du conseil des ministres, il délégua Kunfi pour aller chercher Béla Kun au Dépôt central et Kunfi conduisit Béla Kun, en automobile,

au palais de la Présidence. Socialistes et communistes s'étaient accordés. On forma un Directoire dont les membres sont, paraît-il, Béla Kun, Tiburce Szamuely, Sigismond Kunfi, Joseph Pogány et Béla Vágo. Ils vont établir des tribunaux révolutionnaires et, cette nuit, on arrêtera beaucoup de gens. Fuyez ! Ne vous exposez pas à leur vengeance !

Pendant qu'il parlait, la fusillade éclata dehors et tout à coup m'apparut l'image de ce qu'allait être cette nuit ; Nous étions dans la maison hostile, protégés par une dernière porte close ; et le bouton tournait, et la porte s'ouvrait...

Une voix horrible hurlait en bas :

Vive la dictature des prolétaires !

La nuit du 21 mars.

Un instant, le silence régna, un terrible silence, comme lorsque le couteau suspendu s'arrête dans la guillotine sur la créature ligotée qui ne peut rien que retirer sa tête entre ses épaules. La pluie froide tombait, sueur d'agonie sur la face des maisons. Maintenant...

Dehors, la voix rugissait de nouveau :

Vive la dictature des prolétaires !

Déjà les rues voisines criaient aussi. Un rideau de fer, rapidement tiré, râla dans l'ombre. Des portes, fermées en hâte, claquaient. Des pas pressés résonnaient entre les murs et faisaient rouler devant eux le fracas des mots : « Vive!... Mort!... » Au coin de la rue, des coups de feu...

Mort aux bourgeois!

Une balle atteignit un bec de gaz dont le verre vola en éclats sur le trottoir. Une voiture passait, au grand trot. On l'arrêta. Puis la fusillade s'éloigna vers la route Rákoczi. Nos pensées couraient derrière elle, dans la ville affolée et ténébreuse. Que se passe-t-il là, et là, et partout? Dans les casernes? Sur les boulevards? Au centre de Pest, les marins pillent. Les faubourgs se révoltent. Une poignée de bolchevistes s'est emparée de la ville. Où aller?

Il me sembla que j'entendais les battements des cœurs humains, des millions de petits coups perçant le silence.

L'égout a crevé et nous inonde. Par la grâce de Michel Károlyi, son camarade, l'agent de Trotzky, l'escroc des caisses ouvrières, Béla Kun, règne sur la Hongrie de saint Etienne.

Ma mère me fit appeler. Le cœur serré, j'ouvris sa porte. Elle était assise dans son lit, le buste soutenu par des oreillers, la figure plus pâle qu'à l'ordinaire et comme diminuée. Elle aussi avait entendu les hurlements. Elle aussi savait ce qui était venu et ce qui allait venir. Son regard souffrant, persécuté, me donna soudain la sensation plus forte, plus particulière, de notre destin.

Ma pauvre mère! Lorsque je lui racontai la proposition de Joseph Cavallier, m'invitant à me réfugier chez lui, elle secoua la tête :

— Habite-t-il à Bude? Ne va pas si loin... Il pleut fort et tu as toussé toute la nuit.

D'autres personnes entrèrent dans la chambre. Chacun dit son mot. Ma jeune belle-sœur parla de

son beau-frère Zsigmondy qui ne demeurait pas très loin de nous et qui avait envoyé un message. Ma mère se taisait. Elle ne pouvait prononcer le mot : « Pars ! » mais tout son être me criait de partir. Son regard long et triste triompha de mon hésitation...

— Un ou deux jours d'absence, et puis l'on ne me cherchera plus ici et je pourrai revenir.

Étais-je sincère ? Je regardais une ombre étrange venue on ne sait d'où, projetée sur le visage de ma mère. Tous les autres visages autour de nous avaient des ombres pareilles, comme si tous vieillissaient subitement. Depuis quelques minutes, partout, dans la ville, les hommes vieillissaient aussi comme nous.

Nos amis partirent, et je m'en fus, seule, dans ma chambre. Je sentais la nécessité de faire vite, et pourtant, je restais debout devant une armoire ouverte. Combien de gens hésitent ainsi ! Combien s'enfuient affolés !... Sera-ce donc, chez nous, comme en Russie ?

Ma mère entra sans bruit. Elle voulait être avec moi et m'aider.

— J'emporte très peu de linge, très peu... répétais-je, comme pour forcer le Destin à ne pas me tenir éloignée trop longtemps. Je reviendrai demain, peut-être...

Ma mère ne répondit pas. Elle ficela mon paquet.

— Il ne faut pas que la femme de charge soupçonne ton départ avant demain matin.

Elle regarda dans l'antichambre pour s'assurer qu'elle était bien vide ; puis elle ouvrit la porte elle-même et m'accompagna dans le corridor. La maison semblait endormie. Le ciel était noir et la cour sombre comme une citerne.

Appuyée sur mon bras, ma mère avançait en silence. Elle éleva la main. Je sentis que son geste dessinait dans l'ombre la forme de mon visage tel qu'elle le *voyait*, plus beau, plus tendre que mon visage réel.

— Prends garde à toi!

Je descendais l'escalier rapidement. Elle, en haut, penchée sur la rampe, comme pour m'accompagner de son amour, encore un peu :

« Bonne nuit », me dit-elle doucement, dans la nuit horrible...

Je traversai la cour obscure en trébuchant et je frappai à la fenêtre du concierge pour me faire ouvrir. L'homme me considéra d'un air singulier, dans la lumière de sa lampe.

— Il y a une rude fusillade dehors, fit-il. Vous feriez mieux de rester à la maison.

La clé tourna dans la serrure. La porte se referma derrière moi, prudemment. Un frisson inconnu me parcourut tout entière. Je ne pouvais plus revenir sur mes pas; j'étais seule, hors de mon foyer, sous la pluie. On entendait des mugissements lointains et des sirènes d'automobiles. Les gouttières fendues déversaient des flots de pluie. La rue était déserte... Soudain, sur le trottoir opposé, des pas! Quelqu'un, sorti de la maison d'en face, attendait... Cette ombre surgit de l'enfoncement de la porte et me barra la route. Nous nous regardâmes fixement :

— C'est toi!

C'était mon frère Béla. Il m'attendait pour m'accompagner.

Sur les boulevards, brûlaient quelques rares

lumières. Autour des lampadaires brisés, des fragments de verre craquaient sous nos talons. Dans les flaques d'eau, il y avait des douilles de cartouches. Sur la chaussée, des autos sifflaient. Un groupe d'hommes passa, dressant un drapeau rouge. Hérissée de baïonnettes, une auto-camion emportait des marins. L'un d'eux nous mit en joue. Sa forme émergea un instant de la nuit dans la clarté des lampes, et je vis sa face bestiale de Judas se plisser bizarrement. Il ne tira pas. Il ne fit que ricaner. Disparu, j'entendis encore sa voix qui criait des mots russes...

A bas les bourgeois!

Le cri moscovite montait librement dans la ville magyare. Des femmes craintives traversaient la rue, en face de nous. L'air était plein de fuites éperdues et de mouvements sauvages.

Je sonnai à une porte et mon frère Béla me quitta. On fut longtemps avant de m'ouvrir. Une femme vint, traînant les pieds, méfiante :

— Où allez-vous?

Je murmurai des choses vagues et lui glissai de l'argent dans la main. Là aussi, la cour était noire. Je sonnai à la porte d'un appartement... Dedans, une lumière amie rayonnait sur une table servie. Calme de ce petit foyer, après la rue mouillée, hurlante! Michel de Zsigmondy et sa femme me reçurent. M'attendaient-ils? Je n'en sais rien, mais il leur semblait tout naturel que je fusse là.

— Quelle heure?

— Onze heures passées.

Quelqu'un frappa. Nous nous regardâmes. Un jeune homme brun entra.

— C'est le comte François Hunyady, dit Zsigmondy, rassuré.

Il évita de me présenter et ne prononça pas mon nom.

— Personne ne sait ce qui arrive, dit le nouveau venu. Les communistes promettent à la populace qu'elle aura le droit de piller.

Je pensai à ma mère qui pensait à moi... et, derrière elle, se levaient des figures plus lointaines, plus pâles, mes frères, mes amis. Je tremblai pour tous ceux que j'aimais.

Zsigmondy décrocha le récepteur du téléphone. La Centrale répondit : « Nous ne donnons de communications que pour des conversations officielles. » Puis elle cessa de répondre. Elle était déjà aux mains des communistes.

La pluie cessa. Les rues s'animèrent et la clameur du sang vil excité remonta des profondeurs :

Vive la dictature des prolétaires!

On transporta les enfants de Zsigmondy dans une pièce voisine et l'on me prépara un lit dans leur petite chambre blanche.

Au mur, des images bariolées; sur le parquet, des soldats découpés et des chevaux de bois... Aussi vieille que je puisse vivre, jamais je ne me sentirai plus vieille que cette nuit-là, dans cette chambre d'enfants.

22 mars.

La démission de Michel Károlyi.

... Le petit jour me regardait de ses yeux voilés... Leur matin, à eux! La rue était morte. Elle cuvait, à l'aube, ses orgies nocturnes. Une heure avait passé ainsi, quand un pas retentit dehors, dans le silence. Un petit bossu, véritable monstre humain, arrivait en se dandinant, du côté des boulevards. Il portait un seau à la main, et sur son bras, un paquet de papiers. De temps en temps, il s'arrêtait, barbouillait vite un coin de muraille et lorsqu'il repartait, il laissait derrière lui, à chaque halte, de grandes affiches rouges.

Vive la dictature du prolétariat!

Je me détournai de la fenêtre. Sur la table se trouvait le journal du matin... A la première page, la proclamation de Károlyi :

« Au peuple de Hongrie!

« Le gouvernement a démissionné. Ceux qui, jusqu'à présent, ont gouverné par la volonté du peuple et avec l'appui du prolétariat hongrois, ont compris que la force des choses commandait une nouvelle orientation. *On ne peut assurer l'ordre et la sécurité que si le prolétariat prend le pouvoir en main.* A la menaçante anarchie de la production, s'ajoute la gravité de notre situation politique intérieure. La conférence de Paris a secrè-

tement décidé d'occuper militairement *presque tout le territoire* de la Hongrie. La Mission de l'Entente a déclaré *qu'elle considérerait désormais la « ligne de démarcation » comme une frontière politique*. Le but évident de cette occupation étendue est de faire *du sol hongrois une base stratégique contre l'armée des Soviets russes combattant à la frontière roumaine*. Les territoires qui nous sont volés constitueraient *la solde des troupes roumaines et tchèques, que l'on destine à combattre l'armée russe des Soviets*. Moi, en ma qualité de président de la République du peuple magyar, et devant cette décision de la conférence de Paris, *je m'adresse au prolétariat du monde entier, pour obtenir aide et justice. Je donne ma démission, et je remets le pouvoir au prolétariat des peuples de Hongrie.*

« Michel KAROLYI. »

... Le masque est jeté. Derrière Károlyi s'avance ce qu'il appelle « le prolétariat des peuples de Hongrie ». Ils sont tous là, dans la liste du Conseil du gouvernement révolutionnaire. Comme sous Károlyi, un bouffon chrétien, Alexandre Garbai, est mis en avant, pour abuser la foule... Les autres sont des étrangers.

Commissaire du peuple aux Affaires étrangères : Béla Kun (Kohn) avec son suppléant Agoston (Augenstein). Commissaire à la guerre : Joseph Pogány (Schwarz) et ses suppléants Béla Szántó (Schreiber) et Tiburce Szamuely (Samuel). Commissaire à l'intérieur : Eugène Landler et son suppléant Béla Vágo (Weiss). Commissaire à l'Instruction publique : Sigismond Kunfi (Kunstätter)

et son suppléant Georges Lukács (Löwinger), etc...

Tous les commissaires du peuple sont Juifs. Seuls, quelques suppléants sont Magyars. Juifs, les commissaires qui tiennent la capitale, la garde civique, la police.

Qui pourrait lire cette liste sans rester pensif?

Le gouvernement révolutionnaire annonce ensuite qu'il organise les Conseils de soldats et de paysans. Il va commencer la série de ses grandes œuvres : socialisation des grands domaines, des banques, des mines, des industries, des transports, réforme agraire, non par le partage des terres, mais par la création d'associations productrices socialisées. Il condamnera à mort les bandits contre-révolutionnaires aussi bien que les pillards. Il organise une puissante armée de prolétaires. Il proclame une entière communauté idéale et spirituelle avec la République russe des Soviets et propose au prolétariat de Russie une alliance militaire. Il envoie ses félicitations fraternelles aux partis ouvriers d'Angleterre, de France, d'Italie, d'Amérique, les engageant tous à ne pas supporter un instant la campagne de brigandage de leurs gouvernements capitalistes contre la République hongroise des Soviets. Il propose une alliance armée aux ouvriers et aux paysans de la Bohême, de la Roumanie, de la Serbie et de la Croatie. Il engage les ouvriers de l'Autriche allemande et de l'Allemagne à faire alliance avec Moscou.

Premier décret du gouvernement révolutionnaire :

« Etat de siège. Quiconque s'opposera aux ordres de la République des Soviets ou provoquera des

révoltes contre la République des Soviets sera *puni de mort*. Un tribunal révolutionnaire jugera les coupables. »

L'après-midi, des nouvelles arrivent, détails authentiques sur la démission de Károlyi.

Hier soir, avant le conseil des ministres, Károlyi eut une longue entrevue secrète avec Sigismond Kunfi, qui se rendit ensuite, directement, à la prison centrale. Au nom du parti social-démocrate, il s'entendit, dans la prison même, avec Béla Kun et les autres communistes, et l'accord fut résumé par écrit. Pendant ce temps, dans la salle du conseil de l'ancien Parlement, Pogány-Schwarz proclama la dictature des prolétaires en Hongrie par le moyen de Conseils de soldats. Déjà, il avait livré les casernes, les dépôts d'armes et les munitions aux communistes qui s'emparèrent rapidement des postes et télégraphes. Kunfi, le journaliste Oscar Gellert, Paul Kéri — l'homme de confiance et conseiller de Károlyi — apportèrent la nouvelle aux ministres. Ils firent appeler Károlyi qui était au Conseil, et ils lui déclarèrent que le peuple en révolution, criant : « Vive Béla Kun ! » emplissait les rues de la capitale, que les ouvriers armés et les soldats exigeaient en hurlant la proclamation de la dictature du prolétariat!... Or, dans la ville, tout était calme et personne ne soupçonnait rien de l'affaire. Károlyi prit peur. Sur les instances de Kéri et de Kunfi, il déclara qu'il se retirait et Kéri-Krammer rédigea l'acte de démission. Károlyi, avec le cynisme d'un criminel, signa cet acte. Le joueur continuait la partie sans même regarder la carte qu'il jetait. Kéri saisit cette carte. Courant à l'Hô-

tel de Ville, il lut triomphalement l'acte de démission dans la séance de nuit du « conseil des ouvriers ». Alors, le conseil décida que la Hongrie serait une république soviétique. Sigismond Kunfi présenta un autre papier à Michel Károlyi : c'était l'ordre donné au procureur général de remettre en liberté Béla Kun et ses compagnons. Peu après, en automobile. Kunfi alla chercher Béla Kun, Vágo, Szamuely et les autres. Devenus les maîtres tout-puissants de la Hongrie, ils quittèrent la prison pour s'emparer de la ville endormie.

Pendant ce temps, Michel Károlyi et sa femme étaient avec l'ancien président du Conseil, M. Berinkey, dans une chambre du Palais de la Présidence. La ville, parmi les ténèbres, commençait à s'agiter. Károlyi, tremblant sous la couverture qui l'enveloppait, s'informa de ce qui se passait au dehors. Apprenant que sa proclamation avait été lue dans le Soviet des ouvriers, il demanda en bâillant :

— Quelle proclamation ?

— Mais... votre démission!...

— Impossible ! Je ne me rappelle même pas les termes exacts de ce document, tellement on m'a pressé de le signer. Il faut en empêcher la publication.

Un conseiller ministériel répondit qu'il était trop tard.

— Les journaux sont en train de l'imprimer. Demain, il paraîtra.

Károlyi bégaya qu'il ne voulait pas retirer sa démission à Vienne, par téléphone, et partout le télégraphe répandait la nouvelle.

Ce n'est pas une fable ! Ce n'est pas un récit

imaginé en guise d'épouvantail. La nuit du 21 mars 1919, Michel Károlyi, l'homme à la poitrine creuse, au crâne étroit de déséquilibré, se tenait dans l'ancienne chambre d'Etienne Tisza. Les peintres satiriques et les psychiatres pourraient composer trois images de cet homme : d'abord, la première, confuse et sombre, dessinée par les agents des puissances victorieuses avec lesquelles Károlyi s'entendit en 1914, à Paris, et trois ans plus tard, en Suisse. La seconde image plus précise : Károlyi demande un armistice inutile au général français Franchet d'Esperey à Belgrade, puis il ouvre les frontières. La troisième est l'homme qui, dans la nuit d'hier, dormant à moitié, signe sa démission et libère Béla Kun, permettant ainsi au communisme de submerger ce qui reste de la Hongrie.

...Ce matin, quelqu'un les vit, lui et sa femme, sur le Corso du Danube. Károlyi avait à sa boutonnière un gros œillet rouge, et M^{me} Károlyi portait un collet rouge et un chapeau rouge en forme de bonnet phrygien. Ils étaient de bonne humeur. Ils riaient. *Je me réjouis tellement*, disait M^{me} de Károlyi à une amie. *Jamais la Hongrie n'a été heureuse comme à présent.* A la Présidence, dans son discours d'adieu, Károlyi parla de même : *Si quelques existences sont détruites, quelques fortunes ruinées, quelques personnes traitées injustement, pour la formation du nouvel ordre des choses, il faudra supporter cela dans l'intérêt du pays. Versons de l'huile sur les roues du nouveau gouvernement pour qu'il réussisse, c'est l'intérêt de la race magyare.*

Ainsi parlaient, leur besogne terminée, en se promenant sur le quai, ces deux êtres parés de la pro-

vocante fleur rouge, du chapeau rouge — couleur de bourreau.

Je sentis un désir désespéré d'action. Il faut agir, même si l'on doit en mourir ! Il faut ranimer les forces paralysées par un mauvais charme, rompre l'enchantement honteux. Je secouais la tête, dans ma colère. Demain !... Je retournerai demain à la maison... Et la fatigue ferma mes yeux.

*
* *

Les Soviets russes acceptent l'alliance offensive et défensive proposée par Béla Kun. La police recherche Cécile de Tormay qui redoute de compromettre ses amis. Après avoir fait à sa mère les adieux les plus émouvants, elle accepte de suivre son amie, M^{me} de Kállay, dans une campagne lointaine, à Berczel. Et elles partent le 24 mars. Voici un épisode du voyage :

Le violoneux de « l'Internationale ».

La Gare de l'Est était une vision de cauchemar. Murs salis, couverts d'obscènes griffonnages, sciure de bois répandue sur la boue des salles non balayées, mitrailleuses dressées sur une couche d'immondices, papiers déchirés, ordures écrasées au milieu des trottoirs. Dans l'atmosphère empestée, l'impatience, l'écrasement de la foule grossière.

Pendant que Michel Zsigmondy prenait un billet pour moi, j'observais les gens. Beaucoup baissaient les yeux, — c'étaient les fuyards — on entendait d'affreux blasphèmes. Une espèce de matelot, près de la sortie, examinait les bagages, et sans cesse

fourrait des choses dans sa poche. Je vis de loin Elisabeth de Kállay et elle me vit aussi, mais nous ne nous saluâmes pas. Ma sœur Marie était près de moi et ne me parlait que du regard. Le secrétaire de l'Alliance, Charles Kiss, me rejoignit :

— *L'excursion* sera brève, me dit-il. Je vous enverrai des nouvelles.

Dans le kiosque à journaux, il n'y avait que des feuilles communistes.

Parmi la bousculade de la salle d'attente, je serai ma sœur contre moi.

— Adieu, Zsigmondy!

Et je tendis la main à Charles Kiss.

J'étais sur le quai. Il me fallut marcher beaucoup pour trouver une place dans le coin d'un compartiment. Le départ du train fut retardé. Des formes remuèrent dans le couloir. Un gros homme ouvrit la portière et regarda à l'intérieur comme s'il cherchait quelqu'un. Involontairement, je baisai la tête. Tout à coup, une colonne bougea devant la portière; une autre suivit de près, et passa; un magasin parut et resta derrière nous. Les roues heurtèrent les aiguillages. Soudain, il fit plus clair dans le compartiment. Nous étions arrivés sur la voie libre, le train avançait, et je laissais derrière moi la ville avec ses commissaires du peuple, sa police, ses maisons d'arrêt, ses cachots... J'étais libre!

Je le sentis, le temps d'un éclair, puis tout se brouilla dans ma cervelle. Une bonne fatigue m'envahit. Les fils télégraphiques montaient. Un poteau suivit qui ramena à lui les fils. Alors seulement, je regardai mes voisins. Toutes les places

étaient occupées. Il y avait un officier dont on avait arraché les galons ; la trace des trois étoiles disparues était visible sur son col. Sa casquette grise de cavalier était décorée d'une fleur rouge... Bientôt, Budapest s'évanouit. L'officier ôta sa casquette et jeta la fleur rouge par la portière. Une vieille dame, le considérant avec terreur, s'éloigna de lui. Le mari de cette dame portait ostensiblement, à sa boutonnière, l'insigne communiste, l'« Homme rouge ». Tous deux semblaient très effrayés. En face, un monsieur bien vêtu se recroquevillait, enfonçant le nez dans une brochure déployée devant son visage en guise de paravent. Je lus : « Bibliothèque ouvrière. » Sur la couverture, était dessiné un livre posé sur la tranche, et des feuillets de ce livre sortait une figure d'ouvrier ébouriffé élevant une lanterne dans sa main : symbole de la lumière tirée du livre. Je distinguai le titre : *Principes du communisme*, par Frédéric Engel, traduit par Ernest Garami.

Il lit cela maintenant ! Je m'en irritai. Pourquoi ne l'a-t-il pas lu plus tôt, ce livre ? Pourquoi ne l'ont-ils pas lu, tous ces gens qui souffrent et tremblent ? Pourquoi n'ont-ils pas tremblé, auparavant ? Car tout ce qui existe existait déjà parmi nous, dans des milliers de volumes, dans la volonté de certains hommes. Longtemps, ces brochures avaient été roses à l'extérieur, parce qu'elles n'osaient être rouges.

On vend l'esclave une fois et pour toujours. Le prolétaire se vend chaque jour et à chaque heure. L'esclave se délivre lui-même s'il supprime l'esclavage, le prolétaire se délivre s'il supprime la pro-

priété, et cela ne peut arriver que par le moyen de la révolution.

Mais la révolution, c'est la fin de la famille, de la religion, de la patrie?... Je regardai le lecteur inconnu. Pourquoi n'a-t-il rien pressenti de ce qui arrive? Depuis des dizaines d'années, qu'a-t-il fait, en Hongrie, pour prévenir la catastrophe? Qui donc est allé au peuple, pour l'éclairer? Quelle bibliothèque populaire a proclamé fortement, tenacement, la pensée du Christ, l'importance de la patrie et de la famille, les véritables conditions de la vie humaine? Les autres travaillaient; ils précisaient leurs buts; ils préparaient, par tous leurs actes, par toutes leurs paroles, par tous leurs écrits, l'avènement de leur règne. Le peuple magyar est resté de longues années oisif, désorienté, sans direction, et maintenant, il s'affole, parce que la terre s'écroule sous lui...

Mon compagnon de voyage continuait de lire la petite brochure et la feuilletait fébrilement. A ce moment, un homme s'arrêta devant la porte du couloir. Il tenait un violon dans sa main brune, très sale, et sa noire chevelure de Juif, toute frisée, était haute sur son front. Il avait le sang aux yeux. Une de ses narines manquait, comme si une bête lui avait rongé la face. Ce terrible visage d'avarié sourit, et poussant le violon sous son menton bleu, l'homme fit sautiller l'archet, sur un rythme lent. Son buste s'inclinait d'une manière répulsive, suivant la mesure de la musique, et chacun de ses mouvements épandait autour de lui une lourde fétidité. L'homme et le chant confondus paraissaient une seule chose parmi les fracas de ferraille du train.

L'Internationale grinça.

— Je la jouerais encore une fois, si quelqu'un désirait l'apprendre ! dit le violoneux quand il eut fini le couplet.

Et il promenait sur nous un regard rusé et menaçant. Personne ne répondit. Seul, le monsieur à l'insigne rouge bondit de sa place, épouvanté, et il jeta vivement un billet de vingt couronnes que la sale main noire tendue reçut avec empressement...

Déjà, le son grinçait dans le compartiment voisin, déjà, le Juif tzigane enseignait aux gens la nouvelle mélodie. Puis cette musique sifflante, encore perceptible, s'éloigna. Le violoneux de *l'Internationale* portait son hymne jusqu'à l'extrémité du train, parmi les voyageurs dégoûtés et silencieux :

« Si quelqu'un désirait l'apprendre!.. »

Aszod!... Le train s'arrêta. J'avais entendu dire qu'Aszod était, après Budapest, la ville la plus révolutionnaire. Au-dessus de la maison de correction, un drapeau rouge flottait et un autre sur la gare. Devant l'un des wagons, des gens se groupaient et d'autres, retardataires, accouraient vite et ôtaient leur chapeau. Un gros petit homme au type sémitique descendit d'un compartiment réservé. Naguère, il était peut-être employé de banque; maintenant, on l'appelait « camarade commissaire », et une délégation s'inclinait devant lui. D'autres individus se mêlèrent au groupe. Quelqu'un dit que c'étaient des agitateurs venus de Pest avec des soldats armés. Terreur et propagande : les deux moyens de gouvernement des communistes.

Le violoneux les rejoignit. Lui aussi, c'était un agitateur...

Je traversai la gare sans être remarquée par ces gens en fête. Trop occupés d'eux-mêmes, ils ne s'inquiétaient pas des voyageurs. Loin sur une voie, un méchant petit train d'intérêt local fumait. M^{me} de Kallay et ses filles se dirigèrent de ce côté. Je les suivis. Nous nous assîmes alors dans le même compartiment; nous échangeâmes quelques mots, et plus s'éloignait derrière nous Aszod, la ville rouge, plus fort était en moi le sentiment de la liberté. Elisabeth de Kallay me dit à l'oreille qu'elle cachait sur elle son diadème. Sa fille Lenke portait un grand vieux revolver sous son manteau. Nous nous regardâmes et ne pûmes nous retenir de rire. Nos voisins, eux aussi, semblaient cacher quelques secrets. Beaucoup étaient gros, inexplicablement, et mal à l'aise à leur place. Chacun sauvait quelque chose, car maintenant, chacun ne possédait que ce qui pouvait tenir sous ses habits.

Un air vif et pur pénétrait par les fenêtres. Des terres humides, des prairies profondes et molles, des arbres bourgeonnants, de blanches maisons, des routes, des charrettes, des paysans qui cheminent... Là, tout continue de vivre... La silhouette de Nograd vint à nous sous le ciel du soir. Des bois rougeâtres et chauves, de blancs villages le long de la Galga.

Derrière la gare, une voiture nous attendait. Le cocher nous salua avec un respect qui me surprit... J'en avais déjà perdu l'habitude. Sur la route, des charrettes aux essieux grinçants. Les vieux paysans se découvraient devant nous. Ils ne savaient pas

encore, ceux-là, qu'il faut haïr des gens inoffensifs, Quelque part, sur la colline. tintait une cloche.

Le reflet du feu éclairait le vestibule d'une maison. Une femme se tenait dans cette lueur. Lente et lasse, elle fit le signe de la croix. Elle ne comprenait pas encore, cette femme, que le nouveau pouvoir a déclaré la guerre à Dieu.

La route tourna dans la montagne. Sous des roues, de fins cailloux jaillissaient. Parmi les arbres, une grande porte s'ouvrit; une lumière subite se répandit dans l'ombre. Le château des Kallay dressait ses tours sur un sommet.

Ensuite, nous nous assîmes dans une chambre chaude. Le jardin entourait la maison; la nuit entourait le jardin; et le monde était loin, bien loin, là-bas...

Berczel, 27 mars.

Derrière le mur de cristal.

Bien des jours ont passé, mais cependant je me rappelle encore le matin où je me réveillai ici pour la première fois. Le rêve flottait sur un silence pur, infini, sans rivage, sans écueils... Et soudain, une voix tomba, comme tomberait une fleur, dans les ondes élargies du silence.

Devant la fenêtre grillée, sur une branche, un oiseau. Au lieu de l'enfer humain, au lieu des rues étroites, des murailles sombres, — une branche et un oiseau! Mes yeux s'emplissaient de larmes.

Village tranquille.... On voit le clocher sur le coteau, et le toit de bardeaux de l'église. Plus bas,

de petites maisons, de petites cours. Le soir, les gens s'endorment de bonne heure. Il est rare qu'une fenêtre reste éclairée. Les clarines des bêtes résonnent, un chien aboie quelque part, et l'horreur ne se plisse pas comme un voleur dans la nuit, et le souci ne s'assied pas au seuil de l'aube, avec un visage effrayant.

Aujourd'hui à la figure d'Hier, et Demain n'est pas différent. Parfois, il me semble qu'en moi le conscient s'est évanoui, exténué. Entre le monde et moi, un mur de cristal s'élève. On dirait que le village est au-delà du mur, comme s'il n'y avait de ce côté-ci que le château, le parc seigneurial et les routes étroites, où personne ne marche, où, paisible, le passé rôde. Des bancs sont là pour le loisir et non pour la fatigue, des fleurs sont là pour la seule beauté; de sombres violettes sont là pour s'épanouir et mourir.

Dans le soleil frais, paraît et disparaît un chapeau de dentelle. La veuve de Benjamin de Kállay passe sous ma fenêtre. Son mari fut le meilleur ministre des Finances au temps de François-Joseph, gouverneur de Bosnie-Herzégovine, savant et historien. La vieille dame, reine sans couronne dans sa petite province méridionale, brillait autrefois aux fêtes du Bourg de Vienne, comme l'une des plus belles femmes de la cour. Maintenant, elle confère avec son intendant, à propos des semailles du printemps, dont peut-être les moissons mûres ne lui appartiendront pas. Et possédera-t-elle encore la maison et le jardin? Incertitude!... Elle s'inquiète pour sa fille et aussi pour son fils. Elisabeth de Kállay fut la seule dame hongroise parmi les dames de cour

de la reine Zita. Les communistes la voient d'un mauvais œil. Frédéric de Kállay était l'aide de camp de l'archiduc Joseph; il l'a suivi quand le prince a quitté Budapest. Depuis, aucune nouvelle.

28 mars.

Les doubles portes blanches du grand salon s'ouvrent en silence. Dans la salle à manger, le poêle de faïence verte est allumé et, sur l'abat-jour pourpre de la lampe, pèse l'ombre du plafond. Le coffre de parade d'Emerich Thökölly s'allonge entre les fenêtres. Au mur, des plats persans, de vieilles assiettes de Chine. Le valet est très digne dans son habit noir, avec son plastron blanc qui reluit et ses gants blancs. De nombreux boutons argentés brillent sur la veste du petit domestique.

Je pense à notre maison. Le village donne encore, en abondance, les biens que la ville ne dispense plus depuis longtemps. Je me rappelle le dernier hiver, les boutiques fermées, les repas réduits... Ah! si je pouvais rendre toutes ces douceurs à quelqu'un que je sais!... Et tout à coup, je retrouve cette sensation d'un mur de verre entre le monde réel et moi.

M^{me} de Kállay, en robe de soie blanche, est assise à la place d'honneur. Elle renverse un peu la tête en arrière. Son profil affiné est surmonté d'une masse de cheveux blancs qui découvrent son front. Le menton plein s'enfonce dans la dentelle. Je ne sais pourquoi, ce visage me fait penser à certains portraits de Louis XV, roi de France. Elle fait un

signe, puis se lève. Sa démarche est lente et majestueuse.

Devant elle, les deux battants de la porte se rouvrent et nous la suivons.

Dehors, — au delà du mur de cristal — on tambourine dans les rues du village. Quelques lambeaux de phrases parviennent jusqu'à nous, par-dessus la terrasse.

« Le gouvernement révolutionnaire... des tribunaux révolutionnaires sont érigés... Chacun est composé d'un président et de deux juges... le commissaire d'accusation... peine de mort... Exécution immédiate... »

Dans ma pensée, j'entends trois mots qui me hantent : « Lénine est ici. »

Au delà du mur de cristal, le tambour résonne.

« Les propagateurs de fausses nouvelles... tribunal révolutionnaire... peine de mort... Abolition des rangs et des titres... il n'y a plus de noblesse dans la République hongroise des Soviets... »

Le valet apporte un plateau d'argent.

— Madame la comtesse désire-t-elle prendre le café au salon?

Il me semble que je regarde, à travers un voile, le grand salon où se continue, fantomatiquement, la vie d'autrefois. Est-ce une image ou une réalité? La dame toute blanche, sa tête neigeuse rejetée en arrière, parmi les dentelles, contre le dossier du fauteuil; plus loin, ses deux filles : l'une qui se penche sur une broderie avec de jolis mouvements, l'autre dont la main pâle tourne les feuillets d'un livre. Devant la fenêtre, le piano muet contient toutes les harmonies et toutes les disso-

nances. La lumière tremble sur le grand lustre de Venise, sur les fleurs cristallines qui ont éclairé, jadis, Marie-Thérèse. Entre deux pastels anciens, — deux portraits d'enfants —, une pendule Empire dorée, fait son tic tac, imitant le petit bruit des épis froissés. Et lentement, de ces épis, les instants se détachent à petits grains et tombent, et c'est la vie qui s'égrène, seconde par seconde, irrévocablement.

Images immobiles... Rien encore n'a changé. Cependant, au loin, un courant fangeux s'étend. Il vient de la ville rouge; il inonde les champs, touche les hameaux et clapote contre les chaumières. Il approche, et le vent qui l'annonce chasse des spectres qui se glissent jusqu'ici et qui regardent par nos fenêtres.

Ailleurs, les faux se lèvent déjà contre les châteaux. Les propriétaires dépouillés s'expatrient ou se réfugient dans les « Associations productives » de la dictature. Ils seront, sur leurs propres domaines, les intendants de Béla Kun. Le Destin est en marche... Mais ici, dans le grand salon, le rythme de la vie ne change pas. On attend, bravement, l'inéluctable, sans renier le passé pour obtenir du Destin une grâce ou une trêve.

29 mars.

La propagande communiste au village.

Des communistes sont venus d'Aszod au village et le mur de cristal s'est fêlé tout à coup.

Les agitateurs ont porté une table dans la cour de la mairie. Ils sont montés dessus et ils ont

péroré. Lorsque nous interrogeâmes le cocher sur ce discours, l'homme baissa les yeux, comme s'il avait eu honte de raconter ce qu'il avait entendu.

— Ils seront encore ici demain.

Le soir, on frappa doucement à ma fenêtre. Elisabeth de Kállay, vêtue de sa fourrure de campagne, était debout dans le crépuscule... Oui, sortons. L'ombre du soir m'opprime entre les murs. De l'air frais, sinon j'étouffe.

D'invisibles gelées descendaient avec le vent sur la vallée de la Galga. Nous revînmes au château par la cour des communs. L'étable projetait une lueur de lampe. Au seuil, une petite fille blonde et rougeaude était assise. A l'intérieur, près de la vache, une femme se tenait accroupie et l'on entendait le giclement égal du lait dans la seille.

Les hommes parlaient des agitateurs d'Aszod.

— Laissez-les aboyer, lança tranquillement un paysan, nous observerons d'abord ce qu'ils veulent là-haut, à Budapest.

Je ne vis pas son visage dans l'obscurité, et tout à coup, il me parut que ce n'était pas un homme quelconque qui était là, debout, mais le Paysan magyar lui-même. Circonspect et méfiant, il ne parle guère et, actuellement, ne travaille pas beaucoup. Penché sur le soc de la charrue, il observe gravement et se demande à qui donc appartiendra la terre.

— Michel Károlyi nous l'a promise. Il est vrai qu'il ne l'a pas donnée, et celle qu'il a prise sur ses biens pour la distribuer, on dit qu'elle appartenait à un autre.

— Les communistes promettent encore davantage, dit Elisabeth de Kállay, avec l'admirable ton prudent que ces temps nous ont enseigné.

— Ils disent aux gens des villes que tout leur appartient, répondit le métayer. A nous, ils apprennent que la terre aussi est à tout le monde.

— Certes, grogna le cocher, ce n'est pas facile à comprendre, cette nouvelle loi.

— C'est pourquoi, d'abord, nous avons écouté les communistes, dit le métayer, nous avons voulu savoir ce qu'on fera de la terre. Mais après...

Il se tut quelques instants, comme s'il interrogeait quelque chose dans l'ombre. Parlerait-il ou ne parlerait-il pas? Le cocher reprit la conversation.

— Lorsqu'ils commencèrent à parler de cette nouvelle loi, qu'il n'y a plus de religion, cela ne me fit pas plaisir.

— Et cela non plus, dit alors le métayer, que ceux qui auront vécu ensemble, sauf votre respect, en concubinage pendant quelques années, seront déclarés ménage légitime.

Il y eut un silence. Les hommes, comme honteux de nous parler de ces choses, s'adressèrent l'un à l'autre.

— Mais les femmes se sont vraiment fâchées, dit le paysan en riant, lorsqu'ils ont « déclamé » que l'homme marié peut se remarier autant de fois qu'il le veut, car l'ancien mariage ne compte pour rien, si l'on déclare qu'on veut changer de femme.

Et comme si la gravité première se fût dissipée :

— Les communistes sont remontés illico sur leur charrette. Ils ne viendront plus ici pour rien au monde.

Dans l'étable, la femme avait fini de traire. Elle était debout près de la porte avec sa petite fille. Soudain, elle dit d'une voix sombre :

— Ils ont raconté aussi qu'ils changeraient les églises en cinémas, et puis qu'il n'y a plus de bâtards ni d'héritage, que l'État s'occupera des enfants.

A ces derniers mots, la petite fille s'accrocha, en pleurnichant, aux jupons de sa mère.

— Maman chérie, di-elle, effrayée, n'est-ce pas que la vilaine bête ne m'emportera pas¹.

Le cocher se mit à rire. La femme secoua la tête.

— Elle t'emportera si tu es méchante.

La petite fille poussa des cris, la femme la prit dans ses bras, et avec ce seul petit geste affectueux, renversa toutes les théories de communisme.

Ensuite, elle partit étreignant sa fille en larmes, comme confondue avec elle. Je les suivis du regard. Derrière elles, la nuit montait, marée douce et sombre qui submergea le village endormi. Les toits des chaumières émergeaient seuls sous le ciel étoilé...

Et Lénine est pourtant venu jusqu'ici...

Le village dort, affaibli par les sacrifices sanglants de la guerre. Il n'oppose aucune résistance, mais, dans son rêve même, il se cramponne à la terre. Or, la terre, c'est la patrie, et la patrie, c'est la grande Hongrie.

1. En hongrois, le mot Etat (állam) ressemblant au mot bête (állat), l'enfant confond les deux. (Note des traducteurs.)

Et je sentis mon cœur battre d'amour pour le village. Le village magyar, égoïste comme l'enfant indifférent comme l'arbre, fort comme le temps. Il n'a d'autres vices que l'ivresse sauvage des coteaux, le désir antique d'être fécondé et de féconder l'homme, la femme et la terre. Mais à lui appartiennent les semailles et la moisson.

Au fond de moi, un pressentiment naissait. Seras-tu notre sauveur, éternel village magyar?

2 avril.

La haine des classes emplit les maisons de Budapest de gardes et d'espions. Dans chaque maison, il y a un locataire délégué, espion choisi par le nouveau pouvoir¹. Il guette, tourmente et dénonce. C'est de lui que dépend la distribution des bons de vivres. A tout suspect il peut retirer le pain. C'est à lui qu'il faut demander la permission quand on veut se procurer du bois, du savon, des cordons de souliers, mais il ne donne un bon d'achat qu'aux prolétaires. A Budapest, il y a des semaines sans viande. La province en apporte peu. Les vivres manquent. On publie à grand fracas : « Le bien-être naît de la production sociale. » C'est l'affaire du délégué de la maison que le prolétaire ne remarque pas encore la famine. Il faut restreindre les besoins des travailleurs intellectuels. Il faut enlever aux bourgeois les bons de vivres... Tout aux prolétaires. Personne au monde n'a jamais

1. Un des locataires (syndiqués) élus par les autres est le *représentant* du pouvoir dans la maison. Il est appelé « homme de confiance ». (Note des traducteurs.)

eu de tels privilèges. Ce n'est pas pour l'amour de l'ouvrier qu'on lui assure des privilèges, mais bien par haine de la bourgeoisie magyare et chrétienne. Le plaisir bas de tourmenter, tel est le principe du nouveau gouvernement qui mêle à la vie quelque chose d'étrange et d'inconnu.

Sous le masque de la philanthropie, le pouvoir installe les Juifs de Galicie et le prolétariat des vauriens au milieu de la bourgeoisie détestée. La cuisine est commune. L'habitant bourgeois doit concéder l'usage de son mobilier aux nouveaux arrivants. Pour que le foyer même ne soit plus un foyer, pour qu'il n'y ait plus de repos dans la partie étroite du logement qu'on vous a laissée, le dictateur juif de la capitale ordonne ceci : « Des bains aux enfants du prolétaire ! » Cela sonne humainement, mais, en vérité, cela cache seulement une nouvelle persécution. Une affiche haineuse a paru, annonçant que « les femmes bourgeoises qui quittaient leurs coussins de soie pour entrer dans des bains parfumés » doivent faire place aux chers petits enfants des prolétaires, privés des soins de propreté.

L'ordonnance dit mot à mot :

Nous utilisons les salles de bain, dans les logements privés, toute la journée du samedi de chaque semaine, pour faire baigner gratis, les enfants munis d'un bon d'école ou d'asile. Les propriétaires de salles de bain doivent fournir gratuitement le combustible, l'éclairage, les essuie-mains et le savon.

Signé : MAURICE PREUSZ.

Mais aujourd'hui, cette classe qu'ils nomment bourgeoise, ne peut acheter ni combustible, ni savon. Leur mot d'ordre étant : « Périssent la bourgeoisie », peut-être se réjouissent-ils d'introduire la vermine et les contagions dans les foyers entretenus proprement. Ils se donnent devant l'étranger les apparences de la philanthropie et procurent un amusement à la populace. Ouvrir les portes fermées, dire des grossièretés, emporter ce qui plaît, voir des gens craintifs, cela signifie aujourd'hui « plaisir gratuit ».

Depuis plusieurs jours, dans les maisons alarmées de Budapest, on se répète en chuchotant une nouvelle terrible : Tiburce Szamuely veut permettre trois heures de pillage libre à la populace...

L'image du foyer hante sans cesse mon esprit, et je vois ma mère assise seule parmi ses vieux meubles. Elle parcourt les chambres et touche les choses qui lui parlent de ma grand'mère et de mon arrière-grand'mère et qui lui racontent, sa propre histoire, sa vie... Elle ne peut écrire, je ne puis écrire. Je voudrais aller près d'elle seulement pour un jour ou pour une heure.

Lorsque j'ai dit cela, Elisabeth de Kállay me regarda :

— Sais-tu combien des nôtres sont dans la prison centrale? Tu veux y arriver, toi aussi?

Et je crus voir le visage de ma mère s'incliner vers moi, et je l'entendis me parler... « Ne sois pas inquiète de moi et ne reviens pas à la maison jusqu'à ce que... »

5 avril.

La révolution au village.

Les hommes du Directoire du village sont venus au château pour faire l'inventaire de tout le mobilier.

Il y avait dans l'air un sentiment de gêne. De petites toux nerveuses raclaient les gosiers. En bas, les chapeaux noirs du dimanche venaient sur la route. M^{me} Benjamin de Kállay parla elle-même aux paysans. Les « mauvais gars » du village étaient les plus braillards. Les autres regardaient par terre et poussaient du coude leur voisin : « Dis donc enfin quelque chose, toi. » Je pensais aux petits paons bleus de Sèvres qui sont là-haut dans le salon, aux plats persans et aux vieux éventails de la vitrine. Comment les inventoriera-t-on, ceux-là?...

« Il est défendu de monter du vin de la cave. L'alcool est interdit. On doit laisser toutes les choses en place, — dit l'un des hommes — parce que maintenant tout appartient à l'Etat. »

Les autres dodelinaient de la tête et regardaient de tous côtés. « Ceux de Gyarmat viendront... » Et pour finir, on ne fit pas d'inventaire.

Les chapeaux neufs du Directoire descendirent à travers les buissons du jardin. Un seulement resta en arrière. L'homme revint furtivement sur ses pas. Un vieil homme, la tête découverte et les yeux tristes :

— Respectable petite dame, murmura-t-il, troublé...

Il demandait un peu de vin.

— *Ils* ne le sauront pas!

Il voudrait porter ce vin à une malade, une jeune femme qui se meurt... Vite il cacha la bouteille sous son manteau.

Le gouvernement des Soviets menace du tribunal révolutionnaire celui qui boit du vin. Cela n'est pas permis même aux malades. Mais des soldats ivres zigzaguent impunément à travers les rues. Les commissaires du peuple boivent du champagne et lancent les bouteilles vides par les fenêtres de leurs trains spéciaux qui filent à grande vitesse. Ils boivent aussi dans la maison des Soviets de Pest, l'ancien hôtel Hungaria, qu'ils ont occupé. Ils ont expulsé tous les habitants en quelques heures et les commissaires du peuple s'y sont installés avec leurs familles et leurs maîtresses.

6 avril.

On a enterré une femme au village. Elle était jeune, presque enfant. Hier elle buvait encore du vin défendu, aujourd'hui, elle n'est plus.

On plaça le cercueil sur la terre de la petite cour paysanne, soigneusement balayée. La mère l'arrangea comme si elle couchait sa fille dans un lit. Tout à coup, elle s'agenouilla sur la terre et caressa les planches, de sa vieille main tremblante. Gémissant longuement, elle criait : « Hélas! hélas! pourquoi me l'as-tu prise? Pourquoi ne suis-je pas morte, à sa place? »

Ainsi les mères parlent à la Mort. Mais que diront-elles aux vivants, lorsqu'on voudra leur enlever leurs enfants?

Les plaintes plus bruyantes, dominèrent tout. Le chantre, psalmodiant en vers, prononça le dernier adieu, sur un rythme très ancien qui se répétait plaintivement. Des trouvères ambulants, des violoneux vagabonds, pleuraient dans ce dernier adieu qui s'adressait à tous les parents de la défunte, en les désignant chacun par son nom.

A chaque appel, l'homme interpellé sanglotait dans l'assemblée, ému par le grand honneur fait à son nom.

Le mari, quand vint son tour, enfouit son visage dans son chapeau et de forts sanglots secouèrent ses épaules.

Les autres commençaient aussi à pleurer, puis s'interrompaient. La vieille mère de la morte ne cessa pas jusqu'à la fin.

Tous ils pleuraient sur eux-mêmes. Seule la morte dans le cercueil, ne s'apitoyait pas sur elle-même. Il y avait un arbre dans la cour. Une longue branche s'inclinait et, au gré du vent qui la secouait, son ombre, dans la lumière voilée du soleil, se dessinait sur les planches du cercueil comme une veine bleuâtre et palpitante. Je remarquai, par le dessin de cette ombre qu'il y avait des bourgeons aux branches, et je m'aperçus que c'était le printemps.

In Paradisum...

Le prêtre bénit le cercueil comme l'enfant au baptême, les époux à la messe nuptiale, avec ces mêmes gestes si beaux, par lesquels on bénit depuis le temps du Christ et en son nom, sur cette terre, la Vie, l'Amour et la Mort.

Cependant, à Budapest, la puissance rouge

ordonne de fermer les églises et en veut faire des cinémas. Elle menace le clergé chrétien de ses potences. Elle persécute les moines enseignants, chasse les religieuses des orphelinats et des hôpitaux. On leur arrache les costumes de leur ordre. On fait de leurs maisons des lieux de réunions communistes ou des lupanars secrets.

Le socialisme théorique a déclaré que la religion est une « affaire privée ». Maintenant que l'on passe de la théorie à la sanguinaire réalité, ce n'est déjà plus une « affaire privée ». On a aboli la propriété particulière et on l'a perdue dans la propriété commune. On a aboli la religion comme propriété particulière et on en a fait une « affaire commune ».

Vingts-six Juifs, commissaires du peuple, règlent aujourd'hui, en Hongrie, les choses publiques, au nom de la dictature des prolétaires. Ils crucifient le Verbe comme ils crucifiaient le Christ il y a deux mille ans, avec la même haine ardente et aveugle. Le peuple au pied de la croix, ignore qui l'on cloue sur le gibet au-dessus de sa tête, avec une haine furieuse, en raillant et en crachant.

Il est plus facile de claquer du fouet sur les bêtes que sur les hommes. Voilà ce que veut le communisme, car celui qui ôte la religion au peuple lui enlève aussi tout ce qui est au delà du lit, de la marmite et de la bouteille; il lui enlève à la fois sa morale, sa philosophie et son esthétique.

Les hommes s'agenouillèrent autour du cercueil, parce que quelqu'un leur avait dit de prier. Ils rentrèrent en eux-mêmes et ils allèrent au delà « de la marmite et de la bouteille », parce qu'on leur

avait parlé d'un Dieu qui est au-dessus de l'humanité.

Puis, le cortège funèbre sortit de la petite cour paysanne. Quatre hommes portaient le cercueil. L'un d'eux était le mari. Il inclinait la tête, par moments, vers les planches rabotées, comme s'il s'appuyait sur l'épaule de sa femme. Les lamentations s'éloignèrent, en montant la colline. En haut, tintait la cloche de bronze, la cloche qui parlait encore à la morte, quand déjà les hommes n'y pensaient plus. Les filles bigarrées de rubans balançaient leurs hanches. Deux paysans marchandaient une vache en fumant leur pipe. Un jeune homme pinçait une joyeuse servante.

Dans la cour si bien balayée de la maison paysanne, un chat blanc tournait et gambadait doucement. Les volailles se cherchaient; le coq piquait le cou des poules, et sa crête tremblait comme une flamme. L'ombre de la branche bourgeonnante se dessinait à terre, sur la longue trace laissée par le cercueil. Tout était comme auparavant. Mais moi, je ne pourrai jamais oublier que, cette année, j'ai vu le premier frisson du printemps, sur un cercueil.

7 avril.

On apprend que Vienne a chassé l'empereur d'Eckartsau, après l'avoir chassé de Schœnbrunn. Une escorte d'officiers anglais l'accompagne avec sa famille à Prangins, où il fixe sa résidence. Ces mêmes montagnes suisses d'où partit autrefois Rodolphe, comte de Habsbourg, tenant dans son

poing fermé tout le destin de sa race et la couronne des Césars, reçoivent, après huit siècles, le Habsbourg fugitif qui ne tient plus dans sa main que le passé!...

Quelques lignes, la presse juive donne quelques lignes seulement à cette nouvelle, à ce roi qui n'a pourtant jamais manqué de bien la payer et qu'elle flattait naguère abondamment. Le vrai Hongrois, quoi qu'il pense, se tait maintenant avec respect devant l'uniforme de l'homme et du souverain.

Charles IV expie par l'exil ses propres fautes, et celles que ses ancêtres ont accumulées pendant quatre cents ans, ses ancêtres dont le cœur n'a jamais été hongrois. La maison régnante avait permis à sa camarilla d'affaiblir systématiquement la Hongrie, et la camarilla n'a jamais compris le peuple de la *puszta*, mais elle a lâché sur lui, pour le surveiller et le contraindre, toutes sortes de tribus, y compris les pères en caftan de Béla Kun et de Szamuely. En travaillant contre nous, ils ont travaillé contre eux-mêmes, ces Habsbourgs qui ne sentaient pas combien notre force était leur force et notre faiblesse leur faiblesse. Toutes les provinces de l'Empire étaient les prolongements d'autres peuples qui les attiraient à eux par-dessus les frontières : les Autrichiens regardaient vers l'Allemagne, les Polonais vers Varsovie, les Tchèques vers le géant russe : les Valaques, vers la nouvelle Roumanie; les Slaves du Sud vers les Serbes; les Italiens vers l'Italie; les sujets israélites vers la puissance mondiale de l'Internationale juive. Les Magyars seuls étaient sans parents.

Nous ne regardions nulle part, nous ! Personne ne nous attirait, du dehors. Cependant, les souverains flattaient les autres peuples et leur donnaient, à tous, biens et trésors.

Ces peuples sont partis avec notre force, nos biens et nos trésors. Le *Divide et impera*, semé pendant quatre siècles, a mûri. Les peuples se sont divisés, et parmi les fragments de l'Empire, la couronne est tombée dans le vide.

8 avril.

Les élections ont eu lieu dans ce qui reste de la Hongrie. Maintenant que le socialisme est au pouvoir, il montre comment il réalise le « suffrage universel à bulletin secret ».

Le matin, de très bonne heure, les gens du village, hommes et femmes, se sont rendus à la mairie. Dans la République des Soviets, les prolétaires seuls ont le droit de suffrage, mais celui qui ne l'exerce pas perd par cela même son bon de vivres ou peut être cité devant le tribunal révolutionnaire. Le clergé ne vote pas. Les avocats ne sont pas « prolétaires ». Les nobles hongrois qui cultivent leur terre ne votent pas. Ni les héros mutilés, ni les officiers invalides ne sont électeurs. Mais tous les Juifs russes, tous les Juifs étrangers votent s'ils sont prolétaires. Et ces gens qui, hier encore, se targuaient d'être des « intellectuels » sont devenus tout à coup « prolétaires » même s'ils sont fils de banquiers...

Au seuil de la mairie, un homme se tient, qui glisse dans la main de l'électeur la liste toute prête des candidats officiels.

Les votants retournent les feuilles dans tous les sens et certains se prennent à jurer.

— Effaçons ça... Ecrivez le nom d'un tel, disent les femmes.

Alors le commissaire au vote s'écrie :

— Que personne ne s'avise d'effacer le nom d'un candidat ou d'en écrire un autre !

— Camarade, demande un journalier, que dois-je faire de cette liste ?

— Mais, camarade, vote avec, répond le commissaire.

Et il lui arrache la liste des mains.

— On s'en fiche, grognent les gens.

Puis ils déposent leurs listes sur la table de vote et, par ce geste, le prolétaire triomphant, très fier de son rôle, a choisi le « Conseil de la commune ». Cela se passa de même dans les villages voisins, et partout, même à Budapest.

Ainsi le socialisme a montré comment il réalise son programme lorsqu'il est au pouvoir. Les hérauts de la liberté absolue de la presse ne tolèrent déjà plus que les journaux officiels. Ceux qui combattaient pour le droit de libre réunion interdisent les attroupements dans les rues. Ceux qui exigeaient la diminution des heures de travail ordonnent le travail forcé. Les ennemis furieux du militarisme hurlent dans des fêtes d'enrôlement : « Entrez tous dans l'armée rouge ! » Les démagogues écumants du « suffrage universel à scrutin secret » dressent la liste des « candidats officiels ».

La race étrangère achève enfin l'édifice qui eut pour porteurs de briques et pour maçons les ouvriers hongrois trompés et égarés. Est-ce que ces ouvriers

soupçonnent pour quel dessein l'on s'est servi de leurs syndicats? Ceux qui sont arrivés au pouvoir par les syndicats se préparent à les détruire.

9 avril.

Le bolchevisme et l'esprit juif.

Le malheur pèse, s'étend, s'installe sur le monde. Dans la nuit du 7 avril, la République des Soviets a été proclamée à Munich. Va-t-elle entraîner la malheureuse Autriche rouge? Alors, le règne du monstre s'étendrait de l'Extrême-Orient aux bords du Rhin.

Une tyrannie bestiale s'établit sur les peuples anémiés par la guerre. Le flot emporte, dans un bouillonnement infini, les cités, les nations, des morceaux de continents. Souterrain, il jaillit par les égouts crevés, envahit les maisons, monte par les escaliers de marbre des banques, déferle dans les colonnes de journaux. A toute place où le sol amolli paraît céder, il écume, et partout c'est le même flot.

Ils ne se ressemblent guère, le Slave mystique et indécis, le Magyar violent mais fidèle à ses traditions, l'Allemand lourd et réfléchi!... Et pourtant, au-dessus d'eux, le bolchevisme se forme, par les mêmes moyens et sur les mêmes signes. Le tempérament national des trois peuples ne se révèle aucunement dans les conceptions terribles qui ont été réalisées, en plein accord, par des hommes pareils en esprit, à Moscou, à Pest, à Munich.

Dès la dissolution de la Russie, Kerensky était là, et vint ensuite Trotzki à l'affût dans l'ombre

de Lénine. Lorsque défaillit la Hongrie exsangue, derrière Karolyi attendaient Kuntfi, Jaszi et Pogány, puis Béla Kun et son état-major. Et quand la Bavière chancelle, le metteur en scène du premier acte de la révolution, Kurt Eisner, est prêt. Au second acte, Marx Levien (Lévy), Juif de Moscou, proclame la dictature des prolétaires à Munich, réédition du bolchevisme russe et hongrois.

Si grandes sont les différences spécifiques entre les trois peuples, que la mystérieuse similitude des événements ne peut tenir à des analogies de race, mais seulement au travail d'une quatrième race vivant chez les autres sans s'y mêler.

Parmi les nations modernes à courte mémoire, le peuple juif est le dernier représentant de l'antique civilisation orientale. Héritier des traditions bibliques, il appelle ardemment l'heure où se réaliseront les grandes calamités prophétisées depuis tant de siècles. Qu'on le méprise et qu'on le redoute, il reste l'éternel étranger. Il vient sans être appelé, et même lorsqu'on le chasse, il demeure. Il se disperse et pourtant il est cohérent. Il se loge dans la chair des nations. Il crée des lois en deçà ou au delà des lois. Il nie l'idée de patrie, mais il a sa patrie qu'il emporte avec lui et qui s'établit avec lui. Il nie le Dieu des autres peuples, et partout il rebâtit le Temple. Il pleure les remparts détruits de Jérusalem et il élève, inaperçu, des remparts nouveaux. Il se plaint d'être isolé, et par des canaux mystérieux, il relie ensemble les parties de la Jérusalem infinie qui couvre tout l'univers. Il a partout des relations et des attaches, ce qui explique comment le capital et la presse concentrés dans ses mains,

peuvent servir les mêmes desseins, dans toutes les contrées du monde, et les intérêts de la race qui sont identiques dans les villages ruthènes et dans la cité de New-York. S'il glorifie quelqu'un, celui-ci est glorifié dans le monde entier; s'il veut ruiner quelqu'un, le travail de destruction s'opère comme si une main unique le dirigeait.

Les ordres viennent de ténèbres mystérieuses. Ce que l'esprit juif raille et détruit chez les autres peuples, il le conserve fanatiquement à l'intérieur du judaïsme. S'il enseigne aux autres la révolte et l'anarchie, lui-même obéit admirablement à des guides invisibles.

Au temps de la révolution turque, un Juif dit fièrement à mon père : « C'est nous qui la faisons, nous, les Jeunes-Turcs, les Juifs! » Lors de la révolution portugaise, j'entendis le marquis de Vasconcellos, ambassadeur du Portugal à Rome, dire : « Les Juifs et les francs-maçons dirigent la révolution de Lisbonne. » Aujourd'hui que la plus vaste partie de l'Europe est livrée à la révolution, ils mènent partout le mouvement, selon un plan unique. Comment réussirent-ils à le dissimuler, ce plan qui embrassait le monde, et qui n'était pas l'œuvre de quelques mois ou de quelques années? Ils plaçaient devant eux des hommes du pays, aveugles, légers, vénaux, pervers ou stupides, qui leur servaient de paravent et ne savaient rien. Et ils agissaient alors en sûreté, eux les organisateurs redoutables, les fils de la race antique qui sait garder un secret.

Et c'est pourquoi aucun d'eux n'a trahi les autres.

Le 15 avril, au lever du jour.

Les sarments ont brûlé dans le poêle. Je les ai observés longtemps. Les voilà écroulés, et cependant il fait froid. Jamais je n'ai senti un pareil froid. Je m'assieds et j'écris. Mais je n'écris pas pour les autres, j'écris pour moi seule, pour alléger mon cœur.

Ce soir, Charles Kiss est arrivé. Il a pu échapper à la police et nous apporter des nouvelles.

Dans tous les coins de la Hongrie, ce qui est magyar est persécuté. Partout, la vie de ceux qui ont osé les combattre est livrée à ces chiens qui flairent le sang.

Je les ai combattus. Ma vie est livrée, ma vie est donnée par eux à un terroriste borgne du nom de Mikulik, surnommé le Cyclope, dont je n'avais jamais entendu parler. On prétend qu'il rançonne à Mátyásföld et qu'il est le dictateur tout-puissant du champ d'aviation. Szamuely a dit de lui : « Il est si cruel que, moi-même, je ne pourrais rien contre lui. » On a chargé ce monstre borgne d'en finir avec moi. Il a dit : « Il faut que je l'écrase... » Et dès maintenant, ma vie dépend de ceci : pourrai-je l'éviter ou le rencontrerai-je ? Un autre me cherche aussi dont j'ignorais le nom. C'est le chef de la section de la police politique nouvellement instituée, un ami de Szamuely. Il s'appelle Otto Corvin, mais son vrai nom est Klein. C'est un petit Juif bossu, autrefois employé de banque. Ils me cherchent... Cette pensée me torture. Une horrible main tâtonne lentement autour de moi et veut me saisir...

Je ne puis plus rester ici. Le pressentiment qui me tourmentait sans cesse s'éclaire depuis que Charles Kiss a parlé. Fidèle ami! Comme il était pâle! Sans me regarder, il parlait tout bas.

Lorsque la voiture de Charles Kiss s'arrêta sous le portique à colonnes, Lenke de Kállay cria de loin :

— Apportez-vous de bonnes nouvelles?

— Attendez que nous soyons seuls.

Et lorsque personne ne pouvait l'entendre, il dit quelle nouvelle il avait apportée.

Je me souviens que je hochai la tête et que je m'étonnai de ce geste.

On a interrogé ma mère. Huit soldats rouges armés entouraient sa maison de Hűvösvölgy. Pendant ce temps, des policiers questionnaient chaque personne séparément dans la maison. Cela dura deux heures... Ils menaçaient, disant qu'il était inutile de nier, qu'on était déjà sur ma trace, qu'on savait où j'étais.

Ma mère montra la petite lettre que j'avais écrite le dernier soir. Elle dit que cette lettre était venue de la Transdanubie. Elle ne savait pas autre chose de moi. En parlant elle paraissait tranquille et regardait ses interrogateurs avec une telle supériorité qu'ils n'osèrent plus l'appeler « camarade ». Ils ôtèrent leurs chapeaux et parlèrent la tête découverte. Après leur départ, ma sœur Maria trouva ma mère dans sa chambre, sur le divan du coin. Elle était assise, toute courbée, et pleurait. Sur la table était l'ordre d'arrestation à mon nom. « Je ne puis le regarder, dit-elle, ôte-le de là, que je ne le voie pas. »

Un sanglot intérieur, sans larmes, souleva ma poitrine. Les autres ne le remarquèrent pas. Je vis sur leur visage qu'ils me trouvaient tout à fait naturelle.

On interrogea aussi mes frères et sœurs Vera, qui a tant travaillé avec moi dans notre association antirévolutionnaire, et Géza aussi. Ils furent cités au bureau de police. On arrêta Charles Kiss. Il comparut devant un monstre juif nommé Juhász, alias Goldstein, chef du groupe des agents de la Sûreté. Les autres valaient celui-là. Partout, saleté, trouble, désordre et seulement des Juifs. « Ils me répugnaient, dit Charles, et, profitant d'un instant de négligence dans la garde, je me suis évadé. » Il rit ensuite, d'un rire clair et sonore, comme un enfant qui plaisante. Moi aussi je ris, mais pourtant le cœur me faisait mal, terriblement. Je pensai : « Si l'on arrêta ma mère à ma place, ou quelqu'un d'autre ? » Tout me parut tourner dans la chambre, et je criai : « Je vais à la maison, je vais me dénoncer. »

Mes amis protestèrent. Ils dirent que mon retour serait une folie, et que personne ne serait tourmenté à cause de moi. « Je vais attirer le malheur sur cette maison aussi... » Je cherchais des paroles pour demander pardon. Pendant ce temps, les autres faisaient des projets pour ma fuite. On affirma que ma famille désirait me voir partir pour l'étranger. « Par Balassagyarmat. » Ce mot frappa mon oreille. Elisabeth de Kállay dit que ce serait bien ainsi. « Aladár Huszár t'aidera certainement à traverser la rivière de l'Ipoly. »

Lenke de Kállay s'avisa qu'il fallait cacher le

but de mon voyage aux domestiques. Je devrai donc partir du côté d'Aszod, comme si j'allais à Pest; de là, je retournerai à Balassagyarmat. Je ressentis un dégoût indicible. La station d'Aszod, le drapeau rouge, le gras commissaire politique, le violoniste et *l'Internationale!*...

J'appuyai un instant mon front au verre de la fenêtre. Il était uni et froid. A défaut d'autre chose, la vitre de la fenêtre peut être aussi bienfaisante au front brûlant qu'une main fraîche.

Je regardai la pendule. Elle était arrêtée. Le soir, j'avais oublié de la remonter. Une voiture roulait dans ce jardin, quelque part du côté du pavillon des hôtes. Elle emportait Charles Kiss vers la gare. Demain, à la même heure, elle m'emportera aussi. Je m'en irai seule. Je n'ai pas accepté de compagnie. Il ne m'est pas permis de partager mon malheur avec les autres.

15-16 avril.

La fuite.

Le dernier jour à Berczel.

Le jeune Georges de Kállay était allé chercher le baron Jeszenszky dont nous attendions un bon conseil. Quand il fut au courant, il y eut dans le regard du baron une compassion bonne, humaine. Il me donna une lettre de recommandation pour l'ex-sous-préfet d'Aszod et prit chez lui mes notes écrites au jour le jour : « Je les cacherai dans le tuyau de la cheminée, dit-il. On n'ira pas les chercher là... »

Au delà du jardin, sur les collines, le train d'Aszod s'en allait comme un petit joujou fumant. Je remarquai alors que ce train avait hanté tout le jour mes pensées. « Maintenant, il est déjà passé. Les policiers ne sont pas encore arrivés. Demain, ils ne me trouveront plus. »

— La voiture devrait être revenue de la station, fit Lenke.

Une auto corna sur la grande route. M^{me} Benjamin de Kállay leva le nez de dessus sa broderie : « J'ai fait un mauvais rêve cette nuit. J'ai rêvé qu'une grande automobile s'était arrêtée devant la maison et que des agents en étaient descendus. » L'automobile avait déjà passé le long du jardin, mais l'amère pensée demeura avec nous. Je n'avais plus qu'une idée : que le temps passât plus vite. Que n'étais-je déjà partie pour ne pas causer de mal à ceux qui furent bons pour moi ! Je balbutiai quelques mots sur ce sujet lorsque je fis mes adieux : « Je vous remercie et je vous prie de me pardonner ! » Henriette Apor me donna ses allumettes. Elle en possédait quelques-unes, — un trésor, car, depuis longtemps, il n'y avait plus d'allumettes à la maison. Elisabeth m'accompagna dans ma chambre. Puis, je restai seule.

Jusque-là, jamais je n'avais su combien l'on est seul au monde, chacun pour soi, seul, absolument seul. Mon âme était pleine de présages funèbres, et je pensais à ceux que j'avais vu mourir. Je commençais à les comprendre merveilleusement, ceux qui doivent tout régler par eux-mêmes avec la mort. C'est en vain qu'on prend leurs mains, qu'on arrange leurs oreillers, qu'on veille avec eux.

Personne ne m'avait pris la main et personne non plus ne veillerait avec moi.

La pluie tomba comme si une pitié invisible eût couvert la fenêtre de pleurs. De petites gouttes bruissaient dans les ténèbres. Il pleuvait aussi, cette nuit de mars où je dus partir, et l'on hurlait dans les rues : « Vive la dictature des prolétaires ! » Encore la pluie, le banissement, l'abandon, et devant moi, un monde obscur et vindicatif. Je fermai les yeux. Si je pouvais échapper à moi-même !

Je dus dormir pendant quelques minutes d'un sommeil agité et fiévreux. Puis, comme si l'on m'eût secouée, je sursautai et je me vêtis avec une hâte folle, à la lueur de la bougie. Dehors, il faisait encore sombre. La porte de ma chambre s'ouvrit lentement. Elisabeth de Kállay était debout sur le seuil, dans la pénombre. Elle venait me dire adieu. Cela me fit plaisir. Ensuite, nous nous prîmes les mains et : « Adieu, que Dieu soit avec toi ! »

Lorsque la grande porte cochère du château s'ouvrit, un froid humide me frappa impitoyablement au visage. J'eus un mouvement de recul. La nuit était devant moi comme un mur noir, humide. Je devais me lancer contre ce mur. Un instant, je sentis encore que quelqu'un me suivait du regard par derrière. Cette impression passa. La porte se referma d'un coup retentissant, et ce fut comme si toutes les portes du monde s'étaient closes sur moi, comme si je restais hors de tout, sans patrie, sans foyer, errante et mendiante.

Je m'enfonçai toujours plus profondément dans le mur nocturne, noir et humide. Je traversai le jardin pour aller à l'écurie. La voiture m'atten-

daît. La boue gicla autour des roues. La pluie me coulait sur les épaules et tout à coup traversa ma robe et mouilla mes genoux. Sur la route trempée, le jour pointait.

De la station de Galgaguta, un petit train glacial m'emporta dans l'aube frissonnante. Je m'endormis peut-être. Je me rappelle la dernière grande secousse. Aszod!... Quel souvenir! Sur le quai, il y avait des saletés dans des flaques d'eau. La paroi d'un wagon portait des lettres écrites avec de l'ordure. « Mort aux bourgeois! » La station était plus sale encore que naguère. Malgré l'heure matinale, des groupes, des députations avec leur drapeau rouge, étaient réunis et attendaient. Des hommes tristes, somnolents. A la sortie, l'un d'eux dit qu'il y aurait une assemblée de recrutement. — Les camarades de Pest viennent prononcer des discours. On a déjà signalé leur train spécial. — Je me hâtai sans raison, follement. Alors, je m'aperçus que quelqu'un m'avait volé les provisions emportées de Berczel. Peu importe! Déjà, mon sac était à la consigne. J'allai du côté de la ville. Sur la maison de correction, le drapeau rouge pendait comme un débris de viande humide. Et combien de drapeaux encore!... Partout de grandes affiches étranges placardées. Les lignes s'y tordaient comme des boyaux entre-mêlés. Lorsque je les regardai mieux, parmi ces boyaux emmêlés, je distinguai des soldats effrayants, des femmes enceintes gigantesques, pareilles à des bestiaux, des têtes de mort, des ouvriers sanglants, nus jusqu'à la ceinture : « Entrez dans l'armée rouge!... » « L'alcool est mort... » « Aux armes, prolétaires! »

Dans ma fatigue, tout me paraissait effrayant. Les arbres tordus et mouillés de la route étaient rangés comme des potences qui attendraient des pendus. La tribune tendue de rouge au centre du Marché, sous ce ciel couleur de plomb, semblait un échafaud. Les maisons regardaient méchamment et grimaçaient. Dans les rues, la boue s'étendait en couches épaisses. Fleuve noir et dégoûtant que seuls les murs des maisons retenaient dans son lit. Qu'une seule maison s'écroulât et la boue se répandrait par la brèche sur le pays tout entier!

Et des hommes vivent ici! Parmi les monstres des affiches, ils traînent leurs pieds embourbés. Ils habitent cette boue noirâtre. Aucune révolte dans la ville et au delà de la ville. Le calme dans l'étouffement. Dans une voiture, un Juif est assis en habit de ville, une casquette de sport sur la tête. Il a fait arrêter le véhicule. Un geste, et deux espèces d'ouvriers ont couru vers lui. Il montre quelque chose dans la direction du marché. Il commande. Les gens écoutent docilement.

Je pensai : « Le bolchevisme est une pourriture organisée... » mais ma pensée s'arrêta. L'homme à la casquette me regardait. Au moment où son regard tomba sur moi, je sentis une sorte de douleur au visage. Il se retourna encore une fois comme s'il me connaissait. Il me semblait aussi que j'avais déjà vu ce visage mou, ces lèvres molles et gonflées, ces grandes oreilles molles. Peut-être ce visage flasque s'était-il incliné devant moi, derrière le grillage d'un guichet de banque de Budapest. Il était si mou, si gras, si sombre, comme pétri avec de la boue... Il disparut enfin. Devant une maison, se

tenait une foule de soldats rouges. Ils avaient sur la tête une casquette plate à ruban rouge. Ils portaient une blouse de forme russe garnie de galons rouges. Aspect inquiétant, étrange. Ce n'étaient plus des soldats hongrois. C'étaient des ennemis, les serviteurs armés d'une puissance étrangère, le spectre atroce de notre armée dissoute. L'armée rouge!... Honvéds¹ hongrois, hussards magyars, c'est pour ça qu'on vous a chassés?...

Ainsi j'ai vu pour la première fois la garde rouge des Soviets.

Les ordonnances et les décrets tapissaient les murs. La porte cochère était ouverte. Dans la vaste cour, des mitrailleuses dressées. Un peu plus loin, une femme, debout sur le trottoir, parlait à quelqu'un à travers une fenêtre ouverte. Parfois, elle jetait en arrière des regards de méfiance. Je l'entendis soupiner. Aujourd'hui on ne doit pas craindre celui qui regarde derrière soi avec défiance et qui soupire. J'accostai cette femme.

— Le sous-préfet Sárkány?

— Voici sa porte.

La femme s'effraya tout à coup et fila. J'ouvris la porte d'une maison basse.

— Non, le sous-préfet n'est pas ici, il est en voyage.

Ce fut comme si le seuil se déroba brusquement sous mes pieds. Que faire? Je demandai qu'on me laissât entrer, je dis que je venais de loin et que j'étais lasse. Prière inutile.

— J'apporte un message, dis-je.

1. Soldats de l'armée de défense nationale.

On me reçut. C'était de grand matin. Je dus attendre longtemps. Enfin, la femme du sous-préfet entra. Pendant qu'elle lisait la lettre du baron Jeszenzky, elle se troublait de plus en plus.

— Alors, c'est donc... pour cela?... Ce matin les rouges ont cherché ici une dame et un monsieur...

Je songeai à Charles Kiss. Etait-il possible qu'on nous eût déjà cherchés tous les deux?

— Vous ne pouvez rester ici, dit M^{me} Sárkány. On surveille la maison. Bokányi viendra aujourd'hui de Pest et parlera sur le marché. Des journalistes l'accompagneront. On les logera ici et ils vous reconnaîtront sans doute.

Elle pâissait toujours davantage.

— Non, vous ne pouvez pas rester ici.

Elle me conseilla de continuer mon voyage et d'aller du côté de Hatvan.

L'instinct vital se révolta en moi, et je fus surprise de m'entendre lui répondre sèchement :

— Autant me précipiter dans la gueule du loup. Pourquoi m'envoyer si près de Pest? C'est dans le train qu'on pourrait me reconnaître le plus aisément.

— Ici, vous n'êtes pas en sûreté, pas même pour une minute.

Une idée me vint subitement : si je pouvais me procurer une voiture, j'irais à Iklad, chez la comtesse Ráday.

M^{me} Sárkány acquiesça de la tête et sortit vite. Combien de temps se passa-t-il, je n'en sais rien. Elle revint pourtant et dit :

— Préparez-vous, vous aurez une voiture.

J'avais terriblement froid. Je demandai un peu de thé, puis j'hésitai. Je ne savais comment m'exprimer. J'aurais voulu quelques allumettes. Elle me donna le tout à grande hâte... Vite!... Vite!...

Quelqu'un ouvrit brusquement la porte. Une vieille dame apparut sur le seuil. Sa figure était gris de plomb et elle se prit la tête entre ses deux mains.

— Trop tard!

Les rouges avaient enlevé la voiture!

Je sortis quand même. Trois soldats étaient près du véhicule. Je donnai de l'argent à l'un d'eux. Il regarda furtivement si les autres ne le voyaient pas. Je les suppliai de me céder la voiture. J'allais seulement dans le voisinage. Il me la fallait pour une demi-heure, ensuite je la renverrais... Tandis que les trois hommes délibéraient, je sautai brusquement dans la voiture, le cocher fouetta les chevaux et je criai : « A la station! Allons chercher mes bagages! »

Les soldats hurlèrent quelques injures que le bruit des roues emporta. Il y avait des traces de purin sur la charrette. Des débris de fumier sautillaient sur la planche du fond, largement trouée. Par le trou, je voyais la route fuyant sous moi en sens contraire. Je frissonnai. Je devais encore traverser ce lieu redoutable comme la mort : toute la ville.

A la gare, je pris mon sac. « Vite, cocher, en avant! » Alors reparut l'homme au visage de boue, coiffé d'une casquette de sport. Vite!... Le cocher se retourna pour me regarder; on aurait dit qu'il m'avait compris avec son esprit de paysan. Il

lâcha les guides et la petite charrette partit en cahotant à travers la mer de boue. L'homme au visage mou me suivait. Déjà, nous étions dans une rue latérale. Les maisons passaient rapidement, ainsi que des petites boutiques fermées. Quelques figures étonnées se montraient aux fenêtres. C'était bizarre, cette dame dans une charrette à fumier ! Vers nous, des autos arrivaient. Maintenant, on ne voyait plus que des Juifs en auto. Probablement des agitateurs de Budapest. Je mis instinctivement mon mouchoir sur mon visage. Les maisons s'espacèrent. La grand'route passait près d'un château de vieux style baroque. Sa belle silhouette surgit entre les arbres du parc sur le ciel gris. Beauté unique dans ce désert de boue !

— Celle qui demeurerait ici s'est tuée, murmura le cocher, et avec son fouet, il montra le château, puis il frappa ses bêtes.

Les secousses déplaçaient la planche mise en travers comme siège. Je me retins aux bords de la charrette et je me penchai en avant.

— Qui demeurerait ici ?

— Les barons Podmaniczky avaient installé ici, par bonté, un pensionnat pour les petites demoiselles.

J'encourageai l'homme à parler.

— Savez-vous, dit-il en pesant ses mots, alors que ce nouveau régime a commencé, un « camarade » est venu. Il n'avait pas plus de quinze ans et il était Juif. Pardieu ! Il a « déclamé » pour les enfants sur le marché...

Il se tut. Je le pressai de continuer.

— J'ai honte, dit-il, mais veuillez me pardonner.

Le camarade expliqua à haute voix sur la place, — ce fils de chien sans poil! — comment on faisait les enfants. Et puis, il a dit qu'il ne fallait pas obéir aux parents. Et puis qu'il n'y a pas de mal si les filles chutent. C'est seulement les calotins qui ont trouvé que c'est un péché. Désormais, il n'y a plus de bâtards et l'Etat prendra soin des enfants.

Il rejeta son chapeau en arrière et cracha.

— Tonnerre! Ni Dieu ni honneur! Ici, il a raconté les mêmes choses que sur le marché. Il a même engagé les petites demoiselles à « s'aimer » sans façon avec les garçons. Il leur a aussi montré des images pour qu'elles sachent comment il fallait faire. La directrice pleurait et se tordait les mains. A la fin elle s'est tuée.

La charrette tressauta et ce fut comme si quelque chose tressaillait aussi en moi. A travers le trou de la planche pourrie, je vis la route. La terre courait en sens contraire sous la voiture, et elle courait vite. Tout à coup, il n'y eut plus de ville autour de moi. Le lieu du péril mortel avait disparu.

La pluie tombait encore, mais que m'importait la pluie? Un vent libre soufflait sur les champs, et ceux que nous rencontrions, voituriers, paysans, étaient d'autres gens que ceux d'Aszod. Un village apparut, une maison avec sa cour, un jardin fleuri : Iklad. La voiture tourna dans la cour. Une fille se précipita vers moi au seuil du vestibule : « Ils ne sont pas à la maison! Depuis qu'on a emmené les comtes à Aszod, on ne les laisse pas revenir ici. »

J'avais tellement froid et j'étais si fatiguée! Peut-être pourrais-je rester un peu ici? Seulement jusqu'au train de Balassagyarmat...

— Ne restez pas, dit la fille effrayée. Les communistes seront ici tout de suite. Ils viennent de la fabrique Lloyd d'Aszod pour réquisitionner.

Oui, c'est absurde... Et je me rappelai le grand claquement de la porte de Berebel se refermant dans l'aube derrière moi. Toutes les portes s'étaient refermées, alors... Toutes...

— Allons! dis-je au cocher.

Soudain la fille eut une idée :

— Allez à la maison du garde-voie. Là vous pourrez attendre le train; le vieux Nagy est un brave homme, il vous permettra d'entrer chez lui.

Elle promit même de m'apporter à déjeuner après le départ des communistes.

La maison du garde était au delà de la route, près de la voie, cachée sous la pluie parmi de vieux grands arbres. Un poulailler, du bois entassé, un petit jardin, de curieux petits parterres de fleurs... Dans sa blouse rayée de cheminot, un homme grand et grisonnant vint à ma rencontre. Il toucha sa casquette d'uniforme et demanda ce que je voulais. « Le bureau est fermé, dit-il. Le train ne part qu'à cinq heures. »

Il va aussi me renvoyer, pensais-je, et je sentis combien j'étais lasse, trempée de pluie, torturée par la faim. Je parlai lentement pour gagner du temps et demeurer un peu sous ce toit. L'homme ne me renvoya pas. Il haussa les épaules : « Vous pouvez rester ici, si vous y tenez. Mais vraiment vous n'y serez pas très confortablement. »

J'aurais voulu rire dans ma joie, rire à haute voix! La bonté du vieux garde-voie me paraissait infinie. Je puis rester ici et il s'excuse! Un voile

couvrit mes yeux. Confortablement!... Il ne sait pas quel luxe royal il me donne! Un coin où l'on peut se retirer sans être vue, un coin d'où l'on ne vous renvoie pas, un banc abrité de la pluie où il est permis de s'asseoir!...

La femme vint aussi. Petite femme à la bonne figure, vieille avant l'âge. Elle m'invita à venir dans la chambre. Elle essuya une chaise avec son tablier et j'entendis qu'elle fendait du bois dans la cuisine. Lorsque le feu eut un peu repris, elle ouvrit la porte et laissa pénétrer la chaleur dans la chambre.

La chaleur m'arriva lentement et cela m'émut aussi. D'abord, je ne pensai à rien. J'étais bien. Je remarquai seulement peu à peu les choses qui m'entouraient. Sous le plafond bas, au-dessus du lit haut comme une tour, une phrase de la Sainte Ecriture était inscrite dans un joli cadre. Je la lus souvent, pendant ces longues heures, et pourtant je ne puis me la rappeler. Des images en couleur, des portraits de famille étaient accrochés au mur. Des femmes assises toutes raides, des hommes à la moustache droite et bien cirée. Sur la commode à trois tiroirs, une corbeille en bois découpé. Tout avait une couleur chaude et brune. Un mouchoir rouge pendait en guise de rideau à la petite fenêtre.

Tandis que j'étais assise sur la dure chaise de bois, la petite maison avec sa chambre et ses pauvres vieux ustensiles me donna la sensation d'une chose déjà connue... Oui, j'y étais venue jadis. Mais, en ce temps-là, cette maison était dans un autre pays. Loin, dans le Karst, au-dessus de rochers brûlés, au milieu de montagnes sauvages.

Alors j'étais jeune. J'écrivais mon premier roman : *Au pays des pierres*¹. Elle se trouvait entre deux tunnels, cette autre maison à laquelle j'ai donné autrefois la jeunesse de mon art. Et il me vint cette idée superstitieuse que tout ceci n'était pas fait par hasard, et que les petites maisons savent rendre leur amour à ceux qui les ont aimées.

Mon regard se fixa. Je n'avais pas encore remarqué le calendrier pendu sur le mur blanc de chaux dans l'obscurité rougeâtre : 16 avril 1919. Cette vue me ramena au réel. Des voitures, par la grand' route, venaient du côté d'Aszod. Dans les landaus volés, des hommes à la mine suspecte et des Juifs en manteaux fourrés étaient assis. Tous se firent conduire dans la cour du château des Ráday. Je guettaï derrière le rideau de percale rouge. Ils entrèrent en criant dans la maison. Déjà, tout leur appartenait... Et les fenêtres donnant sur le jardin du château regardaient avec surprise, comme si elles ne comprenaient pas ce qui se passait à l'intérieur.

Les heures coulèrent. Les communistes chargèrent leurs voitures de tout le butin pris dans le château des Ráday, ils emportèrent ce qui leur plut. J'étais tranquillement assise dans la chambre et je voyais tout. Quand j'entendais du bruit, je me retirais, puis je regardais de nouveau. Il pouvait être midi, lorsqu'une draisine vint de la direction d'Aszod. Plusieurs voix donnaient des ordres dans le petit bureau. Des pas résonnèrent autour de la maison. Je retins mon souffle. Les gens s'en allèrent. Le silence régna de nouveau. On préparait le déjeuner

1. Traduit par Marcelle TINAYRE et Jean GUERRIER, Calmann Lévy, 1914.

dans la cuisine et je sentais une odeur de pommes de terre cuites à l'eau. J'avais grand'faim. La femme m'offrit des pommes de terre, mais il y en avait si peu, dans le plat de terre vernie!... « Non, je vous remercie, il est encore trop tôt. »

Plus tard, la servante du château me fit savoir que les communistes avaient tout mangé, tout emporté, tout ce qu'ils avaient trouvé dans la cuisine et dans l'office. Elle ne pouvait pas m'envoyer à dîner, mais elle me pria d'écrire mon nom pour le dire à la comtesse quand cette dame reviendrait à la maison. La vieille femme déchira une feuille du calendrier afin que je pusse écrire dessus. Alors je me souvins du faux nom qu'Elisabeth de Kállay m'avait choisi, *Elisabeth Földváry*... Je le répétais en moi-même. C'est étrange, on m'appellera ainsi maintenant, ce sera mon nom! Pourtant je ne l'écrivis pas. La femme ne prenait pas garde à moi. Elle allait, venait et travaillait comme une fourmi noire dans la maison. Elle mettait la cuisine en ordre, puis elle enleva le rideau rouge de la fenêtre et elle commença de laver les vitres.

La pluie cessa. Un vent glacé chassait les nuages. Il sifflait, hurlait, et dans la maison, les sonnettes des signaux tintaient sans cesse finement. Le garde entra. Il roula dans sa main un petit drapeau noir de suie et parla des communistes à sa femme : « Si ça dure encore, ils emporteront tout le château. » Il me parla aussi. Il raconta comment le comte Ráday, arrêté par les gens d'Aszod, avait dû laver dans la rue l'automobile des Juifs. — « Mais il leur donna une leçon. Il releva les manches de sa chemise et fit venir ces coquins. « Regardez ici! leur

dit-il, et apprenez comment il faut nettoyer proprement cette machine. » — Le cheminot riait silencieusement. Il jouissait de son histoire. « Ensuite les hommes d'Iklad s'armèrent de faux. Deux villages voisins allèrent avec eux. Ils voulaient ramener leurs seigneurs comtes avec six chevaux, car chaque village avait mis comme condition d'atteler chacun deux chevaux devant la voiture des comtes. »

L'homme n'était déjà plus là. Sa casquette bougeait dehors, devant la fenêtre. Il élevait dans sa main le drapeau-signal.

Un lourd train de marchandises roula en grinçant sur ses essieux. Des soldats au ruban rouge l'occupaient et lancèrent des cris vers nous en passant. Sur les voitures noires on avait griffonné à la craie : « Vive Béla Kun ! Vive l'armée rouge ! »

— Canailles ! ils transportent des armes, grogna l'homme, lorsqu'il revint. Mais le directoire d'Aszod est encore plus terrible. Rien que de cruels jeunes Juifs. On vit dans la crainte. Pas de repos, même la nuit. Pendant la guerre, on a gardé beaucoup de soldats tchèques déserteurs dans la fabrique d'avions et maintenant, ils sont les plus grands héros communistes. Ce sont eux qui volent le plus.

Il regarda devant lui, amèrement, et d'une voix irritée :

— Ça changera un jour. Ils ont beau nous payer avec leurs billets sans valeur, ils ne nous achèteront pas. Nous, les cheminots, nous avons aussi notre mot à dire.

Le téléphone résonna dans le bureau. Le signal vint en volant à travers l'espace. Aszod parlait sur les fils. Mon train... Subitement, l'engourdissement

de mes membres cessa. Il me fallut sortir de la petite maison, il me sembla qu'on arrachait un voile de mon visage, tant je souffrais d'être à découvert.

Le train s'avança lentement. Des hommes étaient assis sur le toit des wagons, d'autres pendaient en grappes sur les escaliers et même sur les tampons. Je voulus monter. On me repoussa. J'allai plus loin, mais les portes ne s'ouvraient pas. On les retenait de l'intérieur, car le train était bondé. Je courus encore et me dis à moi-même : « N'importe comment, n'importe où ! » Une poignée céda sous ma main. Le train partait. Que vais-je devenir, si je reste là?... Le garde m'aida. Enfin, je montai, mais des caisses, des coffres obstruaient la porte. Quelqu'un me poussa en avant, je me sentis soulever en l'air. Mon sac de voyage me tomba sur le dos, puis il me fut impossible de remuer et le train m'emporta.

La voiture où j'étais montée était un vieux wagon hors de service. Par ses vitres cassées, un vent glacial soufflait. Les gens se pressaient dans le couloir. Des femmes, des soldats, un officier, un gros homme sale. Rencoignée entre eux, je me tenais sur une jambe. Il n'y avait plus de place. Leur voisinage chaud, à odeur humaine, me maintenait ainsi debout, mais dans cet instant, cela même me parut un bonheur. Il me fallait prendre mon billet dans le train. On me demanda un certificat syndical... On va me chasser tout de suite de ce train, pensai-je. L'officier qui était tout contre moi dit quelque chose au conducteur du train et lui montra un papier : « Faites un billet pour deux personnes. » Le con-

ducteur s'en alla, revint; l'officier mit dans sa poche le billet pour deux, et j'en payai le prix. Lui aussi allait à Balassagyarmat. Tout à coup, je fus sur mes deux pieds, et je remarquai par là que la presse avait diminué. Des voyageurs descendaient aux petites stations et personne ne montait. On pouvait voir dans le couloir vitré de la voiture qui nous précédait. Un jeune homme au paletot fourré y fumait sa cigarette. Il avait un chapeau mou et sa figure était rouge de froid. Je considérai distraitemment cet homme. Soudain, sans aucune raison, j'éprouvai une sensation désagréable... J'aurais voulu ne plus le voir et pourtant il me fallait le regarder par une sorte de fascination. Mon inquiétude devint de plus en plus intolérable. Je m'irritai contre moi-même.

Hallucination!... Et pourtant, si cet homme me cherchait?

Nous arrivâmes à la station de Galgagota. J'en étais partie depuis douze heures à l'aurore, et quelles fatigues depuis!... La porte du couloir vitré de l'autre voiture s'ouvrit. L'homme au col de fourrure sauta sur le remblai et alla vers la gare. Il me cherchait! J'en étais sûre, comme si quelqu'un me l'avait dit. Je pensai : « Il va aller à Berczel et ne me trouvera pas. » Une joie sans bornes m'envahit. Il n'aurait eu qu'à se tourner vers moi pour me saisir. Bonsoir, camarade! Bon voyage!... Toutes sortes de mots fous me vinrent à l'esprit et j'aurais voulu lui tirer la langue.

Des voyageurs se pressaient près de moi. Plusieurs descendirent. La porte resta ouverte et le froid qui entra me rendit la raison. Quelle folie!...

Je tournai le dos à la porte. Le sentier serpentait au loin, à travers les terres labourées et les vertes prairies. Une petite fille suivait ce sentier. Des rubans rouges pendaient autour de sa tête. Le vent me souffla dans les yeux. Je me retournai. Je sentis un choc intérieur dans ma poitrine. L'homme au court paletot fourré était là, devant la porte ouverte, et me regardait en fronçant les sourcils. Il tenait son menton entre son pouce et son index et penchait la tête comme s'il cherchait à découvrir quelque chose sur mon visage.

Je ressentis encore un choc dans ma poitrine et toutes les gouttes de mon sang abandonnèrent mes joues! Je pâlis jusqu'à en avoir mal. Inconsciemment, je me détournai vers l'autre fenêtre. Mais je ne vis pas le paysage. Les couleurs se brouillaient devant mes yeux.

Cela dura combien de temps? Je sais seulement que je sentais un creux dans ma tête. Les lourdes minutes tombèrent dans le vide, et j'eus l'impression de tomber aussi avec elles. Mon Dieu, combien cela durera-t-il encore? Qu'il m'empoigne par l'épaule, s'il le veut, qu'il m'arrête, qu'il agisse, mais que ce supplice soit abrégé! J'essayai de me reconforter. Je me flattais, je me suppliais moi-même de simuler au moins le courage. Puisque maintenant je ne peux rien, qu'au moins ces misérables ne voient pas combien j'ai peur! Je me redressai autant que possible, et je convulsai ma bouche comme pour sourire.

Le train repartit et dans la secousse la porte se ferma. Était-ce possible? Un moment, je ressentis dans mes membres le plaisir sans bornes de la déli-

vrance. Je respirai profondément. En pensée, je me grondai et me consolai. Pauvre folle! comment peux-tu avoir de telles idées? Mais ensuite tout sembla chavirer. L'homme au paletot fourré était assis, les genoux repliés, comme un mauvais génie. Je fus prise de peur, — d'une peur que je n'avais jamais connue. Mon menton tremblait. Malgré le froid, des gouttes de sueur perlaient sur mes tempes. Cependant je tenais ma tête bien droite et j'essayais de sourire.

Les hypothèses se poursuivaient follement dans mon esprit. Si l'on m'arrête, personne ne connaîtra mon sort, et ce borgne, à qui l'on m'a donnée, m'enverra tranquillement dans l'autre monde. Ma mère ignore que je suis en route. Les Kállay que j'ai quittés, les Huszár qui ne m'attendent pas, personne ne saura que je ne suis pas arrivée!... On peut signaler aux missions de l'Entente les prisonniers de Budapest, mais moi, si je suis incarcérée, personne ne me cherchera — et pourquoi me chercherait-on?...

L'homme était toujours assis sur la malle. Il roula une cigarette, souffla la fumée et, de temps en temps, levait les yeux sur moi. Je n'oublierai jamais ces yeux.

A Kövesd, des voyageurs montèrent. Nous fûmes encore très nombreux dans le couloir. Deux hommes qui portaient des insignes rouges au revers de leur pardessus disaient à haute voix leur enthousiasme pour la révolution : « Enfin, nous la tenons! » Et l'on voyait que c'était la peur qui les faisait parler. L'homme sur la malle les approuvait de la tête. Je méprisai ces gens, ces Magyars, qui s'étaient livrés

à des étrangers. Tout cela était sale et vil. Un orgueil révolté me monta à la tête. Me faire prendre par de tels hommes, misérablement, sans m'aider moi-même, sans essayer de fuir ! Attendre mon destin comme une malheureuse qui n'ose remuer !... Mon immobilité me parut une honte insupportable. Je saisis mon sac et je me glissai parmi la foule vers la porte du compartiment voisin. Tout était plein, il y avait des gens debout, même entre les banquettes. Près de moi, un homme se serrait sur le banc. Je me rappelle confusément sa figure. Il avait une moustache blonde et rare, ses yeux d'eau bleuâtre regardaient, indécis. Il écrivait sur un calepin, déchirait la feuille écrite et griffonnait sur une autre. Ensuite, je ne fis plus attention à lui. L'homme au pardessus court, qui était assis dehors dans le couloir, se levait de temps en temps et regardait dans le wagon, comme s'il me surveillait. J'attendis un peu. Lorsqu'il se fut rassis sur sa malle et qu'il ne pouvait me voir, je repris mon sac et je m'éloignai. Je n'avais pas de plan. Je voulais seulement marcher, m'évader, agir... Qui sait, ça réussira peut-être ? Je m'enfuirai peut-être à une station. Peut-être sauterai-je du train !

Lorsque je quittai le voisinage de l'homme blond qui griffonnait, il glissa tout à coup quelque chose entre ma main et la poignée de mon sac. Alors je me rappelai son regard étrange. Il se remit à écrire, puis il déchira la feuille. Il me semblait que j'avais une feuille de papier pliée dans la main.

Je m'en allai vite en avant, à travers les soufflets des wagons, à travers les voitures bondées de

corps humains, de malles, de sacs et de paniers par monceaux. On me poussa, on me traita grossièrement et chaque fois que quelqu'un me regardait, il me semblait qu'on m'écorchait la peau du visage. Pourquoi ces gens me considéraient-ils si familièrement, comme s'ils m'avaient déjà vue? Pourquoi ma figure n'était-elle pas comme celle de tout le monde? Ah! si cette femme-là pouvait me prêter son visage insignifiant, que l'on voit et que l'on oublie aussitôt! Puis cette pensée me répugna. Je continuai à jouer des coudes. Enfin, il n'y eut plus moyen d'avancer. J'étais arrivée au bout du train, dans la dernière voiture. Une place était vide près d'une fenêtre brisée. Le vent y lançait les étincelles de la locomotive. Aussi personne n'en voulait. Je me faufilai dans ce coin et mis mon mouchoir sur mes yeux. Cela me protégeait et me cachait aussi. Nul ne prenait garde à moi. Je dépliai le petit papier qui était dans ma main. Il contenait des mots écrits en caractères irréguliers et penchés. Je me souviens de tous les mots : « On vous cherche, votre signalement photographique est donné. Sauvez-vous. Si l'on vous arrête, on vous fera disparaître. »

Eprouvai-je de la reconnaissance dans cette minute, ou seulement un effroi sans nom? Je déchirai soigneusement le petit papier et jetai les morceaux par la fenêtre. Les instants se délayèrent dans une fatigue insurmontable. Dans le compartiment, les gens étaient assis, parlaient fort, mais tout me paraissait incroyablement lointain.

Une heure passa, peut-être davantage. J'étais contente que le temps passât; j'aimais ce petit coin. Pourtant le vent qui s'engouffrait me cinglait la

figure. La dure banquette endolorissait mes membres, et la faim rongait mon estomac. Je n'avais pris qu'un peu de thé depuis la veille. Soudain tout s'assombrit : une lourde fumée emplît le wagon. Le temps de m'en apercevoir et nous étions déjà sortis du tunnel. Si j'y avais pensé plus tôt, peut-être... Non, je me serais cassé le cou.

On s'arrêta... Le train était en pleine campagne. Un fossé profond s'étendait sous le remblai... Là, je pourrais descendre. Les voyageurs se pressaient aux fenêtres. Quelqu'un cria, dehors : « Le train n'ira probablement pas jusqu'à Gyarmat, les Tchèques tirent sur la gare. » Je me renforçai dans mon coin. Vint encore une station. Partout des soldats rouges. Je vis l'homme au pardessus fourré qui courait. Il alla jusqu'au bout du bâtiment de la gare, regarda dans la direction de l'endroit où le train s'était arrêté en pleine campagne. Il me sembla qu'il hochait la tête, qu'il blasphémait. Me cherchait-il ? Puis il ressauta dans le train.

La nuit tombait. Nous attendîmes longtemps à une station. Le chauffeur soupait à l'auberge. Un voyageur dit qu'on était allé le chercher, mais qu'il avait répondu qu'il n'était pas pressé, sa chaudière n'était pas assez chaude...

Il faisait nuit noire quand nous repartîmes. La pluie tombait. A travers l'obscurité humide, une lumière qui perçait lentement venait au-devant de nous. Dans le wagon assombri, les gens commencèrent à se préparer. « Balassagyarmat, » dit une voix. J'étais près de la porte. Le train avait ralenti ; il n'était pas encore en gare. J'ouvris subitement la porte, je jetai en bas mon sac de voyage et je

sautai. J'entendis les autres portes s'ouvrir derrière moi. Je courus vers la sortie du côté de la ville. Personne ne me demanda mon billet, personne ne s'inquiéta de moi. J'arrivai à une clôture en planches. Là, un grand noyer faisait une tache sombre dans l'obscurité. Je m'aplatis contre l'arbre et j'attendis que tous fussent partis : les voitures et les gens. L'homme au pardessus fourré parut et s'éloigna. Les lampes s'éteignirent dans la gare. Je restai seule sous la pluie battante, au pied du noyer.

C'était passé! Et pourtant, chose bizarre, ça continuait quand même. Je sentais perpétuellement cette volonté étrangère qui me cherchait dans les ténèbres, cette main qui tâtonnait avec persistance et fouillait autour de moi. Elle se posait près de moi, mais ne me trouvait pas. Pas encore, mais elle me trouvera plus tard... peut-être!... Instinctivement, je m'écartais; mon corps se rejetait en arrière. La main s'abattait près de moi. Toujours à côté, mais toujours tout près. Je revois l'auto à l'affût devant la maison de la rue Kofarago, les soldats rouges d'Aszod, le visage couleur de boue et l'homme à la pelisse courte. La main tâtonnait dans mon voisinage. Elle n'aurait eu qu'un mouvement à faire... Hier aussi, demain aussi, mais aujourd'hui elle a passé près de moi et je suis encore libre!

Autour de moi, les faces des maisons émergeaient de la nuit. Mes yeux s'étaient accoutumés aux ténèbres. Où aller? Une large rue sous des arbres conduisait de la station à la ville. Faut-il aller par là? Les itinéraires d'Elisabeth Kállay se brouillaient dans ma mémoire. Des soldats et des gens me

croisèrent, puis un petit garçon. J'eus le plus de confiance en cet enfant.

— Veux-tu m'aider à porter mon sac?

Le garçon tendait ses forces, mais il était trop faible. Nous portâmes le sac à nous deux. Là n'était pas l'affaire importante. Je voulais savoir où demeurait Aladár Huszár. L'enfant ne le savait pas avec certitude, mais il m'accompagna cependant sous la pluie. Des jardins, de petites villas, une église, des arbres mouillés, une route sablonneuse. Devant une porte, une femme debout. Elle nous indiqua le chemin : « Tout à fait au bout de la ville, l'avant-dernière maison. » Mon cœur se serra. Une seule idée m'avait tourmentée : « Est-ce que je vais les trouver? » Il m'en vint à l'esprit une autre. « Peut-être sont-ils partis d'ici? » Aladár Huszár avait la réputation d'être contre-révolutionnaire. Les gens installés au pouvoir le voyaient d'un mauvais œil. Sa femme avait été la présidente de l'Alliance Nationale des Femmes Hongroises de Nográd. Les journaux socialistes communistes du pays l'avaient attaquée dans le courant de l'hiver.

Le garçon s'arrêta devant une grille. Quelques marches, une porte vitrée. Je respirai avec peine... Demander un refuge à ceux qui sont aussi menacés! Je me débattais intérieurement et j'avais honte.

— Voilà la sonnette, dit le garçon.

J'hésitai encore.

Celui qui, poursuivi, chassé, n'a jamais hésité devant une porte étrangère, celui qui, pauvre, ne s'est jamais arrêté par une nuit froide devant un seuil étranger, ne peut imaginer combien un cœur humain peut se serrer intolérablement.

L'enfant posa le sac par terre, réclama son salaire et s'enfuit. Le son aigu du coup de sonnette pénétra dans le silence de la maison. C'en était fait. J'en fus presque effrayée. A l'intérieur, ils tremblaient peut-être, et ils devaient penser qu'un malheur les attendait. En ce temps-ci, les gens cessent de respirer, le souffle coupé, quand on sonne à leur porte, le soir...

16 avril le soir.

A Balassagyarmat.

Du bout du long corridor, des pas inquiets se rapprochèrent. Une servante effrayée me demanda ce que je voulais : « Dites qu'Elisabeth Földváry est arrivée... » Les portes s'ouvrirent. Un faisceau de lumière rayonna et, dans ce rayon, s'avança en aboyant un beau chien de chasse à longs poils. Derrière le chien, venait Aladár de Huszár. Je l'avais vu une seule fois dans ma vie mais je le reconnus tout de suite. Sa tête blonde, ses larges épaules, se profilaient nettement dans la lumière de la lampe. Un instant, il me regarda d'un air scrutateur. — Elisabeth Földváry, dit-il...

A ce moment, nous étions seuls. Je lui dis mon nom tout bas. Il me sembla que sa tête avait un léger tressaillement.

— Hier nous avons appris que vous aviez fui en Suisse.

— Aidez-moi à traverser l'Ipoly...

— Vous avez le temps. Nous en parlerons... Venez vite.

Il prit mon sac et, comme si nous eussions été de vieux amis, il m'emmena avec lui dans la maison. Nous traversâmes un petit hall. Le long du mur, un escalier de bois montait à l'étage. Au milieu était la table, sous la lumière de la lampe. Nous arrivâmes dans une autre chambre. Les vitres des grandes bibliothèques reflétaient la lumière; il y avait des meubles confortables sur les tapis orientaux. Une jeune femme très belle vint à ma rencontre. Ses sourcils se rejoignaient sur un front blanc, et dans l'ombre de très longs cils, elle avait de grands yeux bleus. Son visage était froid, presque immobile. Mon cœur se serra. Qu'allait-elle dire? Il n'y avait en elle ni étonnement, ni crainte, et pourtant, récemment, elle avait entendu dire que j'avais fui à l'étranger. Elle fit comme si c'était la chose la plus naturelle du monde que je fusse venue, de nuit, étrangère, traquée par la police. En silence, tranquillement, elle prit ses dispositions.

— Nous allons faire votre lit, ici, dans la bibliothèque. Nous n'avons pas d'autre chambre. On a logé les officiers rouges à l'étage supérieur. On voulait installer des communistes dans nos deux locaux : nous y avons mis notre ancien cocher.

Je m'appuyai contre la bibliothèque. Autour de moi, la chambre tournait lentement. On me donna à manger. Je compris, par le regard compatissant d'Aladár de Huszár, que la faim, l'insomnie, le froid et la souffrance avaient marqué mon visage. Ma robe pendait, mes mains tremblaient. Les enfants entrèrent. On leur dit que j'étais une parente. Deux petites filles et un petit garçon. J'allai près de leur lit, lorsque la mère leur fit faire leur prière du soir.

Dehors, la pluie tombait à flots et le monde était plein de soldats rouges et d'espions. Haine sauvage, misère, saleté, peur, humiliation. Ici, les enfants priaient, dans leurs longues chemisettes blanches, et, au-dessus de leurs lits à filet, pendait au mur un petit drapeau-jouet, rouge, blanc et vert, telle une antique image bénie.

L'électricité s'éteignit. Il était onze heures. Le silence régna dans la maison. Nous restâmes assis encore à la lueur d'une bougie, sans échanger beaucoup de paroles. Le terrible malheur hongrois nous faisait également mal à tous, et la peine de tous était pareille, comme imposée par une même loi.

— Beaucoup de bons amis se sont enfuis par là, dit Aladár de Huszár.

— Pourriez-vous aussi m'aider à passer?

Il secoua la tête. L'Ipoly avait inondé les prés. Les ponts étaient gardés. A présent, c'était impossible.

— Nous ne vous laisserons pas partir d'ici. C'est seulement une question de quelques jours. A Szob, on a vu des troupes coloniales françaises. C'est elles, disent mes hommes, qui tiennent le pont de Kovar. Aujourd'hui la nouvelle est venue que des soldats anglais étaient à Nagykanizsa. On parle de trente mille hommes. Les Français sont à Arad. Ils entreront peut-être ici pendant la nuit. Attendez que la République des Soviets s'effondre.

J'étais lasse, lasse à mourir, et, à travers mon épuisement, j'entendais pourtant chacune de ces paroles nettement, légèrement. Chose extraordinaire, on ne me renvoie pas! On ne veut pas que je m'en aille. Je pourrai donc me reposer un peu?

Merci!... Merci! dis-je intérieurement, — et je ne prononçai une parole.

Balassagyarmat, le 17 avril.

J'avais bien cru que ce journal était fini, que je ne le continuerais pas. Le mauvais destin a passé près de moi, mais il m'a seulement regardée, et il m'a donné quelque répit. Maintenant je suis là. Pour combien de temps? Faudra-t-il que j'aille plus loin encore, ou bien serai-je arrêtée ici?

Ce n'est pas la fin de mes pérégrinations, je le sais. J'ignore même si c'est moi qui mettrai le point final à la dernière page de mes notes, ou si ce sera une autre personne. Tant pis! S'il n'en subsiste qu'un fragment, il pourra témoigner encore. Toutes les mottes de terre qui s'écroulent font partie de l'éboulement, et chacune d'elles contient la grande tragédie.

Lorsque je m'éveillai ce matin, je ne compris pas tout de suite en quel lieu je me trouvais. La lumière se reflétait dans les vitres de la bibliothèque. Au dehors, jouaient des flageolets. Le piétinement des bêtes se mêlait aux chants puérils des vieux pâtres.

Où suis-je donc? Quelque chose me mordit au cœur et en fit jaillir le souvenir conscient : j'étais sans feu ni lieu, condamnée à l'exil. Je regardai par la fenêtre. Dans la petite rue du faubourg, des vaches passaient. Tout était différent d'hier. La maison d'en face se mirait, paisible, dans la mare. Au delà, étaient la gare et la route qui conduit à la place de l'Hôtel-de-Ville. J'imaginai cette place inconnue : un grand marché à arcades, un vieux

puits, un vieil hôtel de ville avec une tour... Oui, elle devait être ainsi.

Mes nerfs frémissaient bizarrement dans ma tête. Que s'était-il passé, hier, en mon cerveau, à mon insu? J'avais sans cesse la sensation d'être épiée. Sans cesse, je voulais regarder derrière moi...

« Bonjour! » crièrent des voix d'enfants dans l'autre chambre. Le déjeuner m'attendait sous une petite véranda vitrée qui ouvrait sur le jardin. A la place des anciens parterres, on avait cultivé des légumes sous les arbres en berceaux. Des buissons, et au delà de la clôture, des arbres encore, des toits couverts de bardeaux, les jardins du faubourg, des peupliers, des saules répétés par un miroir liquide. L'Ipoly. avait débordé... Sur le côté opposé de la grande vallée comblée par les eaux de la montagne, s'élevait le coteau tenu par les Tchèques. Depuis deux mois, ils étaient là, avec leurs canons braqués sur la ville.

Nous parlâmes de mes notes. Aladar de Huszar me donna du papier et un crayon.

On sonna à la porte... Qui est-ce, à cette heure indue? Grégoire, l'ancien cocher, toujours fidèle, montra sa tête.

— Les voici... Deux soldats rouges!

Mes mains se contractèrent. Les lèvres de M^{me} de Huszar pâlirent :

— Si c'était toi qu'on cherchait? La ville est pleine de policiers.

Elle sortit. Lorsqu'elle revint, elle riait.

— Jamais je n'eus si grand peur. Ils ont demandé : « Le camarade Huszár demeure-t-il ici? » Puis l'un d'eux, avec une mine terrible : « Nous

avons appris qu'il y a dans la maison... » Je crus qu'il allait te nommer. Or, ils avaient seulement appris... que nous avions une bibliothèque.

La belle bibliothèque! Je la regardai longuement. La bibliothèque qui contient tout le passé hongrois et toute l'histoire du socialisme. Et j'avouai mon désir de lire beaucoup.

— Ecris plutôt, me répondit M^{me} de Huszár. Lorsque cette époque sera lointaine, on saura au moins ce que nous avons souffert.

Balassagyarmat, 18 avril.

Entre les « Rouges » et les Tchèques.

Vendredi-Saint... Au pied de la croix du Christ, sous le ciel noir, sur la terre rouge, on a crucifié la Hongrie parmi les peuples.

La ville attendait l'attaque pour cette nuit.

L'hiver dernier, quand Michel Károlyi ouvrit les frontières et que les voisins rapaces entrèrent aisément dans les cités hongroises enchaînées, Balassagyarmat fut la seule ville qui prit les armes et chassa les Tchèques.

Horrible changement, cette attente d'aujourd'hui! Et ailleurs, et partout où il y a des Magyars dans la République des Soviets des tyrans juifs, c'est la même attente. Dieu miséricordieux, pourquoi le peuple le plus fier du monde est-il humilié si profondément? Pourquoi, dans ce pays jadis si beau, tout devient-il un motif de honte, même l'espérance? Attendons-nous une aide de ceux

qui ont lancé les brigands sur nous, de ceux qui nous prennent notre bien millénaire? Et pourtant...

Au secours! Nous ne nous adressons ni aux rois, ni aux chefs d'Etat, ni aux gouvernements, mais à toi seule, Humanité! Nous ne te demandons pas que tu nous protèges contre les nations et les peuples, mais au moins protège-nous contre les hommes changés en bêtes féroces et contre leurs horribles chefs! Humanité! L'heure sonnera pour tous, si les heures durent et se multiplient. Au secours, Humanité! sauve-nous de la Bête!

19 avril.

La nuit est passée. A l'aube seulement, quelque balle égarée siffle au-dessus de l'Ipoly et le miroir de l'eau se fêle là où elle tombe, puis s'aplanit de nouveau et tout redevient comme hier.

Les journaux nous communiquent de terribles ordonnances. En trois semaines à peine, c'est le soixante-deuxième décret. « ... Le gouvernement révolutionnaire des Soviets est obligé d'ordonner la révision des affaires criminelles, dont l'instruction a été commencée avant la proclamation de la République des Soviets. Les prolétaires qui, uniquement dans l'intérêt du capitalisme, ont été traduits devant les tribunaux par l'ancien régime, seront exemptés de toute punition et, d'autre part, ceux qui ont péché contre les prolétaires travailleurs seront sévèrement punis. »

Une telle ordonnance est sans précédent dans

l'histoire de l'humanité. Elle nous ramène en arrière de plusieurs siècles et détruit tout ce que la civilisation avait édifié. Elle donne des privilèges pour le crime à une classe : au prolétariat. Donc, le bolchevisme est à base de haine, même dans la justice, et il sert la guerre des classes. Si le prolétaire a nui au « bourgeois » par un vol, il ne peut être puni; s'il a tué un « bourgeois », il ne peut être châtié, car il a ainsi exercé son droit de défense contre la tyrannie capitaliste.

Et après qu'on a légitimé le crime, on en supprime fiévreusement les traces. On brûle par monceaux les anciens dossiers, on fait disparaître les documents qui intéressent les maîtres de la puissance actuelle. Béla Kun a subtilisé l'argent de la caisse des ouvriers. Son dossier a été détruit et le chef de la République hongroise des Soviets s'est réhabilité lui-même — avec de la cendre.

Le chef du Directoire de Balassagyarmat est revenu hier de Budapest. Aladár de Huszár l'a entendu raconter fièrement dans la rue qu'il avait parlé à Béla Kun lui-même. La position de la République des Soviets s'est bien fortifiée politiquement, à l'extérieur et à l'intérieur. Béla Kun l'a déclaré : elle a une telle « couverture » en bijoux, en perles, en médailles et en trésors artistiques, qu'il n'y a pas un seul gouvernement bourgeois qui pourrait soutenir la comparaison... Les trésors hongrois seront vendus en Hollande. Les pourparlers sont déjà commencés.

...La rive opposée et le coteau se taisent. Si ce calme durait longtemps! Cette pensée me tourmente sans cesse et me force de m'occuper de ma

misérable situation. Ai-je le droit d'accepter l'hospitalité de ces gens si bons pour moi? Aladár de Huszár a quitté son emploi, pour ne pas servir la République des Soviets. On a pris les bijoux de sa femme et on ne lui donne pas de bons de vivres. Ce que l'on consomme aujourd'hui ne peut être remplacé demain. Le pain que je reçois, mes hôtes s'en privent eux-mêmes. Et si l'on me trouve ici, si l'on m'arrête?... Celui qui recèle un procrit est passible de dix ans de travaux forcés. Il faudra que j'aille plus loin, si rien ne change. Peut-être l'Ipoly baissera-t-il ce soir? Peut-être les Tchèques ne gardent-ils plus les rives? Peut-être du côté du pont de Kovár... « Attendons, dit M^{me} de Huszár. On prévoit une attaque pour cette nuit et alors tu seras sauvée... Allons voir, si peut-être... »

Nous nous avançâmes lentement, en suivant la rivière. L'air était frais et pur. Le vent soufflait et se baignait dans les eaux tourmentées. Une femme passa sur la route avec un panier au bras. Elle nous salua.

— Vous venez de là-bas?

La femme fit oui de la tête : « Nous avons une petite terre à Kovár, dit-elle, mais à partir d'aujourd'hui, les Tchèques ne me laisseront plus passer. Ils abattent à coups de fusil ceux qui mettent le pied sur la porte. Quelque chose se prépare. »

Après son départ, nous nous regardâmes l'une l'autre, puis vers le pont. Il n'y a donc plus de passage! Au milieu, des fils de fer barbelés marquent la frontière; les Rouges gardent un côté. Sous les jardins, un arbre renversé : ce pont naturel, par lequel les fugitifs traversaient encore ces derniers

jours, est couvert d'eau maintenant, sa couronne de branches est à moitié submergée. Et l'Ipoly s'élargit comme une mer...

Le ruban d'argent de la rivière coule à travers le velours vert des prairies et des pâturages inondés. Sur cet argent, les saules du rivage tremblent comme un voile. Les collines dressées çà et là, telles des morceaux de velours intacts, les peupliers solitaires émergent des eaux. Plus loin, sur le fond bleu des belles montagnes de Hont, d'autres peupliers déploient les drapeaux verts de leur feuillage.

L'univers est baigné dans un rayonnement infini. Des oiseaux nagent dans cette immensité éblouissante et jaillissent comme des frondes. De petits poissons s'élancent follement hors des eaux. Vie, résurrection triomphale!

Bruyante, une charrette arrive derrière nous, pleine de soldats qui portent du pain aux postes des villages. Le bruit s'accroît. La charrette passe et disparaît bientôt à un tournant, mais l'odeur du pain reste dans l'air.

C'est aujourd'hui le Samedi Saint.. Dans nos églises, les espions de la puissance juive sont à l'affût. Je dois me cacher aux yeux humains. Je n'ai rien à moi que le rivage et la route. Et pourtant je suis dans une église. Sous la voûte céleste, les vents printaniers jouent de l'orgue, et l'odeur du pain chaud évoque la messe et la résurrection.

20 avril.

Les événements projettent leur ombre devant eux et, lorsqu'ils arrivent, entrent dans l'ombre.

Depuis ce matin déjà, il y avait une étrange inquiétude dans la rue du faubourg. Pendant que les cloches sanglotaient et me rappelaient le souvenir d'anciens dimanches de Pâques, sous ma fenêtre, les gens des villages voisins, dans leurs costumes bariolés et cossus, s'en allaient du côté de l'église. Les talons des bottes résonnaient, les robes empestées bruissaient, les jeunes gens parlaient haut sur un ton menaçant. Certains avaient à leurs chapeaux des fleurs rouges et blanches avec leurs feuilles vertes ¹!

Aux fenêtres du corps de garde, des soldats rouges étaient accoudés et d'autres se tenaient dans la rue. Ils considéraient les paysans avec défiance. Lorsque les gens furent passés, les soldats se mirent à parler entre eux vivement. L'un d'eux sonna à notre porte. Il exigea qu'on lui donnât un habillement complet, car il se mariait ce jour même. « Les messieurs en ont bien assez. » Pour que sa volonté s'imposât mieux, il se mit à faire le héros : « L'offensive aura lieu à Uzsok². Nous anéantirons les Tchèques et nous nous allierons aux Russes. Ceux-ci ont déjà traversé les Carpathes... » Il mit sous son aisselle ce qu'on lui donna et se hâta de partir.

Lorsque Aladár de Huszár vint à la maison, il parla plus bas que de coutume.

« Grand émoi parmi les « camarades ». Les Roumains ont commencé une attaque le 16, dans l'angle de la Maros et de la Szamos. Le régiment interna-

1. Formant le tricolore hongrois : rouge, blanc vert.

2. Un col des Carpathes devenu fameux à la suite d'une bataille livrée aux Russes en 1915. (Note des traducteurs.)

tional rouge a pris la fuite au premier coup de canon. Les Juifs russes et viennois fuyaient! Ils ont pris les trains d'assaut. Avant que les Valaques¹ eussent commencé l'attaque, ils ont laissé là les pauvres Sicules². »

A la tête des Magyars réfugiés à l'étranger, le comte Etienne Bethlen, au nom du comité hongrois de Vienne, avait demandé en vain un secours armé aux puissances occidentales contre les communistes. En vain avait-il protesté, afin qu'on n'envoyât pas nos petits voisins, voleurs de pays, en « sauveurs ».

« Les membres du Directoire dissimulent la vérité, dit Aladár de Huszár après un long silence, Ils se reprennent à parler beaucoup de la révolution mondiale. Or, la révolution mondiale est toujours imminente quand ils sont en mauvaise posture! Les journaux publient que l'Italie et la France bouillonnent, que le régime des Soviets s'est fortifié à Munich, que la proclamation de la République des Soviets à Vienne n'est plus qu'une question d'heures. »

Qu'y a-t-il de vrai là dedans? Aladár de Huszár roulait des cigarettes. Il m'en offrit une. Il m'offre toujours quelque chose. On me donne toujours, hélas! et moi, je demande toujours, je remercie toujours. « Une allumette, s'il vous plaît? » j'aurais voulu, mais je ne pus pas prononcer ces mots et je gardai ma cigarette à la main. M^{me} de Huszár fit signe à son mari : « Donne donc du feu... » Il

1. Terme quelque peu péjoratif qu'on emploie en Hongrie pour désigner les Roumains.

2. Les Hongrois de Transylvanie.

courut à son bureau et apporta un petit briquet automatique. « Acceptez-le comme cadeau de Pâques. »

Sa femme posa son ouvrage sur ses genoux et me regarda :

— Accepte. Il m'est si pénible que tu sois obligée de toujours demander, toi qui as tout donné...

A cet instant, derrière le beau et froid visage de M^{me} de Huszár, je vis son cœur qu'elle cache si discrètement.

— Je m'en vais à la gare, chercher des nouvelles, dit Aladár de Huszár en prenant son chapeau. Il semblait inquiet. « Qu'y a-t-il? » fit sa femme en hésitant... — « Un avis secret est parvenu au Directoire, par téléphone. Le gouvernement des Soviets aurait ordonné de prendre des otages. » Un brouillard gris m'enveloppa. Je commençai de grelotter. Cette nouvelle était plus terrible que tout. On prend des otages... La race étrangère prend des vies hongroises pour garantir sa propre existence!

Peu après, la porte se rouvrit. Aladár de Huszár se tenait sur le seuil. Son œil brillait et sa figure avait un air étrange.

— Ils sont fichus! Et il se mit à rire d'un rire saccadé dans son émotion intense, pourtant ses yeux étaient remplis de larmes. Regardez ici! Ils l'écrivent eux-mêmes : « La révolution est en danger! »

Nous nous arrachâmes le journal. Le 19 au soir, l'état-major des Conseils des ouvriers et des soldats s'était réuni à l'Opéra populaire. Béla Kun, Agoston, Pogány, Lukás, Landler, Böhm Szamuely et les autres prirent place sur la scène. Kunfi

déclara : *L'Entente resserre son cercle de fer autour de la Hongrie soviétique.*

Nous nous regardâmes. On ne nous laissera donc pas anéantir ! La pitié humaine vient donc à notre secours...

— Ecoutez ! Béla Kun lui-même avoue que c'est la fin :

Les Roumains, selon les nouvelles reçues, ont occupé Szatmár-Németyi, où la bourgeoisie a aboli immédiatement la République des Soviets, arboré le drapeau blanc et acclamé le roi... On a rétabli le système de la propriété privée... Les Roumains sont devant Nagyvárad... A Debrecen, les ouvriers ont encore réussi à écraser la contre-révolution... Il faut que tout le monde aille au front !... S'il le faut, nous mourrons pour la dictature des prolétaires !

Nous avons appris à lire entre les lignes du *Vörös Ujság*. Ils ont peur... Ils profèrent des menaces, dans leur effroi.

Guillaume Böhm a dit aux ouvriers : « Celui qui commettra un acte d'indiscipline sera traité comme un contre-révolutionnaire. » Pogány, sur la scène de l'Opéra populaire, a brandi son poing : « Camarades, il faut faire savoir à cette bourgeoisie hongroise, qu'à partir d'aujourd'hui, nous la considérons comme otage ! (*Ouragan de bravos.*) Qu'elle sache bien qu'elle n'aura pas à se réjouir, si les armées de l'Entente avancent, parce que chaque avance des armées roumaines ou serbes sera pour la bourgeoisie une épreuve amère ! (*Approbation violente.*) Qu'ils ne se réjouissent pas, ces bourgeois, qu'ils n'arborent pas les drapeaux blancs aux fenêtres, car nous les teindrons en rouge avec leur

sang! (*Approbation et applaudissements furieux durant plusieurs minutes.*)

Szamuely monta à la tribune : « La patrie des prolétaires est en danger, cria-t-il. Mort à tous les ennemis du prolétariat! Mort à la bourgeoisie!... Si le sang n'a pas encore coulé en Hongrie pour la domination des prolétaires, il coulera désormais, et pas seulement celui des prolétaires, mais aussi celui des bourgeois... » Et l'auditoire du théâtre, les Juifs du Soviet des ouvriers applaudirent, trépidant, quand le Juif Szamuely prédit l'effusion du sang des prolétaires et des bourgeois hongrois lancés les uns contre les autres. Il veut anéantir la classe intellectuelle par la colère des ouvriers qu'il envoie à la mort. Il veut faire arracher, de la propre main des Hongrois, le cerveau même de la Hongrie.

Folie! Ils condamnent à mort leurs esclaves comme leurs ennemis! Auront-ils le temps de massacrer toute la nation?

L'assemblée de Nagyszombat conclut en décidant que tous les prolétaires devront prendre les armes pour la défense de la dictature. La révolution est en danger!

Hélas! les Roumains sont à Nagyvárad... mais l'horrible dictature s'effondre, et malgré soi, l'on se sent soulagé. La charité humaine a eu pitié de nous. Si les Roumains nous prennent quelque chose maintenant, la paix nous rendra notre bien.

On entendit des pas dans la rue. Sur le bord du trottoir, un étranger était arrêté et regardait du côté de notre fenêtre. Tout à coup, je me souvins.... La veille, j'avais vu le même homme posté au même endroit. M^{me} de Huszár pressa l'épaule de son mari.

Les lampes de la rue s'allumèrent. Nous continuâmes à observer de notre chambre obscure. La forme noire était toujours debout à l'angle de la rue.

Le 21 avril.

Rien ne bougeait dans les ténèbres, le silence rendait sonore la maison. J'entendais seulement battre les veines de mes tempes, une par une. L'homme qui guette est-il toujours là?

Après minuit, un coup de canon isolé retentit dans la nuit.

Un silence farouche suivit. C'est un pareil repos nocturne que l'on doit avoir dans les maisons de fous, là où les lampes des corridors brûlent, baissées, où, de temps à autre, des pas furtifs résonnent devant les cellules. La garde fait sa ronde. Dehors, une patrouille rouge passe sous la fenêtre. Le petit jour gris va paraître. La délivrance est encore reculée. Pourtant, les heures vont vite, maintenant. Si les puissances de l'Entente ne se hâtent point, la dictature se vengera sur nous. Qu'on se presse, pour ne pas arriver trop tard! Les dictateurs menaçants annoncent que le sang coulera. Ils placardent des affiches : « Aux armes! » « Soldats rouges, en avant! — Debout pour la défense du prolétariat. La révolution est en danger! »

On regroupe les rouges en retraite dans la région de Debreczen et de Nyiregyháza. De ce front, on amène aussi quelques bataillons et une batterie. Des trains partent à des heures insolites... Le Direc-

toire est nerveux. Les petits tyrans de province parlent, le visage pâle et suant, des victimes de l'armée rouge, de la bravoure irrésistible des « héros prolétaires ». Butin, prisonniers en nombre immense. Les journaux écrivent dans le même sens. La capitale téléphone sans cesse. Des dépêches chiffrées arrivent et du bord opposé de l'Ipoly, les Tchèques crient : « Ah! ah! les Rouges, vous aurez des Pâques rouges. » Cette nuit, dit-on, beaucoup de soldats se sont enfuis de la ville. Le jour venu, ils semblent moins nombreux que d'habitude. Ils flânent, abattus, devant les corps de garde. Lorsqu'on les avait embauchés, on leur avait dit : « A bas la guerre! L'état de soldat n'offre plus aucun danger. Vous aurez une grosse solde et tout sera permis au soldat rouge. » Voilà que tout à coup l'on cite les soldats rouges devant la cour martiale révolutionnaire! Béla Kun a aboli les Soviets de soldats et le système des délégués. Il faut aller à la guerre.

Le soir nous nous promenions près de la rivière. Des soldats passèrent un à un près de nous, en hâte. Tous avaient enlevé la cocarde rouge de leurs casquettes; quelques-uns portaient l'ancienne casquette d'infanterie tout usée.

Un vent froid secouait les peupliers. Des milliers de petits peignes d'argent rebroussaient la chevelure liquide de la rivière. Les trembles frissonnaient tout entiers. Un soldat vint encore du côté de la ville. Lorsqu'il nous vit, il quitta la route et courut rapidement à travers les champs.

— Encore un qui déserte!

Sur la rive opposée, on distinguait dans l'ombre

de petites formes armées de baïonnettes. Seul, un arbre fleuri était clair sous le ciel de plomb.

Une espérance se levait dans notre âme. Pourvu que le vent glacé ne tue pas ce printemps précocel

Aucune nouvelle. Les fils télégraphiques semblent morts dans l'air. Les passants mêmes ne se parlent plus à voix basse. Désabusés, les soldats s'accourent aux fenêtres du corps de garde. Pas de journaux. Les canons tchèques se taisent.

Et pourtant j'ai vu aujourd'hui l'une des manifestations les plus affreuses de ces temps affreux.

Un enfant chantait, invisible, mais son chant approchait de la maison. Quand je m'en avisai, le petit chanteur traversait justement la rue. Un vide entre les bâtisses laissa pour un instant passer sa petite voix.... *Mon père... ma mère...* C'était un jeune garçon. Il remuait son buste d'un air provocant, lorsqu'il répétait le dernier vers du couplet. Alors j'entendis distinctement : *Mon père, ma mère, qu'ils crèvent donc!* Le refrain vola plus loin, sur une pauvre musique empruntée aux cafés-concerts de Budapest, mais dans mon cœur troublé, un petit marteau commença à frapper de travers. J'avais entendu bien des choses dégoûtantes sur le nouvel esprit pédagogique du bolchevisme, mais cela, cela c'était le pire!...

La transformation de l'école hongroise a commencé il y a longtemps. Elle a précédé la guerre. Nos gouvernements francs-maçons et les maires francs-maçons de la capitale l'ont provoquée insensiblement. Après vint Károlyi et, comme partout ailleurs, il prépara le bolchevisme par l'éducation de la jeune génération hongroise.

La nomination en masse de professeurs et de maîtres juifs, la réforme bolchevique des livres d'enseignement de Lukacs-Löwinger et de Balazs-Bauer Béla Hersch, la corruption de l'âme enfantine, le mépris de l'autorité paternelle, la destruction systématique du sentiment moral et national, les leçons de choses sur les rapports sexuels, furent l'œuvre du gouvernement de Karolyi. Les Soviets n'eurent à changer que quelques hommes et la machinerie fonctionna exclusivement selon l'esprit de destruction. On est saisi d'effroi quand on pense à ceux qui dirigent actuellement l'enfance et la jeunesse hongroises.

Ils sont tous de race juive, les commissaires du peuple à l'instruction publique : Kunfi le morphinomane, Georges Lukács le dégénéré, Pogány, l'assassin qui se glorifie d'avoir tué Tisza, Szamuely qui assassina en Russie des officiers hongrois prisonniers. Les élèves des écoles supérieures ont pour directeur de ce qu'on appelle les « ouvriers de la jeunesse » un autre assassin, ce Lékai-Leitner qui voulait aussi tuer Tisza, la veille de la révolution, à la porte du Parlement. Malades aux mœurs crapuleuses, criminels qui ne voient dans l'école qu'un moyen de propagande pour leurs idées, qu'un laboratoire démoniaque, où l'on peut empoisonner les âmes sans défense!

Dans les dortoirs des pensionnats de jeunes filles, couchent de jeunes maîtres juifs, afin que les petites filles s'accoutument à la présence des hommes. Dans les bains communs, des étudiants en médecine juifs accompagnent les fillettes pour railler leur inutile pudeur. L'instruction sexuelle

continue. Le rôle des écoles maternelles a changé. On a fait savoir aux maîtresses qu'elles doivent par les jeux de l'école, éloigner l'enfant de sa mère, rendre la famille superflue. Les jouets sont communs. Il faut que l'enfant oublie le « crime » qu'est la propriété particulière. Et pendant que le pouvoir force la génération actuelle à entrer dans l'armée rouge, il ordonne de supprimer pour la génération future les « jeux soldatesques », de peur que l'esclave ne rêve un jour de rébellion.

Un décret a paru : il faut livrer les livres de lectures et d'histoire. Et pendant qu'on les brûle par monceaux, de telle sorte qu'il n'en restera pas de trace, on fait écrire de nouveaux livres par des gens qui ne savent même pas le hongrois.

Dans cette entreprise de destruction, l'on prépare un nouvel abécédaire, et le commissariat de l'Instruction publique a ordonné que cet alphabet soit un « écrit de propagande de la lutte des classes » ! On a retranché la littérature hongroise des programmes. Dès à présent, on enseignera dans les écoles hongroises la « littérature mondiale ». On fausse notre histoire, on la souille systématiquement. « Jean Hunyade est un charlatan, le roi Mathias, le plus grand des trompeurs, Pierre Pázmány, un coquin. »

Je comprends maintenant l'origine de l'horrible chant blasphématoire du petit garçon.

Il faut que les enfants méprisent leurs père et mère, de telle sorte que les parents, même secrètement, entre quatre murs, ne puissent pas reconstruire ce qu'on a détruit. Un ennemi diabolique a faussé lentement l'âme de la race hongroise par

un travail de cinquante années. Maintenant qu'il est arrivé au pouvoir, il détruit avec une hâte furieuse cette âme, afin que notre peuple, s'il revenait jamais à lui, ne sache plus où se reprendre.

23 avril.

Tiburce Szamuely, l'hyène noire.

A travers le ciel, un grand vol courbe, noir et blanc. Elles arrivent, les cigognes, oiseaux mystérieux des contes et des légendes. Elles étaient parties en automne, et après la longue absence, chacune retrouve son grand nid hérissé, dans les arbres, au bord de l'Ipoly.

Je les ai regardées descendre, tranquilles et pacifiques. Elles n'entraient pas violemment dans un nid étranger. D'augustes lois secrètes leur ont désigné le nid, leur bien. Elles ne savent pas que dans notre pays, au pied des arbres, il n'y a plus de nids pour les hommes.

« Toute maison habitable est une propriété commune... et celui qui n'y consent pas est jugé par le tribunal révolutionnaire. »

Un homme parlait dans le couloir. Il était venu à pied, puis sur une charrette. Il apportait de Budapest à M. de Huszár une lettre de sa mère.

Je ne fus pas jalouse, et cependant... Pour moi, il n'y a jamais ni nouvelle, ni lettre.

M. de Huszár me montra celle-ci, qui semblait écrite par une mourante. On a faim dans la capitale. La vie est lourde de menaces. Si trois hommes s'arrêtent pour causer, les démagogues, qui récla-

maient autrefois le droit de libre réunion, les dispersent. Après dix heures du soir, nul ne peut séjourner dans les rues. Dans les appartements, les réunions de famille même sont interdites. Après onze heures, il faut éteindre les lampes. Des « hommes de confiance » et des espions logés partout guettent les gens et dénoncent ceux qui osent bouger. Pauvre vieille dame ! elle se plaint amèrement qu'on lui ait donné comme locataire son ancien domestique chassé pour vol et la femme de cet individu. Ils sont ses gardiens. Chez une autre vieille dame, on a logé des filles qui reçoivent pendant la nuit des gardes rouges et qu'il faut aussi nourrir. Ces gens boivent, abîment les meubles, salissent le parquet. La dame doit nettoyer leurs ordures, sinon la vermine envahirait la maison.

Les cigognes rentrent dans leurs nids de l'année dernière. La nature méprise les attentats des hommes et ne change pas ses grandes lois.

Je tendis la main malgré moi pour prendre le journal. Une nouvelle : les Roumains se sont arrêtés... Plus bas, une autre nouvelle : trois nominations. Le gouvernement révolutionnaire des Soviets a nommé Guillaume Böhm, le mécanicien, commandant de l'armée au delà de la Tisza. Le camarade Aurélien Stromfeld, d'origine autrichienne, sera le chef d'état-major de ce ridicule et honteux général. C'est lui qui, dans un mémoire, a démontré à Michel Károlyi que le triomphe de l'armée russe des Soviets et la révolution mondiale étaient inévitables. Quels malheurs veut encore nous apporter cet ambitieux, bien doué, mais fourvoyé ?

Et la troisième...

Tiburce Szamuely, à partir d'aujourd'hui, sera le président du tribunal militaire extraordinaire de l'armée de l'Est et le juge irresponsable de tous les mouvements contre-révolutionnaires dans les parties du pays en deçà du front. Dans une proclamation lancée de son camp de Szolnok, il dit ce qu'il entend faire : *« Je n'adresse à la bourgeoisie aucune demande, je voudrais seulement qu'elle se rappelât ceci : celui qui lèvera la main contre la puissance prolétaire signera par là même son arrêt de mort. L'exécution de la sentence nous regarde. »*

Qui est cet homme qui ose parler ainsi? D'où est-il venu, où va-t-il, lui qui, à partir d'aujourd'hui, sera ce maître absolu de nos existences, et à qui personne ne demandera compte des morts et des disparus?

Sa figure se dresse dans les limbes ténébreuses de la révolution. Il est près de Béla Kun dès le commencement. Ensemble, ils sont venus à travers la frontière russe; ensemble, ils ont apporté les instructions et l'or de Trozki.

Je m'en souviens, c'était en hiver. Le nid secret des communistes était déjà dans la rue de Visegrád. Je rencontraï deux personnes venant de la rédaction du *Vörös Ujság*¹. L'une était Marie Goszthony, qui, sous le nom de Marie Scorba, occupe un poste important dans la République des Soviets et excite frénétiquement les masses communistes. Un jeune homme l'accompagnait. Il n'était pas bossu et pour-

1. « Journal rouge », l'organe officiel des communistes.
(Note des traducteurs.)

tant il avait une physionomie de bossu. Une hyène noire... Plus tard, j'ai su que cet homme était T. Samuelly.

Son grand-père arriva de la Galicie en caftan et le baluchon sur le dos. Dans sa jeunesse, Tiburce Samuelly vint à Nagyvárad et il fut journaliste, sans talent d'écrivain, avec une demi-instruction superficielle. Ce que j'ai appris de lui m'a été confirmé par des personnes qui, à cette époque, l'ont connu personnellement.

Au café, il se plaçait ordinairement dans un coin retiré, et il était seul à sa table. Il n'ôtait presque jamais ses gants noirs. Il portait toujours un habit noir et une cravate noire, laissait croître ses cheveux noirs luisants et les rejetait en arrière. Son visage rasé de tuberculeux était marqué d'ombres bleuâtres.

Le fils du Juif en caftan devint un original jouant à la bohème, habillé à l'anglaise, mais ce n'était là qu'un aspect superficiel. Dans l'âme il portait le feu débordant et la flamme inquiète des synagogues. Elles avaient mis en lui les ténèbres des vendredis soirs, les feux du chandelier à sept branches, et le désir de vengeance qui dévore les méprisés.

Il ne fréquentait guère les chrétiens. Il recherchait les femmes chrétiennes de mauvais renom, seulement — il l'a dit lui-même — parce qu'il aimait les humilier. Il parlait haineusement de tout ce qui était magyar, quoiqu'il eût changé son nom de famille, comme bien d'autres de sa race, en un surnom hongrois.

Avant la guerre, il écrivit quelques petits articles

dans un journal de Fiume. Puis il fut collaborateur d'une agence catholique, le *Magyar Curir*...

Au début de la guerre, il fut mobilisé, mais, plusieurs fois, adroitement, il évita de partir, et finit par s'embusquer dans les bureaux, derrière le front. Plus tard, il se rendit aux Russes. Quand la révolution éclata en Russie, le fils du Juif de Nyiregyháza, qui s'était conduit grossièrement avec ses inférieurs et très humblement avec ses supérieurs, monta subitement au-dessus des autres. Il enrôlait de force des soldats pour l'armée rouge parmi les prisonniers hongrois. Les tsars juifs le libérèrent, et, comme preuve surprenante de leur solidarité de race, le petit Juif insignifiant de Nyiregyháza, hier prisonnier de guerre, devint subitement chef de corps dans l'armée des Soviets juifs de Russie.

Et alors, il déchaîna sa haine longtemps contenue. Il fit massacrer quatre-vingt-douze officiers hongrois.

L'année dernière, en novembre, il rentra en Hongrie. Bientôt il rencontra Károlyi dans le logement de Béla Kun. Ils se lièrent, et la bouche sanglante cria dans les assemblées communistes : « Mort aux bourgeois ! »

Le soir du 21 mars, il était déjà commissaire du peuple adjoint à la Guerre. Maintenant il est président du tribunal révolutionnaire.

Avant de partir de Budapest pour Szolnok, une après-midi, il s'assit à la fenêtre de la confiserie Gerbeaud, et, tout en prenant son café, il regardait la place. Il dit alors, devant témoins : « Je ferai élever là, sur cette place Gizella, une guillotine. Il faut qu'il coule assez de sang bourgeois pour que

mon automobile roule dans le sang. » Une garde de terroristes l'escorte. Il voyage dans un train garni de mitrailleuses et emmène avec lui ses bourreaux. Dans le cercle des journalistes, dans le club révolutionnaire « Othon », le reporter obscur d'autrefois est devenu brusquement un grand homme pour les journalistes de sa race. On dit qu'Alexandre Brody, étant ivre de champagne, embrassa Szamuely et le salua ainsi : « Petit Tiburce, notre prophète!... »

Oui! leur prophète!... A présent que j'y repense, je vois plus nettement dans mon souvenir ce visage d'hyène noire. Il sourit d'une façon répulsive à sa nouvelle puissance. Je vois sa tête noire et luisante et sa main gantée de noir qui fait un signe. On dresse des potences au lieu qu'il indique du doigt. Et les potences, pareilles à des caractères hébraïques, restent debout sous le ciel lorsque son train spécial emporte Szamuely vers d'autres régions insurgées.

Cet étranger s'inscrit lui-même en lettres sombres au livre de nos jours et de nos nuits. Tiburce Szamuely a été nourri dans le culte mystérieux de la haine et il fait partie de la secte fanatique des Juifs orientaux qui ont les rites les plus sévères, la secte Chesidem, d'âme farouche, étroite et dure comme les Hébreux de l'Ancien Testament. Cette secte hait la lumière du soleil. Ses fidèles ne considèrent comme vrai que ce qui est dans la Thora et seulement parce que c'est dans la Thora. Ils interprètent strictement, à la lettre, l'Ancien Testament et veulent réaliser mot à mot la loi du talion : « œil pour œil et dent pour dent ».

Ces enseignements et ces cérémonies ont formé et travaillé l'âme dégénérée de Tiburce Szamuely. Il est devenu ainsi le type le plus complet de cette race dont les éléments dominants se développèrent en secret, dans une soumission apparente, et se multiplièrent parmi nous. La haine s'est révélée, le représentant de la race a jeté le masque et la rancune séculaire, réveillée, a regardé tout autour d'elle...

Par le choix de Szamuely, le gouvernement révolutionnaire des Soviets place au-dessus du peuple magyar ce bourreau, âme de son âme et sang de son sang.

...La nuit fut sans sommeil et lourde. J'éteignis la bougie pour ne pas l'user. Longtemps je restai étendue dans l'ombre sans dormir. N'importe où allaient mes pensées, elles reculaient toujours devant le sang et devant la fange...

Le 30 avril.

L'art, les lettres et le bolchevisme.

Un rossignol chante dans la nuit printanière. Je vais en tâtonnant à travers la chambre obscure et j'ouvre la fenêtre pour accueillir cette voix.

Petit chanteur, dernier poète en ce triste pays, j'écoute ta plainte, et voici que les lettres d'un journal lu le matin se mêlent à mes pensées. *Ordonnances... Le Conseil central des produits intellectuels... Les produits intellectuels, sans exception, n'ont le droit de paraître qu'avec l'autorisation du Conseil central des produits intellectuels...*

Au-dessus du chaos, Dieu rêva d'un monde parfait, mais dans la réalisation, son rêve se déforma. Ce qui, dans cette réalisation, manque à la beauté, c'est l'art qui, pour notre joie, sait nous le rendre. L'art, interprète des secrets éternels de l'univers, l'art est aristocrate, l'art a des traditions, et malheur à celui qui veut entraver par des restrictions la pensée de l'artiste. Il tue la pensée, il assassine l'art.

Or, les réalisateurs actuels du marxisme parlent « d'art pour la masse », de *Sociétés d'exploitation intellectuelle*...

Ces hommes, dont le chef se dit écrivain mais étouffe la littérature en Hongrie, sont des sots malfaisants et pervers. Georges Lukács, *alias* Löwinger, petit philosophe juif mégalocephale, fils d'un banquier millionnaire, est devenu, sous l'influence de sa femme — la bolcheviste Hélène Gontcharoff, *alias* Goldberger, — l'apôtre du prolétariat. En sa qualité de commissaire du peuple adjoint à l'Instruction publique, il fit fermer les librairies, les magasins de musique, et, après avoir arrêté toutes les pulsations de la vie, dans le grand silence imposé, il élucubra au fond de ses alambics l'homunculus qui ne saura jamais ni marcher ni chanter. Il composa le *cadastre des écrivains*.

Il a découvert qu'il faut chasser les talents, les répartir en différents tiroirs comme on range chez l'épicier la chicorée, les pois secs et le millet.

Les écrivains seront divisés en trois catégories. Un comité, choisi pour cet usage, décidera à quelle catégorie appartiendra chaque écrivain. D'après leur classement, les auteurs seront payés au mois, et par compensation, *obligés* d'écrire. A part cela,

ils n'auront aucun revenu, mais ils toucheront leur traitement fixe, quoi qu'ils produisent, *pourvu que leurs écrits servent les intérêts de la dictature et de la lutte des classes.*

Les poètes du communisme appartiennent naturellement à la première classe. La dictature rend à Moïse Kahana, Juif de Pologne, les mêmes honneurs que reçut naguère Jean Arany, le grand poète épique. A la tête des poètes de « première classe » se trouve aussi le rédacteur de la revue intitulée : *Ma* (Aujourd'hui), le camarade Kassák, qui écrit, moyennant une mensualité fixe, des poésies comme celle-ci que je n'ai pas encore pu oublier :

La prairie sifflotait
Les grenouilles coassaient
Amour printanier

.

Rythme!!!

.

Et ce « produit spirituel » parut avec l'assentiment de la *Section de production intellectuelle de la dictature prolétarienne.*

Dans le jardin, le rossignol chante toujours. Il chante, l'oiseau libre, ignorant sans doute que les musiciens et les poètes, ici, doivent faire partie d'un syndicat.

Ma pauvre patrie, terre des violons brisés et des chansons mortes!...

Le 8 mai.

L'armistice demandé par Béla Kun.

Béla Kun a demandé un armistice aux Roumains. Dans son offre percent la peur et l'angoisse mortelle. S'il peut garder des débris du petit pays mutilé, il renoncera volontiers au reste du territoire, il est prêt à tous les sacrifices.

Mardaresco, le commandant des troupes roumaines de Transylvanie, répondit au bout de trois jours. Dans ces conditions d'armistice il ne mentionne jamais la république des Soviets, mais parle toujours de la Hongrie. Il exige le désarmement de toutes les forces hongroises... Il exige que le commandement militaire hongrois s'engage à exécuter, quelles qu'elles soient, les conditions qui seront fixées. Il réclame toutes les armes, les canons et munitions, les véhicules, l'équipement et des vivres, tout notre matériel de chemin de fer et les trains blindés. Il impose le renvoi de tous les prisonniers de guerre et des otages civils, ainsi que la libération de toutes les personnes emmenées par les troupes rouges en retraite. Ces réparations devront être exécutées sans réciprocité de la part des Roumains.

C'est ainsi qu'on traite aujourd'hui la Hongrie.

Et la dictature du prolétariat, qui a aidé les Roumains à passer des bords de la Szamos et de la Maros sur les rives de la Tisza, peut se glorifier de notre humiliation comme d'une victoire. Nous serons les poings de colère et nous sommes seuls à souffrir.

Lorsque les Roumains traversèrent la Tisza, le

1^{er} mai, Béla Kun voulut fuir. Les familles des commissaires du peuple faisaient leurs paquets. De fortes sommes passèrent à l'étranger. Mais l'Entente arrêta les Roumains. Béla Kun gagna du temps. Il organisa les régiments d'ouvriers, et maintenant il répond par la mobilisation aux conditions d'armistice du général Mardaresco. Et nous continuons d'agoniser.

Sur les murs de Budapest, on affiche les ordres nouveaux :

« Nous ordonnons la levée en masse du prolétariat pour sauver la révolution prolétarienne. Dès aujourd'hui, nous déclarons Budapest territoire de guerre. Nous demandons au prolétariat de faire son devoir jusqu'au bout.

« Le conseil révolutionnaire. »

Et ils somment aussi la société bourgeoise, détestée et persécutée, de donner son tribut en hommes pour sauver ses persécuteurs : « Tous les officiers de réserve, au-dessous de quarante-cinq ans, doivent se présenter pour le service au front. Ceux qui n'obéiront pas à cet ordre... »

A la bourgeoisie, si elle n'obéit pas, le tribunal révolutionnaire ! Aux prolétaires s'ils entrent dans l'armée rouge, leur salaire civil accru de leur solde militaire !

Le drame n'est pas achevé. Il recommence.

A Budapest, sur le Vérnezö¹, les camarades com-

1. Le Champ de Mars de Budapest, appelé mot à mot Champ du sang, en souvenir des combattants de la guerre de l'indépendance exécutés sur cette place par les Autrichiens en 1849.

missaires du peuple et leurs femmes passent les troupes en revue. Le commandant en chef, Guillaume Böhm, quitte son quartier général établi à Gödöllő¹ et part dans l'ancien train royal pour inspecter les troupes en province.

Les Nérons de Galicie sont entrés dans leur rôle ridicule et sanglant et leur chroniqueur, le *Népszava* (Voix du peuple), l'organe des socialistes qui, hier, était encore antimilitariste et destructeur de toute espèce d'autorité, écrit maintenant sur ce mode admiratif :

« Le camarade Böhm a passé les troupes en revue et s'est déclaré entièrement satisfait de leur belle tenue. Puis le commandant en chef est parti avec toute sa suite pour le front où il a visité les positions avancées et a écouté le rapport des commandants. Le camarade Böhm s'est montré confiant... »

Vieux texte bien connu. Il y manque seulement le nom de l'archiduc Joseph² que l'on a omis et remplacé par le nom du camarade Böhm. 1914... 1919...

Ici, passer les troupes en revue serait difficile, car la majeure partie de la garde s'est envolée. Un garçon boucher de Gyarmat remplace le capitaine Bajatz et dirige les opérations militaires sans quitter le café. Quant au camarade Riechmann, il est... chef d'état-major.

1. Château de villégiature que la nation a offert à l'empereur François-Joseph. (Note des traducteurs.)

2. L'archiduc Joseph était connu pour la bravoure avec laquelle il allait porter le réconfort dans les tranchées de première ligne et avait été très populaire parmi les soldats hongrois qui l'avaient surnommé « notre père Joseph ». (Note des traducteurs.)

Le soir, on annonça que les Tchèques envelopperaient Gyarmat cette même nuit. Le rossignol chantait dans la petite cour-jardin baignée de lune, et l'on entendait des gens causer dans le jardin voisin.

— Si les Tchèques n'arrivent pas cette nuit, c'en est fait des otages. A l'entrée de la prison les soldats criaient toute la journée : « Vous crèverez, sales cochons. »

Au même moment, un canon rugit sur la colline plantée de vigne.

— Quelle petite voix adorable, dit en jubilant une voix vieillotte de femme, chez le voisin.

— Ne vous réjouissez pas si haut, car on va encore vous mettre à l'ombre.

— Mais je parle du rossignol, marmotta la vieille.

— Ah! c'est différent, dit quelqu'un en riant, j'avais cru que vous parliez du canon tchèque...

Soudain, une fusillade enragée dans la direction de l'Ipoly. Les balles fendaient l'air de tous côtés. Nous courûmes vers la maison. Près de la remise, une balle siffla dont je sentis le vent. Elle avait passé au-dessus de ma tête, comme une guêpe folle, rapide, et s'était enfoncée dans le mur. Les volets des maisons se fermaient en hâte.

On dirait presque que nous sommes dans un abri de tranchée. Les balles sifflent. Elles s'aplatissent contre les murailles. Les hommes sortent parfois de l'obscurité, tendent le cou dans la clarté de la lune, puis rentrent brusquement la tête entre les épaules. Et les guêpes continuent à bourdonner autour de la maison.

Le 24-25 mai.

Si des généraux vainqueurs avaient occupé notre pays, après des luttes sanglantes, le massacre eût cessé, une fois la conquête accomplie.

Or, la Hongrie a été occupée sans combat, par vingt-quatre commissaires juifs. Le rançonnement, l'état de siège s'éternisent, les assassinats continuent.

Il n'est rien de plus affreux que cette lente exécution qui dure depuis des mois. Une condamnation à mort pèse sur tous les vivants. Ils n'en ont pas conscience d'abord; ils ne la sentent que peu à peu, mais elle les guette partout.

De poignantes nouvelles arrivent de Budapest. La ville meurt de faim. Parfois elle pousse un cri de douleur. En réponse, Béla Kun déclare dans une réunion des conseils ouvriers :

« Nous avons encore assez de provisions pour que les prolétaires ne manquent de rien. »

Il ne parle pas des habitants de la ville, mais seulement de la classe privilégiée des prolétaires, y compris la classe dirigeante juive, qui se prétend aussi « prolétaire ».

Ceux-là n'auront pas faim. Et si le nombre des vrais Hongrois diminue, qu'importe à Béla Kun?

On peut aussi tuer les gens avec de petites feuilles de papier colorées. La méchanceté des commissaires du peuple est inépuisable. Lorsqu'ils n'osent pas agir par eux-mêmes, ils font parler le Conseil des ouvriers et des soldats. C'est à lui d'apporter une décision. Comme moyen de lente exécution, ils

mettent maintenant en circulation des cartes de vivres. Ils divisent la population en catégories et décident à qui donner du pain, à qui le refuser.

Ceux qui reçoivent des cartes rouges : ouvriers qui font des travaux corporels, soldats rouges et tous les privilégiés rouges, mangeront à leur faim comme auparavant. Ceux qui auront des cartes bleues : fonctionnaires, instituteurs, veuves, retraités sentiront encore la famine. Tous les autres pourront mourir.

Et « la catégorie » du chef de la famille comporte, avec lui, « toutes les personnes qui vivent dans le même ménage ». Ceci équivaut au meurtre avec préméditation : c'est un projet d'extermination des enfants de la bourgeoisie hongroise.

La dictature des prolétaires qui prêche la lutte des classes partout, même au tribunal, dans les livres d'école et dans les crèches, se fait aussi une arme avec le pain.

Sa cruauté ne s'est jamais manifestée plus ouvertement. La dictature prolétarienne ne distingue pas seulement entre les adultes, mais aussi entre les enfants. Les infortunées petites créatures qui, pour leur malheur, ne sont pas nées chez des ouvriers métallurgistes ou chez des soldats rouges, mais dans les appartements étroits d'employés ou de veuves, celles-là vivront dans l'indigence.

Depuis Hérode, on n'a pas écrit au livre de l'histoire un chapitre plus atroce.

Les gars de Lénine.

C'est au commencement d'avril que j'entendis parler pour la première fois d'un marin, qui avait recruté une troupe de terroristes composés de forçats évadés et de Juifs russes. On apprit ensuite que ces hommes avaient occupé le palais Batthyány du boulevard Thérèse et l'hôtel Hunyady de la rue Tréfort. Le 1^{er} mai ils suspendirent un grand écriteau au mur du palais : « Gars de Lénine. » Depuis on les appelle ainsi et, à Budapest ou en province, ces terroristes, armés jusqu'aux dents, vêtus d'un manteau de cuir noir, surgissent la nuit partout où quelques malheureux osent bouger. Récemment, ils s'emparèrent du colonel Dormándy et de Victor Horváth, qui, d'après les dernières nouvelles, ont subi d'affreux supplices.

Dans le palais Batthyány, les Gars de Lénine les ont suspendus en l'air, leur ont mis des cigares brûlants dans la bouche, leur ont fait ingurgiter des litres d'eau et leur ont enfoncé des clous sous les ongles.

Vivent-ils encore? Qui sait? Les fantômes sanglants se multiplient. Je me rappelle ce qu'on a dit il y a quelques semaines :

« La contre-révolution a éclaté à Mako. » C'est alors que nous apprîmes qu'on avait tué l'ancien président de la Chambre, Louis de Náray. Nous ne voulions pas le croire. Pourquoi l'aurait-on exécuté, lui précisément, lui, qui était presque par trop libéral, lui, un protagoniste de la réforme

électorale, un inoffensif, un philanthrope charitable retiré de la vie politique depuis la révolution?

La nouvelle ne fut pas démentie. Des terroristes de Pest étaient allés à Mako. On dirigea les captifs sur Budapest par chemin de fer. Avant la gare de Kiskunfélegyháza, les terroristes se présentèrent à la porte du compartiment et vociférèrent : « Que les comtes et barons se présentent! » Et comme personne ne bougeait, un homme que les Návay avaient élevé, car il était orphelin, s'avança et dit :

— Voici Leurs Excellences. Prenez-les.

Les terroristes firent descendre les captifs et leur ordonnèrent de creuser leur tombe dans le talus de la ligne. Vite. On n'avait pas le temps d'attendre le jugement de la cour martiale. Sans écouter leurs victimes, ils les abattirent à coups de revolver et leur enfoncèrent des coutelas dans la poitrine. Puis ils les jetèrent dans les tombes à demi creusées. L'un des assassinés vivait encore, sa main misérable sortait du sol et bougea encore un moment...

Le train spécial de Szamuely continue à parcourir le pays et là où il s'arrête, on exécute.

Hajduszoboszlo... Elle est bien loin cette belle ville des Haïducks qui m'est si chère, et cependant la nouvelle nous parvint exactement. Apportée par Antoine Szatmáry, un cheminot. C'était le 23 avril. Le front des rouges était déjà aux environs de Debrecen. A l'aube, un officier sortit des rangs et s'écria :

— Sauve qui peut. Les Roumains arrivent.

Le régiment international décampa le premier. Une des dernières compagnies — extrêmement

mélangées — s'enfuit par chemin de fer dans la direction de Szoboszlo. On ordonna au chauffeur Szatmáry de conduire le train. Un train blindé arrivait prudemment dans le sens opposé. Un jeune homme aux cheveux noirs, au nez rouge, se pencha hors du train et demanda :

— Quoi de nouveau, camarade, à Debrecen?

— Nous sommes les derniers, répondit le chauffeur.

Le jeune homme était Szamuely. Il s'arrêta à Szoboszlo. Il devait être d'humeur mauvaise, car il fit donner la bastonnade au chef de gare, puis à plusieurs ouvriers. On n'a jamais su pourquoi. Son train n'avait pas encore atteint les signaux, qu'il aperçut un drapeau blanc sur le clocher de l'église de Szoboszlo. Il fit faire alors machine arrière. Avec ses terroristes, il se précipita dans la ville. Une femme aux yeux bleus l'accompagnait à cheval. Il fit arrêter trois hommes inoffensifs qui étaient par hasard sur son passage : le propriétaire des moulins Körner, le préfet de police Joseph Tokay et le maire de la ville, Ladislas Fekete. Puis, devant la pharmacie, il les fit pendre à trois acacias.

— L'un après l'autre, avait dit Szamuely, et pendant l'exécution, il se polissait les ongles.

Il alla plus loin. A Kaba, il tortura le vicaire, le notaire, le juge... Déjà les Roumains arrivaient.

Il repartit pour Szolnok. Dans toute la région de Szolnok il prit et pendit des otages. Depuis que Szamuely rend la justice, cent cinquante personnes ont disparu...

Et tandis que mes pensées cheminent à travers le pays, ce n'est plus une à une que se lèvent les

ombres sanglantes : elles viennent en masse, et toutes, elles sont hongroises et chrétiennes. Les journées et les nuits sont pleines de revenants.

A la fin de mai les Rouges réussissent à refouler les lignes tchèques, mais leur avance victorieuse est arrêtée par une intervention énergique de Clémenceau qui somme Béla Kun, au nom des Alliés, de déposer les armes et de se conformer à l'armistice signé avec la Hongrie. Le dictateur de la République des Soviets hongrois, qui ne demande qu'à entrer en relation avec les Alliés, pour se faire reconnaître, se soumet; mais cette soumission ne fait que hâter sa chute. L'armée rouge, démoralisée, se débande et les éléments contre-révolutionnaires prennent un peu partout les armes. La première révolte est celle des cheminots; elle est violemment réprimée par les terroristes de Szamuely.

Le 13 juin.

La révolte des cheminots et la répression terroriste.

Nous connaissons aujourd'hui ces événements qui datent du début de juin. Les Directoires de Szombathely et de Czelldömök tentèrent d'exécuter l'ordre d'Eugène Landler, et voulurent contraindre les cheminots qui avaient reçu l'instruction militaire à rejoindre l'armée rouge. Les cheminots de Szombathely et de Czelldömök décidèrent d'interrompre le travail et de renverser la dictature en se mettant en grève. D'autres s'unirent à ceux-là, et le 2 juin, tous les trains s'arrêtèrent, de la frontière autrichienne aux rives du Danube.

Seul, le train spécial de Szamuely marchait, conduisant les « Gars de Lénine ».

Budapest ne se joignant pas au mouvement, les

cheminots ne réussirent pas à arrêter le trafic dans tout le pays. Après six jours de lutte, ils reprirent le travail. Et Béla Kun tint la promesse qu'il avait faite : « Je pendrai quelques cheminots dans toutes les gares, et l'ordre régnera. C'est ce que j'ai fait en Russie. »

Mais le brandon jeté communiqua le feu au pays. La contre-révolution éclata à Sopron. La population de Czenk, Csorna et Kapuvár avait pris les armes. Aussitôt, les rouges arrivèrent de toutes les directions. A Csorna, les terroristes de Györ ramassèrent les contre-révolutionnaires et entassèrent cent cinquante personnes dans un petit cachot. Les rideaux de fer des fenêtres furent descendus pour asphyxier les captifs. Szamuelly arrivait, précédé de gardes rouges courant et criant : « Rentrez tous chez vous ! » et si quelqu'un n'avait pas pu fuir à temps, ils tiraient dessus.

Lorsque Szamuelly et ses terroristes entrèrent en ville, les rues étaient désertes. Avec l'auto garnie de mitrailleuses, l'hyène noire passa dans un silence de mort. On installa une table en plein air. Szamuelly fit venir les prisonniers l'un après l'autre, mais il ne les interrogea point et demanda seulement lesquels étaient riches. Puis il ordonna aux hommes de se mettre, les uns à droite, les autres à gauche. Nul ne savait si c'était ceux de droite ou ceux de gauche qui allaient mourir. On n'entendit pas de témoins. Szamuelly représentait à lui seul la cour martiale. « A la potence ! » cria-t-il au groupe de gauche, et huit condamnés partirent vers la place de l'Eglise.

Un des condamnés, un apprenti cordonnier,

s'évanouit en cours de route. On le laissa étendu par terre. Les bourreaux frappaient les autres à coups de crosse pendant ce suprême trajet et leur crachaient au visage. Ils enfoncèrent le lorgnon du lieutenant Takács dans son arcade sourcilière avec une telle force, qu'un œil sortit de l'orbite. Pendant que le malheureux allait à la mort, on arracha le mouchoir qui bandait son front, et son œil crevé pendait et se balançait sur son visage.

Le meunier Jules Akics fut souffleté sous la potence. Etienne Tarcsay, Louis Laffer, Jules Németh, Louis Németh. François Glaser périrent tous. Il n'y avait pas de médecin présent à l'exécution. Les cadavres n'étaient pas encore froids quand les terroristes les dépouillèrent de leurs habits et obligèrent les autres prisonniers à creuser les tombes.

Szamuely assistait aux exécutions et il accablait les victimes de ses railleries.

Le lendemain, dimanche de la Pentecôte, il travaillait déjà à Kapuvár. Il arriva avec un groupe de cent cinquante terroristes armés de grenades à main et de mitrailleuses. Il se fit désigner les captifs. « Qu'on les pende ! » Le chef du bureau de poste, Sigismond Mesterházy, le brigadier de gendarmerie Paul Pintér, Joseph Rest, Charles Semmel et Fábián furent conduits sur la route nationale, devant l'église, mais Szamuely fit grâce à Fábián, car on lui dit à l'oreille que c'était le président de la communauté juive. Chemin faisant, on frappait les victimes jusqu'au sang. Sous le poids du brigadier Pintér, la corde se rompit. Ses deux

petits enfants se précipitèrent, implorant sa grâce, mais Szamuely ne fit pas grâce.

Il imposa la ville pour plusieurs millions de couronnes, enleva quantité de bétail, et repartit, l'âme tranquille, sur son train spécial.

Ce train de la mort traverse en grondant les nuits hongroises, et là où il s'arrête, des hommes pendent aux arbres et le sang coule sur le pavé. Le long de la voie, on trouve souvent des cadavres nus et mutilés. Szamuely prononce des condamnations dans le train même. Celui que l'on oblige à monter dans ce train ne racontera jamais ce qu'il a vu.

Un homme sûr, qui s'était joint aux communistes comme membre du parti socialiste, m'a raconté ces choses que l'on cache. Il était allé à Szolnok pour faire un rapport à Szamuely, et c'est là qu'il vit le train.

Szamuely l'habite constamment. Trente terroristes choisis veillent à sa sûreté. Ses bourreaux spéciaux l'accompagnent. Le train est composé de deux wagons-salons, de deux wagons de première classe réservés aux terroristes, et de deux wagons de troisième, pour les victimes. C'est là qu'on procède aux exécutions. Le plancher de ces wagons est rouge de sang. Les cadavres sont jetés par les fenêtres, tandis que Szamuely est assis à son joli petit bureau de dame, dans le wagon-salon tendu de soie rose et orné de miroirs biseautés. Un seul geste de sa main donne la vie ou la mort...

Le caractère des tortures méditées, la cruauté abjecte et sensuelle percent à travers toutes les actions du marxisme appliqué, à travers toutes les

ordonnances, toutes les dispositions, à travers la rédaction même des nouvelles.

Les gens hardis tuent; les lâches torturent. La race hongroise est mâle et brave. Elle peut être sauvage, brutale et même vindicative, mais jamais au cours de son histoire elle ne fut cruelle. Le Hongrois n'a pas une nature lascive. Ni dans la religion de ses ancêtres, ni dans sa conception païenne des dieux, ni dans ses légendes et contes populaires, ni dans ses chansons, ni dans son humour, ni dans son art, il n'y a de sensualité marquée. Par contre, à la cruauté du bolchevisme se mêle la sensualité des assassins sadiques. Ce trait n'est ni slave ni touranien : il provient d'un troisième élément qui est venu se mêler à notre destin.

Le 29-30 juin.

Je voudrais quelquefois interrompre ces notes. Pourquoi écrire encore? Des journées, des semaines, des mois... Le chemin est plus long que je ne l'aurais cru, le fardeau de plus en plus lourd.

Quelquefois il me semble que ce n'est pas seulement ma part que je porte. Des liens invisibles et douloureux me rattachent à la douleur universelle. Je porte aussi les souffrances des autres, j'espère aussi avec l'espoir des autres. Je m'enfuis avec tous les fugitifs, je me révolte avec tous les insurgés. Je prends ma place parmi les condamnés dans la cellule mortuaire. Leur nuit suprême est aussi ma nuit suprême.

Le destin m'a fait échouer sur un écueil. Les

flots déferlent autour de moi. Ils me heurtent mais ne m'entraînent pas. Ils m'obligent à être celle qui crierà vers l'autre bord les plaintes de tous, les plaintes de ceux qui n'ont plus de voix.

Je lutte et cherche des mots qui me fortifient. Mon cerveau se torture, saigne, tarit, se vide, puis se remplit de nouveau.

Jusqu'à quand devrai-je écrire encore? Parfois, je regarde les autres à la dérobée. Est-ce qu'ils souffrent autant que moi?

Et je reprends ma plume. Je souffre davantage. Je suis le cri de détresse de tous.

Le 12 juillet.

Ils ont tourné lentement au coin de la rue. Ils parlaient sérieusement. Ils s'arrêtaient et paraissaient discuter.

Ils avaient la casquette des Soviets sur la tête, et, malgré la chaleur, un paletot en cuir et des jambières noires. Alors, seulement je remarquai, à leurs ceintures, des grenades à main. C'étaient des jeunes gens aux yeux sombres, au regard bestial, au visage de forçat. En parlant, ils faisaient des mouvements violents. L'un avait une belle bague au doigt de sa main velue.

Où l'avait-il prise? Et je frissonnais...

Depuis des jours, ils viennent en nombre, depuis que l'Entente exige l'évacuation de Balassagyarmat. La ville livrée écoute en tremblant, la nuit, lorsque des bottes à clous frappent les pavés.

Ils riaient, la bouche ouverte, avec un rire vulgaire, comme un hoquet. Je les suivis du regard.

Lorsqu'ils levaient lentement leurs pieds, je voyais les clous sous la semelle de leurs bottes. Combien de visages ont-ils écrasés sous ces clous?

Les Gars de Lénine!... Des assassins libérés, des malfaiteurs prêts à tout. Et c'est par ces hommes que la dictature des prolétaires se maintient. C'est eux qui ramassent les otages. C'est eux que le bolchevisme établit comme juges des tribunaux révolutionnaires. Ils jugent et pendent sans délai. Tout leur est permis.

Leur commandant est un marin nommé Cserny, qui, avant la guerre, était ouvrier tanneur. Son auto parcourt sans cesse les rues de Budapest. On me l'a décrit plusieurs fois. Il porte toujours une grande casquette de sport très enfoncée sur sa tête. Il a une veste anglaise de chasse. Un foulard de soie entoure son cou. Son visage est rasé. Ses yeux ont le regard fascinateur du félin. Aux doigts de sa main rouge, brillent beaucoup de bagues d'or et il se parfume fortement. Il ressemble à un domestique qui aurait revêtu les habits de son maître. Il discute peu; il en finit vite avec ses victimes. Il s'arrête pendant des heures devant les fresques « artistiques » du Parlement. Sentimental et cruel, il ronronne et déchire.

Le 13 juillet.

On dit que cet homme connu Károlyi au temps de la révolte des marins de Cattaro. Après la révolte, il se réfugia à Budapest. Il reçut de l'argent et ses protecteurs l'envoyèrent en voyage d'études dans la Russie bolcheviste. Il connut Szamuely à

l'école des agitateurs de Moscou. Après la révolution d'octobre, il était déjà à Budapest. Et pendant tout le règne de Károlyi, il fomenta la révolte librement parmi les marins de Bude.

La nuit du 21 mars, il dirigea les pillards.

Et depuis, ce brigand est le roi des nuits de la capitale.

Quand le pain manque dans une ville, le gouvernement révolutionnaire des Soviets envoie aussitôt... un orateur propagandiste. Le camarade Samuel Vas est arrivé.

Les promeneurs du dimanche s'arrêtèrent devant l'hôtel de ville. Peu de gens étaient rassemblés. Les villages n'écoutent plus les orateurs de Budapest. Samuel Vas-Weiss parut sur le balcon de l'hôtel de ville.

Il s'arrêta près du drapeau rouge. Mais c'est en vain qu'il s'échauffa, qu'il proféra des menaces. L'auditoire resta indifférent.

Un ouvrier lui cria :

— Donnez-nous du pain.

L'orateur devint furieux :

— Il ne s'agit pas de cela. Il s'agit maintenant de conserver la dictature des prolétaires. Nous ne souffrirons pas la contre-révolution!

— Le pain est donc une contre-révolution? cria l'interrupteur.

— Ne me troublez pas, camarade. Nous écraserons la contre-révolution! Nous la détruirons! Nous pendrons tous les bourgeois! Et s'il n'y a pas assez de potences dans la Hongrie des Soviets, nous en produirons. Oui, camarades, nous en produirons!

L'interrupteur blasphéma. Quelqu'un alluma une cigarette. Les auditeurs grognèrent :

— En voilà assez !

Vas continuait à parler. Personne ne l'écoutait plus. Les gens bavardaient entre eux :

— Il veut produire des potences... les élever dans une pépinière?... les mettre en forme?... Au moins, il a un programme, celui-là...

Et vraiment, après tant de destructions, l'orateur de Béla Kun a fixé le seul point du programme de reconstitution du socialisme hongrois : ils produiront des potences...

14-20 juillet.

Pour avoir arrêté l'offensive contre les Tchèques, Béla Kun, dans sa dernière note adressée à Clemenceau, exige l'évacuation du territoire au delà de la Tisza. La réponse est arrivée :

« Béla Kun, Budapest. — En réponse au radio que vous avez adressé le 11 juillet au président, la conférence de la paix vous fait savoir qu'elle ne peut négocier avec vous, tant que vous n'observerez pas le traité d'armistice. »

Un instant mon regard devint rêveur et se perdit au loin. Combien de sang et de honte et de souffrances auraient été épargnés à l'humanité, si les puissances victorieuses, au lieu d'envoyer par le général Smuts des propositions à la bande des criminels de Béla Kun, au lieu de correspondre avec eux, pendant des mois, par la voie de Clemenceau en leur faisant espérer l'invitation du gouvernement soviétique à la Conférence de la paix, leur avaient

envoyé, dès la première heure, un message sur ce ton.

...C'est clair à présent. Les grandes puissances victorieuses ne sont pas entrées en conversation avec Béla Kun sous la pression de leur propre prolétariat, car alors, cette contrainte durerait encore aujourd'hui; mais seulement parce que Béla Kun a renoncé à l'intégrité du territoire de notre pays, dont il n'a cure.

Il n'est plus possible d'effacer cette grande honte. La note sévère est arrivée trop tard.

Béla Kun répond sur un mode provocant et ironique. Il a l'air de mettre en doute la sincérité de Clemenceau et se moque de lui qui ne peut rien sur le royaume de Roumanie et sur la république tchèque.

L'ordre de mobilisation est affiché de nouveau sur les murs des maisons. Les crieurs des villages parcourent les rues et battent encore une fois du tambour.

Des affiches énormes paraissent. Elles représentent un marin qui se précipite, la bouche grande ouverte. Sa tête a un demi-mètre, ses deux bras en ont bien trois. Dans sa main, au-dessus de sa tête, il porte, en se ruant en avant, une bande d'étoffe rouge sur laquelle sont écrits les mots : « Aux armes! »

Et pendant que ce marin d'affiche se précipite dans la petite Hongrie, mutilée et privée d'accès à la mer, Béla Kun bafoue la Conférence de la paix. A la réunion de la « commission des cent cinquante », il a tiré d'une main le signal d'alarme pour annoncer le danger qui menace la dictature :

Le prolétariat traverse une crise en Hongrie!

Et l'instant d'après, il clairotte :

La république hongroise des Soviets représente une puissance telle que la Hongrie ne connut jamais... Le dernier télégramme de Clemenceau en est la preuve...

Il a dit un mot pour chacun, mais à travers ses fanfaronnades, on devine le claquement de ses dents.

La république des Soviets bavaroise est morte, la république des Soviets allemande autrichienne n'a pas pu naître. Les armées soviétiques russes n'apportent pas de secours.

En Hongrie, la grande ennemie, la contre-révolution ensanglantée est partout, sur la lame des faux qu'aiguisent les pierres, dans le vide éloquent des bureaux de recrutement, sur les tables désertes des bureaux officiels, dans le geste qui cache l'argent bleu et rejette l'argent blanc, dans tous les coups des rames qui fendent la Tisza près de Szeged.

La dictature se cramponne. Comme à sa dernière planche de salut, elle s'accroche à cet espoir d'une révolution mondiale, qui fut le fondement de sa politique dès l'origine.

Le gouvernement des Soviets lance un appel aux prolétaires du monde. Il les engage à proclamer, les 20-21 juillet, la révolution, en organisant une grève générale, en signe de solidarité avec les républiques des Soviets de Russie et de Hongrie.

On appelle les révolutions, commencement, jeunesse, aurore. Pourtant la révolution n'est pas une aurore. Elle n'est que le chaos du devenir. Elle n'est pas la première heure d'une nouvelle époque, mais la dernière heure fantômale de l'époque caduque où grimace le visage des temps.

Ce n'est pas une aurore, c'est l'agonie de minuit de l'époque mourante où l'avenir apparaît seulement comme dans un brouillard, à travers le sang et l'angoisse de la mort.

L'époque caduque meurt dans la révolution. Et jusqu'à ce que le crépuscule trouble s'achève, et que revienne le jour, l'homme redevient un enfant. La force autocrate le prend par la main et le reconduit vers l'ordre, la légalité, l'église, la messe de l'aube devant la face de Dieu.

Vient ensuite la jeunesse de l'époque. Saison de l'idéalisme rêveur, des guerres de liberté, des arts. L'époque produit des fleurs, laboure et fauche, chante et jouit de l'amour. Ensuite viennent ses années de maturité. Elle crée l'industrie, le commerce, monte sur les bateaux, lève l'ancre, rapporte des trésors lointains à travers les mers. Les trésors s'accroissent, le superflu s'accumule et l'or, rassemblé dans les mains de quelques hommes, s'élève en tas sur la misère de millions d'hommes.

Le crépuscule arrive sur un monde pâle et maléfique. Odeur de fleurs fanées, débauches étouffantes, verres vidés jusqu'à la lie... Orgies sauvages, vieux visages fardés pour se rajeunir, rires et sarcasmes.

La cloche de l'église n'annonce plus que les heures, la loi n'est bonne que pour les naïfs, les traditions ne sont que des contes de nourrices. L'esprit gâté des dégénérés, des tarés, des malfaiteurs et des fous règne sur les impuissants fatigués. Le respect se perd, la main qui travaillait s'arrête : l'heure de minuit approche. Agonie horrible de l'époque. Le sang coule sur la terre; le feu flambe

dans le ciel, et l'époque meurt dans le sang et le feu...

La révolution n'est pas une aurore...

La révolution est l'agonie atroce de minuit et nous, pauvres Magyars, nous agonisons dans cette mort qu'on a provoquée.

L'époque s'achève ainsi, mais je vois l'au-delà des souffrance, je pressens une aube qui renaît.

Le 23 juillet.

Les conditions de paix pour l'Autriche et la Hongrie.

L'un de nous étendit la main vers le journal. Sur le papier couleur de boue, ces mots : Condamnation à mort... » Les vainqueurs ont remis, à Saint-Germain, un traité de paix à ce qui reste de l'Autriche. Pendant des siècles, nous avons eu des démêlés avec l'Autriche impériale. Elle a plus d'une fois fait notre malheur, et pourtant, il n'y a pas de peuple au monde que son sort actuel affecte plus que nous. Nous avons combattu ensemble et nous avons été vaincus ensemble sur les champs de bataille...

Une seule bougie brûle. Un faible courant d'air agite la flamme qui s'incline et dont la lueur n'arrive pas jusqu'au plafond. L'ombre envahit la voûte obscure au-dessus de nous. Nous sommes assis comme des naufragés, au fond d'une caverne. Nos regards convergent sur un même point et chaque visage est le miroir des autres. Dans la clarté de la bougie, la seule chose vivante est la carte étalée sur la table.

La carte de Hongrie, de cette unité millénaire qui n'est pas l'œuvre des hommes, mais celle de la nature. Ce que j'avais toujours refusé de croire, ce que je croyais être seulement une menace du gouvernement bolcheviste : cette ligne-frontière de la Hongrie, telle que l'avait fixée Clemenceau, émergeait déjà du traité de paix avec l'Autriche, comme un spectre de vengeance.

Au nom des peuples et des nations, la Conférence de la paix s'apprête à commettre le plus sombre crime de l'histoire.

Et, soudain, chargées de chaînes et pareils à des fantômes gigantesques se perdant dans le brouillard, défilèrent devant moi les murailles de granit des Carpathes; puis Dévény et le mont de Czenk, ces deux antiques sentinelles de notre conquête; puis les joncs mystérieux du lac Fertő; la mer sous les montagnes du Karst; notre fleuve, le Danube, libre dans les terres dominées par l'étrangère, franchissant les Portes de Fer; puis, au pied des monts couverts de neige, la Transylvanie et Mármaros, sous le joug; puis les forêts captives, nos eaux, nos terres, celles même que je n'ai jamais vues et que j'aime pourtant, toutes, chargées de fer, à la merci de géoliers d'une autre race... Pas un pouce de ces terres ne m'appartenait et cependant toutes étaient miennes. On me les ravit comme on les ravit à tous ceux qui sont Magyars. Le vent chaud de la folie me traverse le cerveau. Sur le papier, un crayon rouge remue. Je l'ai vu de nouveau très distinctement. Aladár de Huszár traduit sur la carte les décisions de la Conférence de la paix de Paris, et c'est comme si une lame s'enfon-

çait dans la chair vive, avec un crissement lugubre, en faisant jaillir le sang. La frontière antique reste en dehors de ce tracé; nous la perdons partout, et une plaie s'ouvre à l'intérieur.

On voudrait crier. On se presse la main sur la bouche et l'on sent le couteau qui vous pénètre le corps. La ligne rouge progresse; parfois elle butte et recule effrayée : elle s'arrête, puis se remet en route, en deçà d'antiques villes magyares, coupant en deux des contrées purement hongroises et dessinant un monstre affreux, une misérable épave tronquée : la Hongrie du traité de paix.

Celui qui ne s'est pas penché sur la carte de son pays; celui qui, sur l'ordre et selon les désirs conquérants de peuples étrangers n'y a pas tracé, les yeux voilés de pleurs, des frontières nouvelles en deçà des frontières antiques, celui-là ne peut comprendre ce qu'est notre tourment, celui-là ignore ce qu'est la soif de vengeance, le sentiment de révolte, il ne connaît ni la haine ni l'amour de la patrie.

— Nous les reprendrons...

Qui de nous a dit cela? Peu importe! Cette parole n'est pas celle d'un seul homme. Elle est celle de toute une nation. Dans notre misère et notre abaissement même, il nous est resté assez d'énergie pour la prononcer. Et dans notre résolution sauvage et amère, nous ressentîmes cela avec une telle force que nous en tressaillîmes.

Nous les reprendrons...

1^{er} août.

La chute des communistes.

Mais les violences des terroristes et les ruses de Béla

Kun ne réussissent pas à sauver la dictature. Les paysans détruisent les vivres plutôt que de les livrer aux communistes des villes; l'agitation dans les campagnes, et l'indiscipline à l'armée deviennent telles qu'une faible offensive des Roumains sur la Tisza suffit pour faire tomber le régime de terreur. Les chefs communistes, installés au pouvoir par surprise, le quittent par lâcheté. Sentant venir le danger, ils s'enfuient à Vienne et passent le gouvernement à un groupe de socialistes bientôt chassé lui-même par les contre-révolutionnaires. Le récit de ces événements clôt le journal de M^{me} de Tormay :

Les membres du Soviet de Balassagyarmat ne peuvent déjà plus cacher leur nervosité. Les camarades envahissent les boutiques et veulent acheter n'importe quoi, pourvu que ce soit de la marchandise et qu'ils puissent se débarrasser de leurs billets de banque au revers blanc imprimés par les Soviets. Mais c'est en vain qu'ils menacent, les marchands ne leur vendent rien.

Les étalages sont vides. Seule, la boutique de propagande du commissariat de l'instruction publique offre des brochures, les portraits des commissaires du peuple, des étoiles rouges, ses insignes d'hommes rouges, les statues en plâtre de Lénine, de Marx... Personne n'en veut.

La ville est immobile, comme engourdie dans l'attente. Cependant des ordres viennent sans cesse de Budapest par les fils télégraphiques.

— Que tous les Soviets restent en place; que personne n'ose fuir!...

Une fois, sous la fenêtre ouverte, des pas parlaient.

— *Ableiten*, prononça une voix sémite, il faut canaliser...

On a sonné à la porte cochère. C'est le sous-préfet qui vient nous voir... Un télégramme est arrivé de Budapest, annonçant la chute du gouvernement de Béla Kun.

— C'est une nouvelle certaine, dit le sous-préfet. Un gouvernement socialiste pur se constitue.

Un gouvernement socialiste pur... Nous n'attendions pas cela. Nous savions que les représentants de l'Entente à Vienne n'étaient pas entrés en pourparlers avec le comité viennois du comte Etienne Bethlen, ni avec le gouvernement de Szeged, ni avec les Hongrois, mais, depuis plusieurs jours, ils négociaient avec Guillaume Böhm, Sigismond Kunfi et un homme de Károlyi : Ernest Garami.

Le mot *Ableiten*, « il faut canaliser », me revint à la pensée.

Les représentants de la juiverie sont déjà là. Les bourreaux rouges d'hier se teignent de nouveau de socialisme modéré et se préparent déjà à transférer le pouvoir d'une main dans l'autre main, et à se dérober ainsi à la colère d'une nation torturée et blessée jusqu'au sang.

Dans la direction du corps de garde, on entendit des cris :

— Qui l'a dit? Nous ne le souffrirons pas!

Et les gardes rouges, les terroristes se précipitèrent vers le bâtiment de la poste.

— Si le chef de la poste l'a dit, il faut l'enfermer,

Le chef de la poste, au lieu de répondre, appela Budapest au téléphone. Un terroriste tenait l'un des récepteurs... Et la question courut sur les fils vers la capitale. Aussitôt, la réponse vint :

« Le gouvernement a démissionné, c'est la fin du système des Soviets. Budapest nage dans l'ivresse de la joie. »

Les terroristes demeurèrent pétrifiés et n'arrêtaient pas le Directeur de la poste. Ils se rendirent au Soviet local afin de savoir ce qu'ils devaient faire. Mais les bureaux rouges étaient vides à l'hôtel de ville. Les camarades avaient disparu. Quelques-uns étaient subitement tombés malades. Dans les rues obscures, la nouvelle se répandit bientôt; puis elle gagna toute la ville. Elle frappa aux fenêtres et se faufila par les portes.

Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!... La maison devint trop étroite, le jardin aussi. Un violon jouait dans la maison voisine. Il accompagnait le piano en pleurant. Et soudain, presque à notre insu, par la seule volonté du chant, la grande prière hongroise interdite, condamnée à mort, s'élança de nos poitrines. Nous nous levâmes tous. L'hymne national monta dans la nuit d'été, toujours plus haut, jusqu'aux étoiles.

En bas, dans les ténèbres, du côté opposé de la rue, des formes sombres et silencieuses s'éclipsaient. Dans la lumière, projetée au dehors par les fenêtres ouvertes, les voisins étaient debout..... Eux aussi priaient.

Le 6 août.

Bien des jours ont passé depuis que les assassins du pays sont tombés, et justice n'est pas encore faite.

On raconte que Michel Károlyi et Béla Kun ont été livrés par les Tchèques et les Autrichiens et que tous deux furent pendus. Entre la Tisza et le Danube et au delà du Danube, les paysans arrêterent les communistes en fuite et accomplirent sur eux le jugement du peuple. On leur fit manger les affiches arrachées des murs, et ils furent tués par ceux-là mêmes dont ils avaient tué les parents et les enfants.

Tiburce Szamuely s'est suicidé. Il fut le premier qui tenta de fuir. Le gouvernement des Soviets n'avait pas encore démissionné, qu'il se précipitait en auto vers le champ d'aviation. Il voulait passer en Russie, mais aucun pilote ne consentit à entreprendre le voyage. Alors Szamuely, avec quelques jeunes bourreaux, se dirigea vers l'Autriche sur une draisine. On le captura aux environs de Savanyukut, et, profitant d'un moment où on ne le surveillait pas, il se brûla la cervelle.

— C'est dommage, dit un paysan, il aurait fallu le pendre au gibet.

— Il lui aurait fallu le banc de torture, non une balle.

Et les gens, dans une sombre colère, maudissaient le malfaiteur qui a fui le jugement du peuple en se réfugiant dans la mort.

Quel désespoir se mêle au bonheur récent, à mesure que l'on connaît les noms des victimes, des victimes innombrables!

Pendant ces derniers soubresauts, la terreur a étendu la main sur Oscar Fery et ses fidèles compagnons Menkina et Borhy. Ils sont morts. Oscar

Fery, le créateur de l'héroïque gendarmerie hongroise, fut l'âme des contre-révolutions. Brave soldat qui, malgré son rang de général, resta à Budapest pendant la domination communiste, afin d'être prêt à se mettre à la tête de la gendarmerie, si la patrie avait besoin de lui. Les dictateurs le craignaient, mais il ne s'enfuit pas, et voici quelques jours, on l'arrêta dans son appartement. Les terroristes le mirent, avec ses deux fidèles officiers, dans leur caserne de la rue Mozdony. Lorsque la chute de la dictature parut assurée, les prisonniers furent tués dans la cave de la caserne l'un après l'autre. Oscar Fery mourut le dernier. Pour aller au supplice, il dut fouler les cadavres de ses amis nus et mutilés, couchés sur l'escalier de la cave.

Le 7 août.

Les trains pour Budapest ne circulent pas encore. Un cercle entoure la ville. Personne n'en peut sortir. Ni voyageurs, ni nouvelles n'arrivent.

Le gouvernement ouvrier¹ a aboli toutes les ordonnances de la dictature. Les ordres n'arrivent plus ici. On n'a pu désarmer qu'en partie les bataillons rouges qui s'écoulent du front de la Tisza.

Les soldats se sont dispersés, et les hommes, devenus bêtes féroces, volent et pillent partout.

Hier soir, une nouvelle s'est répandue. Dans la capitale, un contre-gouvernement se serait formé.

1. Celui du socialiste Peild qui prit la succession de Béla Kun. (Note des traducteurs.)

Est-ce vrai, ou bien, comme tant de fois, notre désir embellit-il encore la réalité?

— Ecrivez un article en souvenir de Balassagyarmat me dit Aladár de Huszár. L'ancien journal patriote, *le Journal de Nográd*, que la dictature altérée de sang avait rebaptisé *la Voix du peuple de Nográd*, a reparu.

Il y a tant de mois que j'écris pour moi seule! La pensée de la publicité me troubla, comme si quelqu'un regardait par-dessus mon épaule.

« Résurrection », je donnai ce titre à l'article, signé de mon nom. Depuis les journées de mars, c'était la première fois que je reprenais ma personnalité. Le nom d'Elisabeth Földváry, qui fut mon compagnon de voyage dans les jours tristes et me défendit comme un bon ami, se détachait de moi. Je le rendais à ceux qui le possèdent et qui me pardonneront peut-être de l'avoir porté. Je le rendais, mais avec peine. La chrysalide du rôle que j'avais joué pendant des mois s'était soudée à mon âme et ne voulait pas s'en séparer. Il me fallut chercher un moyen de me rendre à moi-même. Deux personnalités se heurtaient en moi, la mienne, qui doit combattre et travailler jusqu'à la fin de ma vie, et l'autre, pauvre, fatiguée, misanthrope, qui désire passer inaperçue, qui sait combien est bonne la pénombre et doux le clair-obscur paisible de l'irresponsabilité.

Une crainte subite m'envahit. Ce que la vie m'a laissé de moi-même suffira-t-il pour ce qu'elle exige encore de moi?

La porte s'ouvrit comme poussée par la tempête.

— Venez, venez! cria Aladár de Huszár. Il avait une feuille de papier à la main. Grande nouvelle... un message.

— Quoi donc? D'où?...

Il se mit à lire avec émotion.

Au peuple hongrois!

Fier de l'amour inaltérable qui me lie au peuple hongrois, me souvenant des souffrances communes des cinq années passées, j'obéis au désir qui m'a été exprimé de tous côtés, et je prends en main le pouvoir...

Nous n'avions plus besoin de rien demander; nous connaissions déjà celui qui a souffert cinq années en communauté avec nous, qui aime le peuple hongrois d'un amour inaltérable, celui que tout le monde a délaissé : l'archiduc Joseph...

Les larmes coulèrent sur mon visage, et je ne les essuyai pas; je les laissais couler pour laver les traces de tant de tortures.

Un gouvernement s'est formé, et tous ses membres sont des Hongrois et non des étrangers. Etienne Friedrich en est le président.

Autrefois, Michel Károlyi a aussi égaré Etienne Friedrich, qui participa à la révolution d'octobre; mais, dans le cours de l'hiver, il fut en rapport avec la contre-révolution. S'il eut des responsabilités graves dans les événements d'octobre, du moins fut-il le seul qui regretta son erreur et la répara.

Après l'époque la plus triste et la plus humiliante de la Hongrie, il a écrit son nom sur la première feuille vraiment propre.

Le soleil brillait, et l'on avait arboré le dra-

peau exilé, le drapeau rouge-blanc-vert sur le toit de la préfecture. Toute la ville pleurait de joie.

Le 8 août.

Le retour au foyer.

Le jour est venu. L'horrible charme est brisé. La Hongrie reprend en main son propre destin. Et aujourd'hui, je revois ma mère.

La vie revient dans la route dont on l'avait écartée violemment, il y a plusieurs mois. Le passé s'éloigne. Une brèche s'ouvre entre les murs. Le premier train pour la capitale part aujourd'hui, et je dis adieu à la maison qui m'a donné asile. Je dis adieu aux hommes, aux enfants, à mon petit coin près de la fenêtre, à la clôture ombreuse du jardin, à tous ceux qui furent bons pour moi dans ma souffrance, et que je n'oublierai jamais...

Déjà, la station de Balassagyarmat reste en arrière du train. Les dernières petites maisons ont disparu, puis l'eau de l'Ipoly, les peupliers de la rive, la chaîne de montagnes du Tátra, perdus dans le rayonnement du soleil. Images vues tant de fois, lumières qui s'allument et s'éteignent.

Mes amis ont voulu m'accompagner et l'Ipoly aussi m'accompagne un peu, comme un ruban d'argent à travers ses vertes prairies. Puis viennent des terres desséchées, des paysages brûlés, tristes. Sur les terres de maïs, les tiges étiolées bruissent sèchement le long du train. On entend partout ce bruit sec et sourd de l'incendie éteint. On l'entend aujourd'hui dans toute la Hongrie, incendiée elle aussi.

Quelqu'un parle dans le compartiment. Sza-

muelly avait fixé à aujourd'hui même le massacre de la bourgeoisie, qui aurait commencé à Budapest, au Vérmezö, ensuite jusqu'au bout du pays. Lénine et Trotzki voulaient une dictature plus sévère...

...Le soleil ne brillait plus. La chaleur étalée sur la terre étouffait les champs moissonnés. Dégely resta derrière nous. De nouveaux voyageurs se présentèrent. Ils arrivaient des contrées occupées par les Tchèques. La vie était si douloureuse là-bas! Une jeune femme de Transylvanie, qui, depuis six mois, ne pouvait retourner chez elle, monta dans le train... Partout, on entendait des plaintes amères, des paroles de découragement profond, comme si les régions arrachées à la patrie eussent soupiré par la voix des hommes souffrants, maintenant qu'il était permis au moins de soupirer.

La voie tourna. Du côté de la forteresse de Nográd apparut un orage que la chaleur avait déchaîné. En quelques instants, le ciel devint sombre. Le train fonça dans l'ouragan, puis il dut s'arrêter. Les lourdes voitures tremblaient. Le vent coucha par terre la couronne des arbres; les nuages galopaient dans une terrible poussière... Une tempête pareille avait précédé la guerre mondiale.

L'orage s'en alla vers l'Ouest, et les tours et les coupoles de Budapest qui avait expié, ravonnèrent sous les rayons du soleil, au-dessus de la montagne et de la plaine.

A la gare, je dis adieu à mes amis. La voiture m'emporta.

Je regardai encore en arrière... et je pensai que

la reconnaissance due à certaines gens, pour toute une vie, peut être légère et douce.

Tout à coup, je fus seule. Partout des drapeaux flottaient sur les maisons. Etranges drapeaux, dont on avait coupé la moitié, pour la livrer, lorsque la Terreur brûlait les drapeaux hongrois.

Aux murs, étaient affichés les ordres des généraux roumains¹. Les tramways, avec leurs portières cassées, roulaient sur les rails comme des ruines errantes. Les boutiques étaient encore fermées. A travers les rideaux de fer, on voyait, par des brèches, quelques pauvres devantures vides. Sur les vitres poussiéreuses, il y avait des restes d'affiches déchirées. Après le brigandage communiste, la vie n'était pas encore revenue dans la ville dépouillée, et pauvre comme une mendicante.

Une patrouille roumaine, casque de tranchée en tête, passa, baïonnettes au canon, dans la rue. Le sang me monta soudain au visage.

Les drapeaux du pont Marguerite jouaient dans la brise du Danube, mais je ne vis plus leur flottement. Sur la montagne, le Palais Royal, dominé par la couronne de Saint-Etienne se dressaient tristement, et le Parlement, sur la rive opposée, élevait ses pierres devenues noires.

Il y a un an, ce palais du Parlement paraissait encore neuf. Comme il a vite vieilli, comme il est devenu tragique, avec ses caves sanglantes, ses murs percés de balles, sa place où les bandits regardaient les exécutions, ses escaliers qui abou-

1. Budapest fut occupé par les troupes roumaines quelques jours après la chute de la dictature communiste.
(Note des traducteurs.)

tissent au Danube! C'est là-bas que les cadavres des victimes s'enfoncèrent dans le fleuve.

Sur la rive de Bude, le pont, les maisons étaient pavoisées. On voyait encore, à des barrières du faubourg, des lambeaux d'affiches rouges.

Enfin les hauteurs de Hűvövöslgy apparurent.

Je gravis la montagne déboisée. Personne ne m'attendait. A la maison, on ne savait pas que j'arrivais, et, chemin faisant, je souriais moi-même

Notre haut logis, avec son double toit de tuiles, brillait sous le ciel bleu. La porte était grande ouverte. Le gravier murmura sous mes pas. J'entrai dans la maison.

Murs blancs, escalier de chêne, des fleurs sur la table de ma mère... J'étais debout, tout émue. Des pas se firent entendre; on aurait dit que la personne qui venait traînait un peu la jambe

Pas bénis, chers pas! Je courus au-devant d'eux. Ma mère était debout dans l'embrasure de la porte. Je me sentis pâlir à sa vue.

Hélas! elle n'était plus qu'une flamme qui s'éteint... une âme qui se prépare à partir

Ah! puissé-je la retenir, la garder! Et voici que ses deux bras s'ouvrent. Elle qui a toujours été plus grande que moi, qu'elle me paraît petite et qu'elle me semble éphémère sur mon cœur!

Je la retiendrai, je la garderai en ce monde.

Et là, entre ses deux bras, s'acheva mon exil; j'étais enfin revenue chez nous!

FIN

Quelques titres parus dans la Collection
FIGURES ET SOUVENIRS

FERDINAND OSSENDOWSKI. — * De la Présidence à la Prison.

Un instant promu Président du Comité exécutif d'Extrême-Orient pendant l'anarchie qui suivit la défaite en 1905 des armes russes, Ossendowski dut, au péril de sa vie, lutter contre les Cent-Noirs instigateurs de troubles et contre les extrémistes. Le hasard seul le sauva de la mort. A ce récit effrayant toute la Russie palpita et il fut question d'embastiller l'auteur. Le tsarisme cependant, recula devant la révolte de l'opinion et le document nous reste, attestation impérissable d'un drame vécu et souffert.

KARL ROSNER. — * Der Koenig.

Correspondant de guerre d'un grand journal berlinois, l'auteur a été témoin de ce qu'il rapporte. Son but a été de rendre hommage à son maître déchu, mais la brutalité des faits nous montre le Kaiser tel qu'il était en réalité, un vieillard aux nerfs et au cerveau déséquilibrés, presque un fantoche qui, dans son inaction imposée par les grands chefs, tremble d'angoisse et de peur.

GEORGES OUDARD — La Vie de Pierre le Grand.

Une existence tumultueuse, dramatique, traversée de scènes d'orgie invraisemblables, de sauvagerie et de cruauté inconcevables, avec des éclairs d'intuition qui confinent au génie et les éclipses de bon sens, de courage même qui accusent une inconscience de malade. Au point que l'on a pu le juger tantôt comme « un novateur de génie », tantôt comme « la plus cruelle brute venue des confins de l'Asie ».

J. et J. THARAUD. — * La Vie et la Mort de Déroulède.

Une figure inoubliable, des anecdotes nombreuses, inédites pour la plupart, où l'esprit, la verve et le courage de Déroulède peignent bien sa physionomie particulière et marquent ces vertus qui le rendirent si populaire. On a pu dire de lui : « Il vécut en héros, mourut comme un saint et Paris lui fit des obsèques de roi. »

COLLECTION « FIGURES ET SOUVENIRS »
 CONDITIONS D'ABONNEMENTS (1^{er} mai 1933)

ABONNEMENT A 12 VOLUMES A PARAÎTRE

		Poste simple —	Poste recommandée —
FRANCE ET COLONIES		72 fr.	76 fr. 50
Etranger	tarif postal réduit	78 fr.	90 fr.
	tarif postal plein	86 fr.	98 fr.

ABONNEMENT A 24 VOLUMES A PARAÎTRE

FRANCE ET COLONIES		144 fr.	153 fr.
Etranger	tarif postal réduit	156 fr.	180 fr.
	tarif postal plein	172 fr.	196 fr.

Les envois par poste simple voyagent aux risques et périls du destinataire, l'administration postale déclinant toute responsabilité à leur égard.

Prime gratuite à tout abonné

Pour un abonnement à 12 volumes :

2 titres au choix dans la collection « AVENTURES »

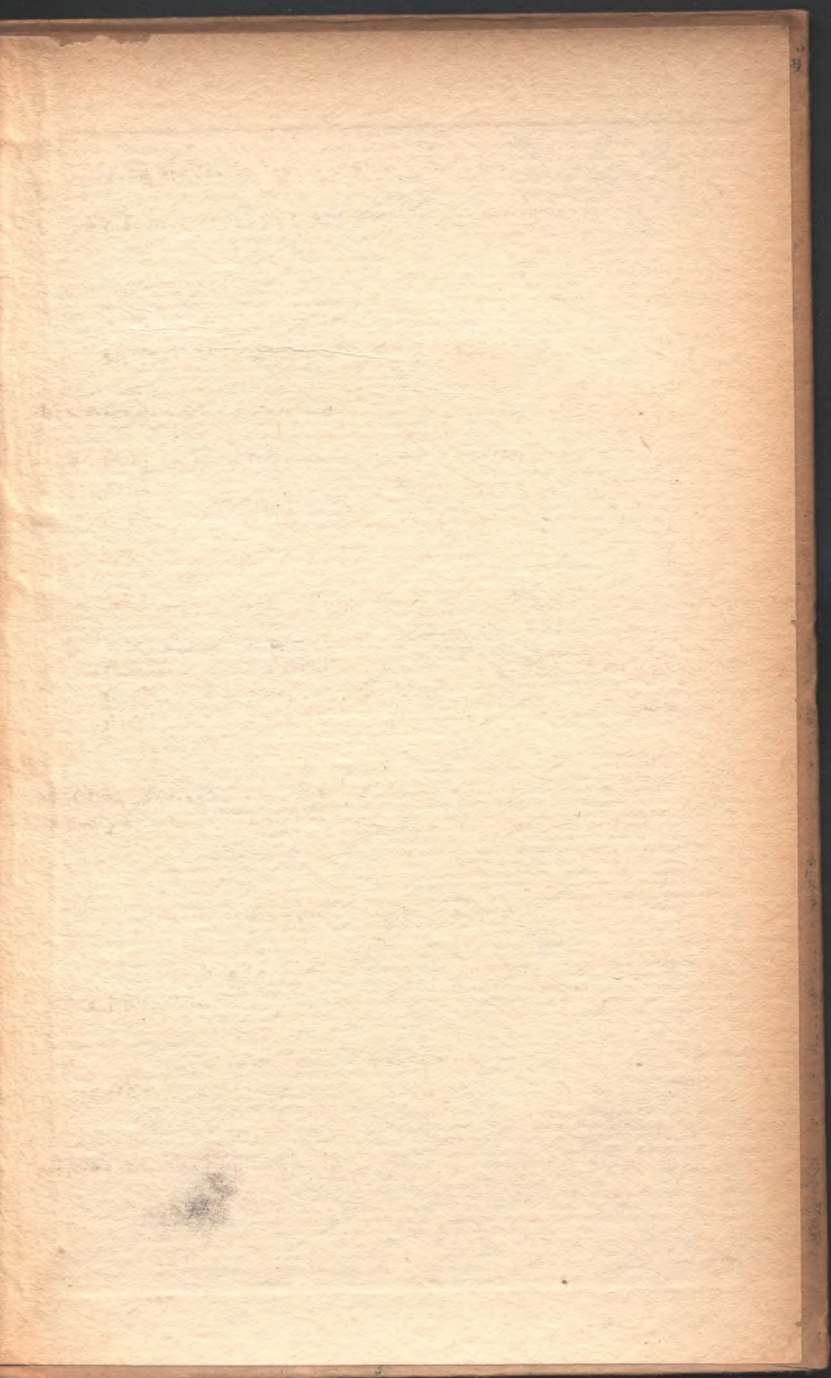
Pour un abonnement à 24 volumes :

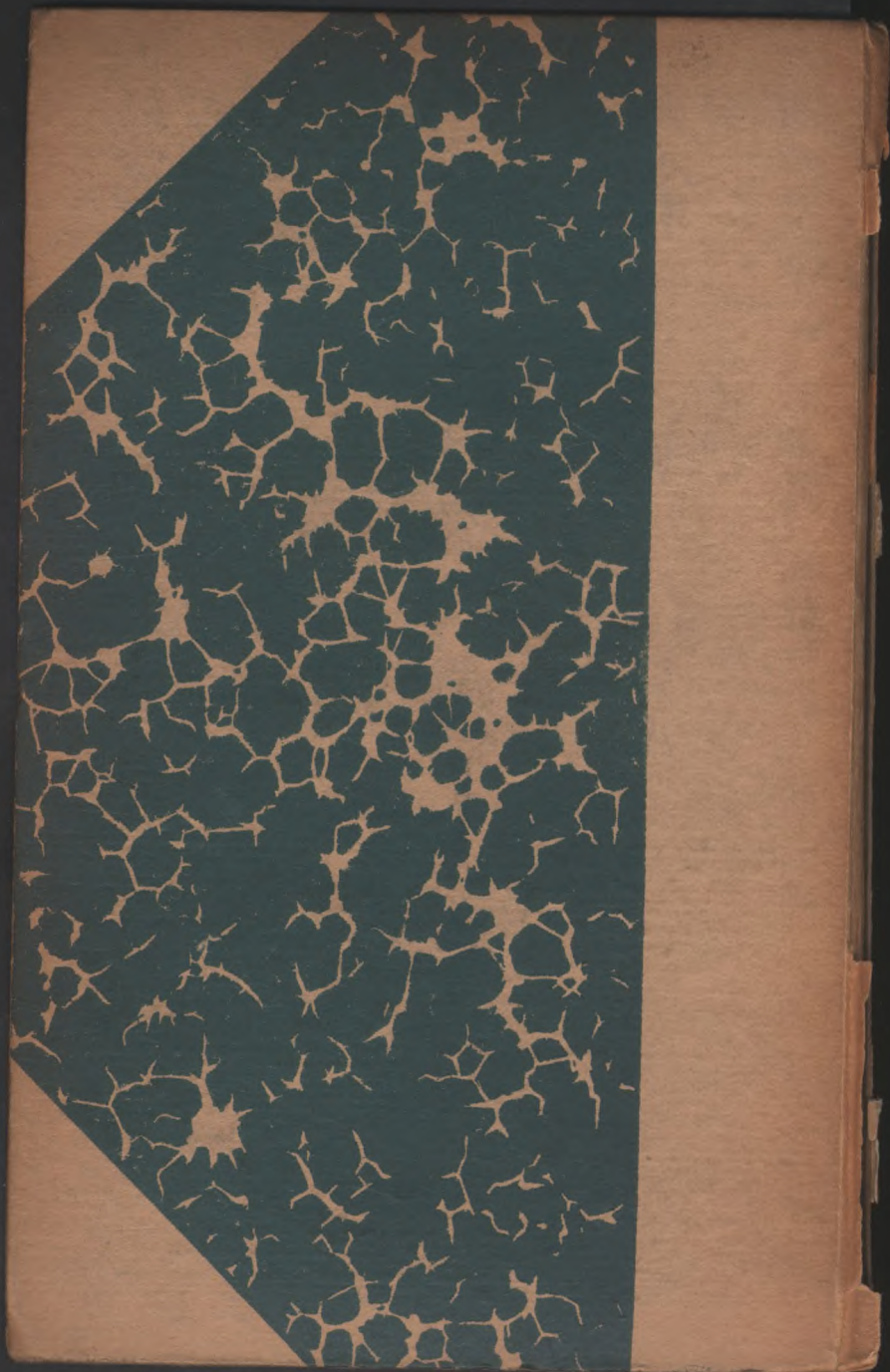
5 titres au choix dans la collection « AVENTURES »

Les deux volumes mensuels de l'abonnement sont envoyés vers le 15 de chaque mois.



P





8

